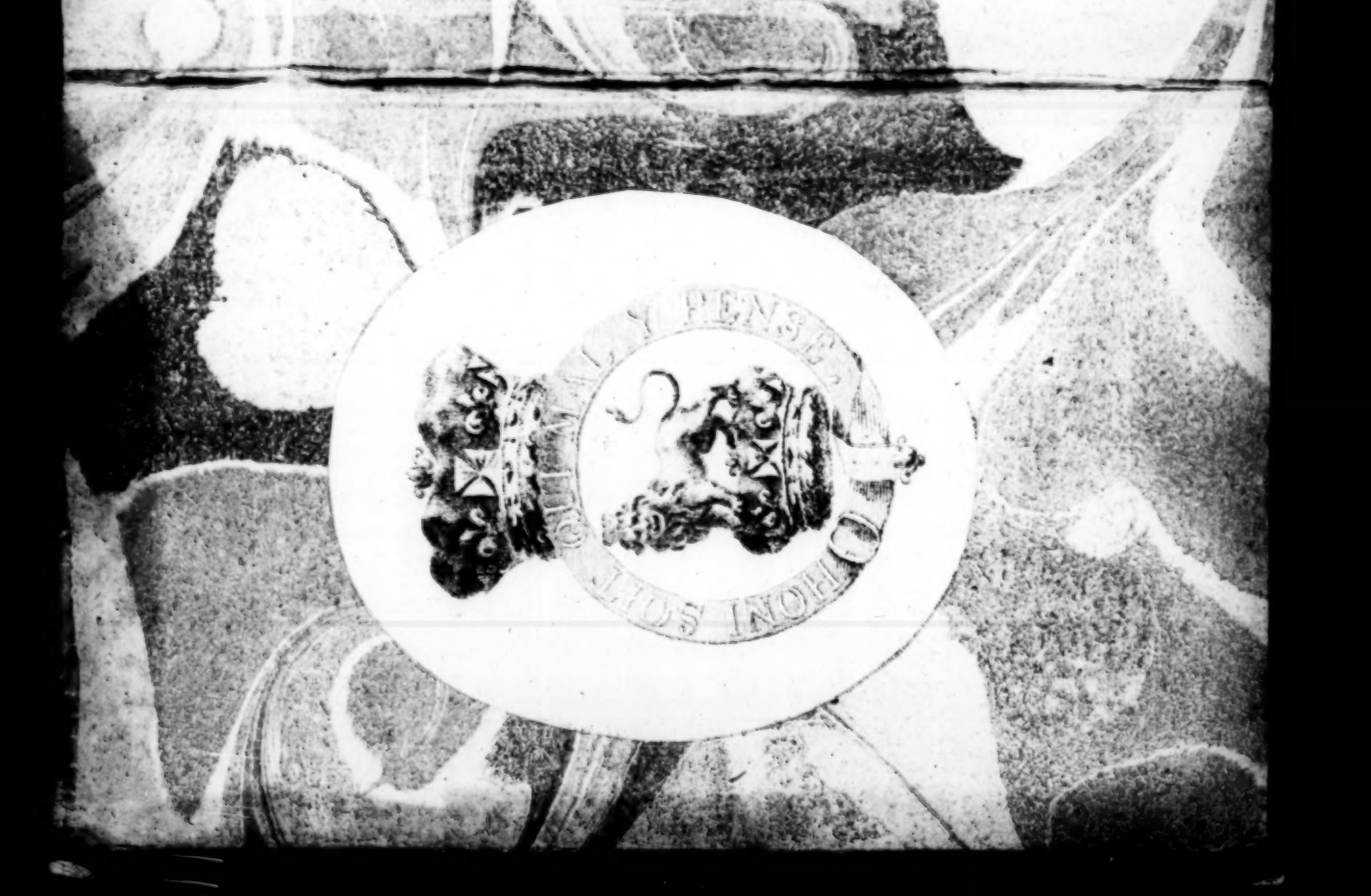
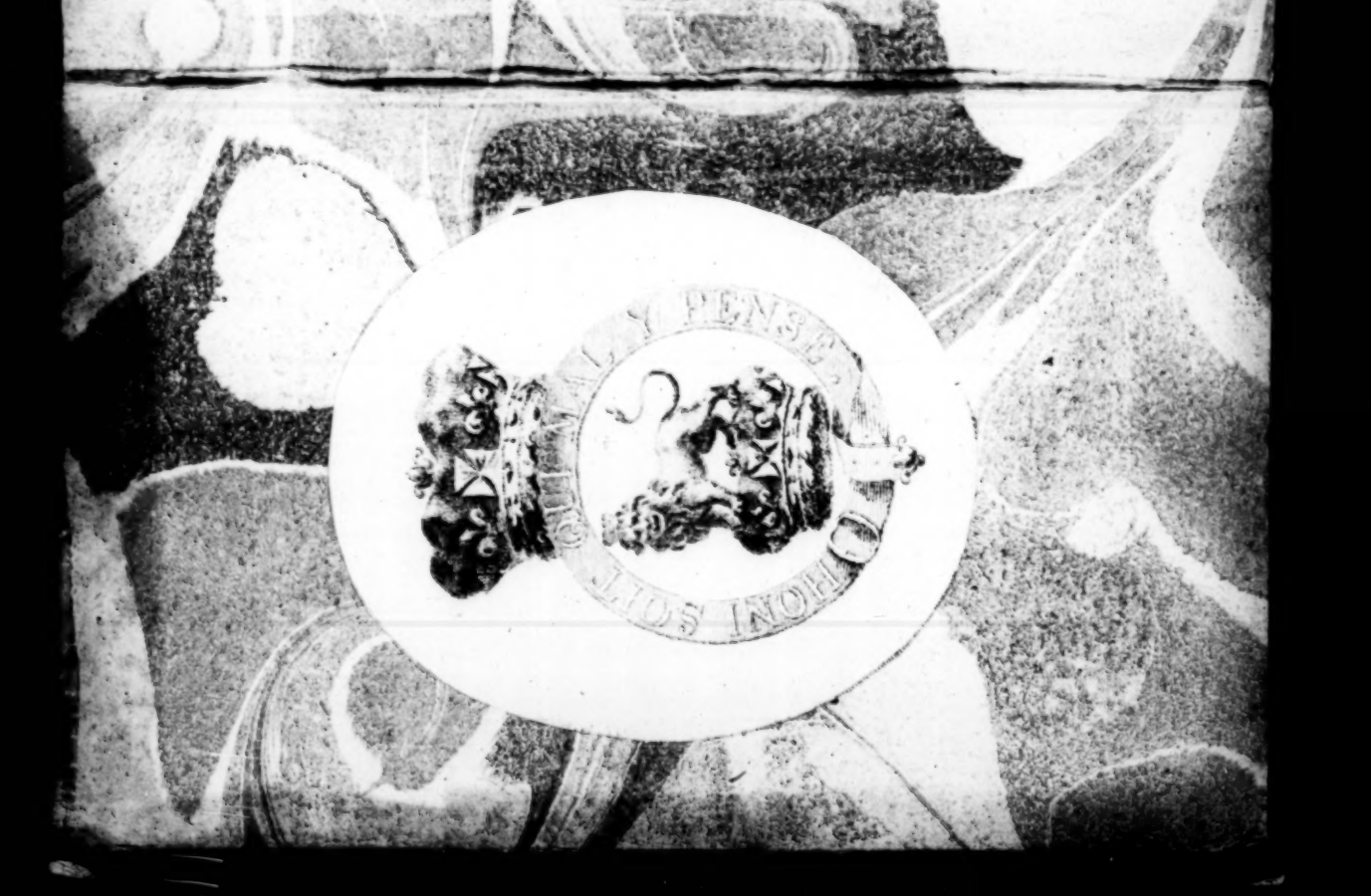




131

2nd

3/6

1261 de 4

VOYAGE
SENTIMENTAL.

BRITISH MUSEUM

VOYAGE SENTIMENTAL,

AUGMENTÉ

DE L'HISTOIRE DE DEUX FILLES

TRÈS-CÉLEBRES DANS LE MONDE.

PREMIERE PARTIE.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

BRITISH MUSEUM

VOYAGE SENTIMENTAL, *EN FRANCE.*

CHAPITRE PREMIER.

JE PARS ET J'ARRIVE.

» Cette affaire, dis-je, eſt mieux » réglée en France «.

Vous avez été en France ? me dit le plus poliment du monde & avec un air de triomphe la perſonne avec laquelle je diſputois.... Il eſt bien ſurprenant, dis-je en moi-même, que la navigation de vingt-un milles puiſſe donner tant

de droits à un homme.... Je les examinerai.... Ce projet fait auſſi-tôt ceſſer la diſpute.... Je me retire chez moi.... Je fais un paquet d'une demi-douzaine de chemiſes, d'une culotte de ſoie noire.... Je jette un coup d'œil ſur les manches de mon habit; je vois qu'il peut paſſer.... Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le paquebot part le lendemain matin à neuf heures. Je m'embarque; & à trois heures après midi, je mange en France une fricaſſée de poulets, avec une telle certitude d'y être, que s'il m'étoit arrivé la nuit ſuivante de mourir d'indigeſtion, le monde entier n'auroit pu ſuſpendre l'effet du droit d'aubaine. Mes chemiſes, ma culotte de ſoie noire, mon portemanteau, le tout auroit appartenu au Roi de France, & ce petit portrait que j'ai ſi long-temps porté, & que je t'ai ſi ſouvent dit, ma Liſette, que j'emporterois avec moi dans le tombeau: hélas! que ſeroit-il devenu? On me

l'auroit arraché du cou.... En vérité, c'eſt être peu généreux, que de ſe ſaiſir des effets d'un imprudent Etranger, que la politeſſe & la civilité de vos ſujets engagent à parcourir vos Etats.... Par le Ciel, Sire, le trait n'eſt pas beau. Il ne convient pas au Monarque d'un peuple ſi honnête, & dont la délicateſſe des ſentimens eſt ſi vantée par-tout, d'en agir ainſi avec moi, qui ne déſire autre choſe que de le connoître & de me familiariſer avec lui....

A peine ai-je mis le pied dans vos Etats....

CHAPITRE II.

CALAIS.

SENSATIONS.

JE dînai. Je bus, pour l'acquit de ma conſcience, quelques raſades à la ſanté du Roi de France, à qui je ne voulois point de mal; je l'honorois & reſpectois, au contraire, infiniment, à cauſe de ſon humeur affable & humaine; & quand cela fut fait, je me levai de table en me croyant un pouce plus grand.

Non.... dis-je, la race des Bourbons eſt bien éloignée d'être cruelle.... Ils peuvent ſe laiſſer ſurprendre; c'eſt le ſort de preſque tous les Princes; mais il eſt dans leur ſang d'être doux & modérés. Tandis que cette vérité ſe rendoit ſenſible à mon ame, je ſentois ſur ma joue un épanchement d'une

eſpece plus délicate, une chaleur plus douce & plus propice que celle que pouvoit produire le vin de Bourgogne que je venois de boire, & qui coutoit au moins quarante ſous la bouteille.

Juſte Dieu! m'écriai-je en donnant un coup de pied dans mon portemanteau, qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour aigrir ſi fort nos eſprits, & cauſer des querelles ſi vives entre ce grand nombre d'affectionnés freres qui s'y trouvent?

Lorſqu'un homme vit en paix & en amitié avec les autres, le plus peſant des métaux (*a*) eſt plus léger qu'une plume dans ſa main. Il tire ſa bourſe, la tient ouverte, & regarde autour de lui, comme s'il cherchoit un objet avec lequel il pourroit la partager. C'eſt préciſément ce que je cherchois.... Je ſentois toutes mes veines ſe dilater; le battement de mes arteres ſe faiſoit

(*a*) L'or.

avec un concert admirable ; toutes les puiſſances de la vie accompliſſoient en moi leurs mouvemens avec la plus grande facilité ; & la Précieuſe la plus inſtruite de Paris, avec tout ſon matérialiſme, auroit eu de la peine à me reconnoître & à m'appeler une machine....

Je ſuis perſuadé, me diſois-je à moi-même, que je bouleverſerois ſon *Credo*.

Cette idée, qui ſe joignit à celles que j'avois, éleva en moi, dans ce moment, la Nature auſſi haut qu'elle pouvoit monter.... J'étois en paix avec tout le monde auparavant, & cette penſée acheva de me faire conclure le même traité avec moi-même.

Si j'étois à préſent Roi de France, me diſois-je, quel moment favorable à un orphelin, pour me demander, malgré le droit d'aubaine, le portemanteau de ſon pere !

CHAPITRE III.

LE MOINE A CALAIS.

CETTE exclamation étoit à peine ſortie de ma bouche, qu'un Moine de l'Ordre de Saint François entra dans ma chambre, pour me demander quelque choſe pour ſon Couvent. Perſonne ne veut que le haſard dirige ſes vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même maniere qu'un autre, ſelon la diſtinction des Caſuiſtes, peut être puiſſant.... *Sed non ad hanc....*

Quoi qu'il en ſoit... mais peut-on raiſonner réguliérement ſur le flux & le reflux de nos humeurs ?... Elles dépendent peut-être des mêmes cauſes que les marées ; &, ſi cela étoit, ce ſeroit une eſpece d'excuſe à cette inconſtance à laquelle nous ſommes ſi ſujets. Je ſais bien, pour ce qui me regarde, que j'aimerois mieux qu'on

dît de moi dans une affaire où il n'y auroit ni péché ni honte, que j'ai été dirigé par les influences de la lune, que d'entendre attribuer l'action où il y en auroit, à mon *libre arbitre*.

Quoi qu'il en ſoit, car il faut revenir où j'en étois, je n'eus pas ſi-tôt jeté les yeux ſur le Moine, que je me ſentis *prédéterminé* à ne lui pas donner un ſou. Je renouai effectivement le cordon de ma bourſe, & je la remis dans ma poche. Je pris un certain air, &, la tête haute, j'avançai gravement vers lui; je crois même qu'il y avoit quelque choſe de rude & de rebutant dans mes regards. Sa figure eſt encore préſente à mes yeux, & il me ſemble, en me la rappelant, qu'elle méritoit un accueil plus honnête. Si j'en juge par ſa tête chauve & le peu de cheveux blancs qui lui reſtoient, il pouvoit avoir ſoixante-dix ans. Cependant, ſes yeux, où l'on voyoit une eſpece de feu que l'uſage du monde avoit plutôt modéré que le nombre des années, n'indiquoient que

ſoixante ans. La vérité étoit peut-être au milieu de ces deux calculs ; c'eſt-à-dire qu'il pouvoit avoir ſoixante-cinq ans. Sa phyſionomie en général lui donnoit cet âge ; les rides dont elle étoit ſillonnée ne font rien à la choſe, elles pouvoient être prématurées.

C'étoit une de ces têtes qui ſont ſi ſouvent ſorties du pinceau du Guide. Une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la préſomption ; des yeux pénétrans, & qui cependant ſe baiſſoient avec modeſtie vers la terre & ſembloient viſer à quelque choſe au delà de ce monde. Dieu ſait mieux que moi comment cette tête & cette figure avoient été placées ſur les épaules d'un Moine, & ſur-tout d'un Moine de ſon Ordre : elle auroit mieux convenu à un Bracmane ; mais il l'avoit, & je l'aurois reſpecté ſi je l'avois rencontré dans les plaines de l'Indouſtan.

Le reſte de ſa figure étoit ordinaire, & il auroit été aiſé de la peindre,

parce qu'il n'y avoit rien d'agréable ni de rebutant, que ce que le caractere & l'expreſſion rendoient tel. Sa taille, au deſſus de la médiocre, étoit un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faiſoit en avant; mais c'étoit l'attitude d'un Moine qui ſe voue à l'art de mendier & à tout prendre; telle qu'elle ſe préſente en ce moment à mon imagination, elle gagnoit plus qu'elle ne perdoit à être ainſi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche ſur ſa poitrine, & ſe tint debout avec un bâton blanc dans ſa main droite. Il me détailla les beſoins de ſon Couvent, & la pauvreté de ſon Ordre.... Il le fit d'un air ſi naturel, ſi gracieux, ſi humble, qu'il falloit que j'euſſe été enſorcelé pour n'en être pas touché....

Mais la meilleure raiſon que je puiſſe alléguer de mon inſenſibilité, c'eſt que j'étois prédéterminé à ne lui pas donner un ſou.

CHAPITRE IV.

CAUSE DE REPENTIR.

IL eſt bien vrai, lui dis-je, pour répondre à une élévation de ſes yeux qui avoit terminé ſon diſcours; il eſt bien vrai.... Je ſouhaite que le Ciel ſoit propice à ceux qui n'ont d'autre reſſource que la charité du Public : mais je crains qu'elle ne ſoit pas aſſez zélée pour ſatisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait à chaque inſtant.

A ce mot de demandes il jeta un coup d'œil léger ſur une des manches de ſa robe.... Je ſentis toute l'éloquence de ce langage. Je l'avoue, dis-je, un habit groſſier qu'il ne faut uſer qu'en trois ans, & un ordinaire apparemment fort mince.... je l'avoue, tout cela n'eſt pas grand'choſe : mais encore eſt-ce dommage qu'on puiſſe les acquérir dans ce

monde avec auſſi peu d'induſtrie que votre Ordre en emploie pour ſe les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds deſtinés aux aveugles, aux infirmes, aux eſtropiés, & aux perſonnes âgées.... Le Captif qui, le ſoir en ſe couchant, compte les heures de ſes afflictions, languit après une partie de cette aumône à laquelle il aſpire.... Que n'êtes-vous de l'Ordre de la Merci, au lieu d'être de celui de Saint François? Pauvre comme je ſuis, vous voyez mon porte-manteau, il eſt léger; mais il ſe ſeroit ouvert avec plaiſir, pour contribuer à rançonner des malheureux.... Le Moine me ſalua.... Mais ſur-tout, ajoutai-je, les infortunés de notre propre pays exigent la préférence, & j'en ai laiſſé des milliers ſur les rivages de ma Patrie.... Il fit un mouvement de tête, plein de cordialité, qui ſembloit me dire que la miſere regne dans tous les coins du monde, auſſi bien que dans ſon Couvent.... Mais nous diſtinguons, lui dis-je en poſant

poſant la main ſur la manche de ſa robe, dans l'intention de répondre à ſon ſigne de tête, nous diſtinguons, mon bon Pere, ceux qui ne déſirent d'avoir du pain que par leur propre travail, d'avec ceux qui au contraire ne veulent vivre qu'aux dépens du travail des autres, & qui, en demandant le néceſſaire pour l'amour de Dieu, n'ont d'autre plan de vie que de l'acquérir par le moyen de leur oiſiveté & de leur ignorance.

Le pauvre Franciſcain ne répliqua pas.... Un rayon de rougeur traverſa ſes joues, & ſe diſſipa dans un clin-d'œil; il ſembloit que la Nature épuiſée ne lui fourniſſoit point de reſſentiment.... du moins il n'en fit pas voir. Il laiſſa tomber ſon bâton blanc ſur ſon bras, ſe baiſſa avec réſignation ſur ſes deux mains, & ſe retira.

CHAPITRE V.

L'UTILITÉ DES AVOCATS.

IL n'eut pas ſi-tôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté. Je voulus, à trois fois différentes, prendre un air de *ſans-ſouci*, mais ma tranquillité ne revenoit pas. Tout ce que je lui avois dit de déſagréable ſe préſenta de nouveau à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avois d'autre droit ſur ce pauvre Moine que de le refuſer, & que c'étoit une peine aſſez grande pour lui, ſans y ajouter des paroles dures. Je me rappelois ſes cheveux gris; ſa figure, ſon air honnête, ſe retraçoient à mes yeux, & il me ſembloit l'entendre dire : Quel mal vous ai-je fait ?... Pourquoi me traiter ainſi ?.. En vérité, j'aurois, dans ce moment, donné vingt francs pour avoir un Avocat.... Il

m'auroit trouvé des raiſons pour concilier tout cela.... Cependant je me conſolai un peu.... Je me ſuis mal comporté, me diſois-je.... Mais ne vais-je pas courir le monde ? Je ne fais que commencer mes voyages.... J'apprendrai, par la ſuite, à me mieux conduire.

CHAPITRE VI.

LA DÉSOBLIGEANTE

A CALAIS.

J'AVOIS remarqué qu'un homme mécontent de lui-même, étoit dans une position d'esprit admirable pour faire un marché. Il me falloit une voiture pour voyager en France; les piétons sont mal reçus dans les Auberges. J'apperçus des chaises dans la cour de l'Hôtellerie, & je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille Désobligeante, qui étoit placée dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, & je sautai dedans : je la trouvai assez commode, elle me plut, & je fis appeler M. Dessein, le Maître de l'Hôtellerie.... Mais M. Dessein étoit allé à Vêpres. Cela me fâcha un peu :

j'aurois fait tout de ſuite mon affaire.... J'allois deſcendre lorſque j'apperçus le Moine de l'autre côté de la cour, cauſant avec une Dame qui venoit d'arriver à l'Auberge.... Je ne voulois pas qu'ils me viſſent; je tirai le rideau de taffetas. Mais que faire dans une Déſobligeante ?... Parbleu, me voilà bien embarraſſé, dis-je, j'ai envie d'écrire mon voyage; qui m'empêche d'en faire ici la Préface ?... Je tirai de ma poche ma plume *ſans fin*, & je me mis à écrire.

CHAPITRE VII.

PRÉFACE.

DANS LA DÉSOBLIGEANTE.

JE ne doute point qu'il n'y ait des Philoſophes Péripatéticiens, ou autres, il n'importe, qui n'aient obſervé que la Nature, de ſa propre autorité, avoit mis des bornes au mécontentement de l'homme; pour moi, je l'ai remarqué, & j'ai cru voir qu'elle avoit agi pour lui de la maniere la plus commode & la plus favorable: elle l'a, en effet, obligé à travailler pour obtenir ſes aiſances, & pour ſoutenir les revers de la fortune dans ſon propre pays. Ce n'eſt que chez lui qu'elle l'a pourvu d'objets les plus propres à participer à ſon bonheur, ou à ſupporter une partie de ſes peines; fardeau qui, dans tous les âges & dans toutes les contrées,

a toujours paru trop peſant pour les épaules d'une ſeule perſonne. Il arrive quelquefois, malgré cela, que nous pouvons étendre notre bonheur au delà des limites de notre Patrie; mais l'embarras de s'exprimer, le manque de connoiſſances, le défaut de liaiſons, la différence qui ſe trouve dans l'éducation, les mœurs, les coutumes, tout cela forme tant de difficultés, nous trouvons tant d'obſtacles à communiquer nos ſenſations hors de notre propre ſphere, qu'il eſt preſque impoſſible de les ſurmonter.

Il s'enſuit de là, que la balance du Commerce *Sentimental* eſt toujours contre celui qui ſort de chez lui. Les gens qu'il rencontre lui font acheter au prix qu'ils le veulent, les choſes dont il n'a guere beſoin; ils prennent rarement ſa converſation en échange pour la leur ſans qu'il y perde.... & il eſt forcé de changer ſouvent de correſpondans, pour tâcher d'en trouver de plus

équitables. On devine aiſément tout ce qu'il a à ſouffrir.

Cela me conduit à mon ſujet, &, ſi le mouvement que je fais faire à la Déſobligeante me permet d'écrire, je vais développer les cauſes qui excitent à voyager.

Les gens oiſifs, qui quittent leur pays natal pour aller chez les Etrangers, ont leurs raiſons : elles viennent de l'une ou de l'autre de ces trois cauſes générales :

Infirmités du corps,
Foibleſſe d'eſprit,
Néceſſité inévitable.

Les deux premieres cauſes renferment ceux que l'orgueil, la curioſité, la vanité, une humeur ſombre, excitent à s'expatrier ; & cela peut être combiné & ſubdiviſé à l'infini.

La troiſieme claſſe offre une armée de pélerins, ou plutôt de martyrs. C'eſt ainſi que voyagent, ſur l'obédience

d'un Supérieur, les Moines de toutes les couleurs. C'eſt ainſi que les coupables vont chercher le châtiment de leurs crimes; & vous, heureux enfans de famille, aimables libertins, n'eſt-ce pas auſſi de cette maniere que vous faites des voyages auxquels vous êtes forcés par des parens barbares qui s'érigent en perturbateurs de vos plaiſirs ?

Mais, qu'ai-je fait ?... Réparons promptement cette faute : j'ai oublié une autre claſſe. On ne peut, dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, obſerver trop de délicateſſe & de préciſion, pour ne point confondre les caracteres. Les hommes dont je veux parler ici, ſont ceux qui traverſent les mers & ſéjournent chez les étrangers, dans l'idée ou d'y faire fortune, ou de dépenſer moins que chez eux. L'imagination la plus vive ne pourroit ſe retracer la variété de leurs prétextes. Peut-être s'épargneroient-ils beaucoup de peine inutile en reſtant dans leur

pays.... Mais cette réflexion n'empêche pas leurs eſſaims nombreux de ſe répandre ; & comme leurs raiſons de voyager ne ſont pas auſſi uniformes que celles des autres Voyageurs, je les diſtinguerai ſeulement ſous le titre de ſimples Voyageurs.

Et voici comme je diviſe le cercle entier des Voyageurs :

Voyageurs oiſifs,
Voyageurs curieux,
Voyageurs menteurs,
Voyageurs orgueilleux,
Voyageurs vains,
Voyageurs ſombres.

Viennent enſuite,

Les Voyageurs contraints, les Moines, les Bandits, &c.

Les Voyageurs innocens & infortunés.

Les Voyageurs ſimples.

Enfin, s'il vous plaît, le Voyageur *Sentimental*, ou moi-même, qui ai auſſi voyagé.... Je vais rendre compte de

mes voyages ; & ſi l'on me demande pourquoi je les ai faits, je n'ai rien de caché pour vous, mon cher Lecteur. Je les ai faits par néceſſité, & par le beſoin que j'avois de voyager autant que tout autre.

Je ſais que mes obſervations ſont d'une tournure différente que celles des Ecrivains qui m'ont précédé, & que j'aurois peut-être pu exiger pour moi ſeul une niche à part ; mais en voulant attirer l'attention ſur moi, ce ſeroit empiéter ſur les droits du Voyageur vain, & j'abandonne cette prétention juſqu'à ce qu'elle ſoit mieux fondée que ſur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon Lecteur ſe placera lui-même comme il voudra dans le catalogue. Il ne lui faut, s'il a voyagé, que peu d'étude & de réflexion, pour ſe mettre dans le rang qui lui convient. Ce ſera toujours un pas qu'il aura fait pour ſe connoître ; & je parierois, malgré ſes voyages, qu'il s'appercevra qu'il a con-

ſervé quelque teinture de ce qu'il étoit avant qu'il ne les commençât.

L'homme qui, le premier, tranſplanta des ceps de vigne de Bourgogne au Cap de Bonne-Eſpérance, ne s'imagina pas, ſans doute, quoique Hollandois, qu'il boiroit au Cap du même vin que ces ceps de vigne auroient produit ſur les côteaux de Beaune & de Pomar.... Il étoit trop phlegmatique, pour s'attendre à pareille choſe; mais il étoit au moins dans l'idée qu'il boiroit une eſpece de liqueur vineuſe, bonne, médiocre, ou tout-à-fait mauvaiſe. Il ſavoit que cela ne dépendoit pas de ſon choix, & que ce qu'on appelle haſard devoit décider du ſuccès. Cependant il en eſpéroit la meilleure réuſſite: mais M. Vanmynher, par une confiance trop préſomptueuſe dans la force de ſa tête & dans la profondeur de ſa diſcrétion, auroit bien pu voir renverſer l'une & l'autre par les fruits de ſon nouveau vignoble, & devenir la riſée du peuple. Il n'auroit pas été le premier Cultivateur des

côteaux

côteaux, qui, pour prix de ſes ſoins, eût montré ſa nudité.

Il en eſt de même d'un pauvre Voyageur qui ſe hiſſe dans un vaiſſeau, ou qui court la poſte à travers les Royaumes les plus policés du globe, pour s'avancer dans la recherche des connoiſſances & des perfections.

On peut en acquérir en courant les mers & la poſte dans cette vûe : mais c'eſt mettre à la loterie. En ſuppoſant qu'on obtienne ainſi des connoiſſances utiles & des perfections réelles, il faut encore ſavoir ſe ſervir de ce fonds acquis avec précaution & avec économie, pour le faire tourner à profit. Malheureuſement les chances vont ordinairement au revers & pour l'acquiſition & pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme pourroit vivre tout auſſi content dans ſon pays ſans connoiſſances & ſans perfections étrangeres, ſur-tout ſi on n'y avoit pas abſolument beſoin des unes & des autres. Je tombe en défaillance quand

j'obſerve tous les pas que fait un Voyageur curieux, pour jeter les yeux ſur des ſpectacles & des découvertes qu'il auroit pu voir chez lui. Eh ! pourquoi tant de peines & de fatigues, diſent en duo Dom Quichotte & Sancho-Pança ? Le ſiecle eſt ſi éclairé, qu'à peine il y a quelque pays ou quelque coin dans l'Europe, dont les rayons ne ſoient pas traverſés ou échangés réciproquement avec d'autres. Les rameaux divers des connoiſſances reſſemblent à la Muſique dans les rues des villes d'Italie ; on participe *gratis* à ſes agrémens. Mais il n'y a pas de Nation ſous le ciel, & Dieu, à qui je rendrai compte un jour de cet Ouvrage, Dieu eſt témoin que je parle ſans oſtentation ; il n'y a pas, dis-je, une Nation ſous le ciel qui ſoit plus féconde dans les genres variés de la Littérature.... où l'on fête plus les Sciences.... où on puiſſe les acquérir avec plus de ſûreté.... où les Arts ſoient plus encouragés & plus tôt portés à leur perfection.... où la Nature ſoit plus

approfondie.... où le Génie ſoit mieux ſoutenu par la variété des eſprits & des caracteres.... Où allez-vous donc, mes chers Compatriotes ?

Nous ? dirent-ils, nous ne faiſons que regarder cette chaiſe. Votre très-humble ſerviteur, leur dis-je en ſautant dehors & en ôtant mon chapeau. L'un d'eux, qui étoit un Voyageur curieux, me dit qu'ils avoient envie de ſavoir d'où venoit ce mouvement qu'ils avoient remarqué dans la chaiſe.... C'étoit, comme vous voyez, l'agitation d'un homme qui écrivoit une Préface.... Je n'ai jamais entendu parler, dit l'autre qui étoit un Voyageur ſimple, d'une Préface écrite dans une *Déſobligeante*... Elle auroit peut-être été plus chaudement faite, lui dis-je, dans un vis-à-vis....

Mais un Anglois ne voyage pas pour voir des Anglois.... Je me retirai dans ma chambre.

CHAPITRE VIII.

UN PRÊTÉ POUR UN RENDU.

JE marchois dans le long corridor; il me ſembloit qu'une ombre plus épaiſſe que la mienne en obſcurciſſoit le paſſage : c'étoit effectivement M. Deſſein, qui, étant revenu de Vêpres, me ſuivoit complaiſamment, le chapeau ſous le bras, pour me faire ſouvenir que je l'avois demandé. La Préface que je venois de faire dans la Déſobligeante m'avoit dégoûté de cette eſpece de voiture, & M. Deſſein ne m'en parla que par un hauſſement d'épaules, qui vouloit dire qu'elle ne me convenoit pas. Je jugeai auſſi-tôt qu'elle appartenoit à quelque Voyageur idiot, qui l'avoit laiſſée à la probité de M. Deſſein, pour en tirer ce qu'il pourroit. Il y avoit quatre mois qu'elle étoit dans le coin de la cour; c'étoit le point marqué

où, après avoir fait ſon tour d'Europe, elle avoit dû revenir. Lorſqu'elle en partit, elle n'avoit pu ſortir de la cour ſans la raccommoder; elle s'étoit depuis briſée deux fois ſur le Mont-Cenis. Toutes ces aventures ne l'avoient pas améliorée, & ſon repos oiſif dans le coin de la cour de M. Deſſein, ne lui avoit pas été favorable. Elle ne valoit pas beaucoup, mais encore valoit-elle quelque choſe.... Peut-être étoit-elle à quelque perſonne brouillée avec la fortune.... Et quand quelques paroles peuvent ſoulager la miſere, je déteſte l'homme qui en eſt avare....

Je dis à M. Deſſein, en appuyant le bout de mes doigts ſur ſa poitrine: En vérité, ſi j'étois à votre place, je me piquerois d'honneur pour me défaire de cette Déſobligeante; elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez.

Mon Dieu! Monſieur, dit M. Deſſein, je n'y ai aucun intérêt.... Excepté, dis-je, l'intérêt que des

hommes d'une certaine tournure d'eſprit, M. Deſſein, prennent dans leurs propres ſenſations.... Je ſuis perſuadé qu'un homme qui ſent pour les autres auſſi bien que pour lui-même.... Mais, M. Deſſein, je vous connois auſſi bien que ſi je vous avois vu toute ma vie.... Vous vous déguiſez inutilement; je ſuis perſuadé que chaque nuit pluvieuſe vous fait de la peine.... Vous ſouffrez autant que la machine....

J'ai toujours obſervé, lorſqu'il y a de l'*aigre-doux* dans un compliment, qu'un Anglois eſt en doute s'il ſe fâchera ou non. Un François n'eſt jamais embarraſſé : M. Deſſein me ſalua.

Ce que vous dites eſt bien vrai, Monſieur, dit-il, mais je ne ferois dans ce cas-là que changer d'inquiétude & avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher Monſieur, ſi je vous vendois une voiture qui tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin, figurez-vous ce que j'aurois à ſouffrir de la mauvaiſe opinion que j'aurois

donnée de moi à un homme d'honneur, & de m'y être expoſé vis-à-vis d'un *homme d'eſprit.*

La doſe étoit exactement peſée au poids que j'avois preſcrit; il fallut que je la priſſe.... Je rendis à M. Deſſein ſon ſalut, &, ſans parler davantage de cas de conſcience, nous marchâmes vers ſa remiſe, pour voir ſon magaſin de chaiſes.

CHAPITRE IX.

DANS LA RUE A CALAIS.

LE globe que nous habitons, eſt apparemment une eſpece de monde querelleur. Comment, ſans cela, l'acheteur d'une auſſi petite choſe qu'une mauvaiſe chaiſe de poſte pourroit-il ſortir dans la rue avec celui qui veut la vendre dans des diſpoſitions pareilles à celles où j'étois ? Il ne devoit tout au plus être queſtion que d'en régler le prix, & je me trouvois dans la même poſition d'eſprit ; je regardois mon Marchand de chaiſes avec les mêmes yeux de colere, que ſi j'avois été en chemin pour aller au coin de *Hyde-Parc* me battre en duel avec lui. Je ne ſavois pas trop bien manier l'épée, & je ne me croyois pas capable de meſurer la mienne avec celle de M. Deſſein.... mais cela n'empêchoit pas

que je ne ſentiſſe en moi les mouvemens dont on eſt agité dans cette eſpece de ſituation.... Je regardois M. Deſſein avec des yeux perçans.... Je les jetois ſur lui en profil.... enſuite en face.... Il me ſembloit un Juif.... un Turc.... Sa perruque me déplaiſoit.... J'implorois tous mes Dieux pour qu'ils le maudiſſent.... Je le ſouhaitois à tous les Diables....

Le cœur doit-il donc être en proie à toutes ces émotions, pour une bagatelle ? Qu'eſt-ce que c'eſt que trois ou quatre louis qu'il peut me faire payer de trop ?... Paſſion baſſe ! me dis-je en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change ſubitement de façon de penſer.... Paſſion baſſe, vile !... tu fais la guerre aux humains : ils devroient être en garde contre toi.... Dieu m'en préſerve, s'écria-t-elle, en mettant la main ſur ſon front.... & je vis, en me retournant, la Dame que le Moine avoit abordée dans la cour.... Elle nous avoit

ſuivis ſans que nous nous en fuſſions apperçus. Dieu vous conſerve ! lui dis-je en lui offrant mon bras.... Elle avoit des gants de ſoie noire, qui étoient ouverts au bout des pouces & des doigts.... Elle accepta mon bras ſans façon, & je la conduiſis à la porte de la remiſe.

M. Deſſein dit plus de cinquante fois : Le Diable emporte les clefs !... Il ne trouvoit pas la bonne. Nous étions auſſi impatiens que lui, de voir cette porte ouverte ; & nous étions ſi attentifs à l'obſtacle, que je pris la main de la Dame ſans preſque m'en appercevoir. La clef ne ſe trouva point, & M. Deſſein nous laiſſa enſemble, la main de la Dame dans la mienne, & le viſage tourné vers la porte de la remiſe, en nous diſant qu'il ſeroit de retour dans cinq ou ſix minutes.

Un colloque de cinq ou ſix minutes dans une pareille ſituation, fait plus d'effet que s'il duroit cinq ou ſix ſiecles le viſage tourné vers la rue. Ce que l'on ſe dit, dans ce dernier cas, ne

vient ordinairement que des accidens qui arrivent au dehors.... Mais quand les yeux ne ſont point diſtraits, & qu'ils ſe portent ſur un point fixe, le ſujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes.... Je ſentis l'importance de la ſituation.... Un moment de ſilence après le départ de M. Deſſein y eût été fatal.... La Dame ſe ſeroit infailliblement retournée.... Je commençai la converſation ſur le champ.

Je n'écris pas pour excuſer les foibleſſes de mon cœur.... Un Voyageur doit être fidele dans ſes récits.... Je vais donc décrire toutes les tentations que j'éprouvai dans cette occaſion.... On me dira peut-être que je les décris avec trop de ſimplicité.... Pourquoi mettrois-je du fard à ce qui n'en a point eu ?

CHAPITRE X.

LA PORTE DE LA REMISE *A CALAIS.*

J'AI dit que je ne voulois pas ſortir de la Déſobligeante, parce que je voyois le Moine en conférence avec une Dame qui venoit d'arriver, & j'ai dit le vrai... Cependant je n'ai pas dit tout le vrai; l'air, la figure de la Dame, me retenoient autant que lui. Je ſoupçonnois qu'il lui rendoit compte de ce qui s'étoit paſſé entre nous.... Cela m'humilioit.... J'aurois ſouhaité que le Moine eût été dans ſon Couvent.

Lorſque le cœur devance le jugement, il épargne au jugement bien des peines.... Le mien m'aſſura qu'elle étoit d'une beauté d'Ange.... La beauté mérite qu'on y faſſe attention.... Mais un objet fait oublier l'autre.... Je tirai le

le rideau de taffetas, j'écrivis ma Préface; & la Dame & ſa beauté s'évanouirent: je ne ſongeai plus à elle.

Mais l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur moi, revint auſſi-tôt que je la rencontrai dans la rue. L'air franc & en même temps réſervé, avec lequel elle me donna le bras, me parut une preuve d'éducation & de bon ſens. Je ſentois, en la conduiſant, je ne ſais quelle douceur autour d'elle qui répandoit la tranquillité dans tous mes eſprits.

Bon Dieu! me diſois-je, avec quel plaiſir on meneroit une pareille créature avec ſoi autour du monde!

Je n'avois pas encore vu ſon viſage... mais qu'importe? ſon portrait étoit achevé avant d'arriver a la remiſe. L'imagination m'avoit peint toute ſa tête, & ſe plaiſoit à me faire croire qu'elle étoit auſſi bien une Déeſſe que ſi je l'euſſe retirée du fond du Tybre.... O Magicienne! tu es ſéduite, & tu n'es toi-même qu'une friponne ſédui-

ſante.... Tu nous trompes ſept fois par jour avec tes portraits agréables, tes images riantes.... cependant tu les fais avec tant de graces, ils ſont ſi charmans.... tes peintures ſont ſi brillantes, qu'on a du regret de rompre avec toi.

Lorſque nous fûmes près de la porte de la remiſe, elle ôta ſa main de devant ſon viſage, & ſe laiſſa voir.... C'étoit une figure à peu près de vingt-ſix ans.... une brune claire, piquante, ſans rouge, ſans poudre, & accommodée le plus ſimplement. A l'examiner en détail, ce n'étoit pas une beauté, mais ſes attraits, dans la ſituation d'eſprit où je me trouvois, m'attachoient plus qu'une beauté éblouiſſante.... Sa phyſionomie intéreſſoit.... elle avoit l'air d'une veuve qui avoit ſurmonté les fortes impreſſions de la douleur, & qui commençoit à ſe réconcilier avec ſa perte : mais mille autres revers de la Fortune avoient pu tracer les mêmes lignes ſur ſon viſage... J'aurois voulu ſavoir ſes malheurs....

& ſi le ton qui régnoit dans les converſations du temps d'Eſdras eût été à la mode en celui-ci, je lui aurois dit : Qu'avez-vous ? Pourquoi cet air inquiet ? Qu'eſt-ce qui vous chagrine ? D'où vous vient ce trouble d'eſprit ?... En un mot, je me ſentis de la bienveillance pour elle, & je pris la réſolution de lui faire *ma cour* d'une maniere ou d'autre.... enfin, de lui offrir mes ſervices.

Voilà de quoi je fus tenté, & j'étois diſpoſé à céder à mes tentations, & à les ſatisfaire. Qu'on juge où cela pouvoit me conduire ! Nous étions ſeuls, elle avoit ſa main dans la mienne, & nous avions le viſage tourné vers la remiſe, & beaucoup plus près de la porte que la néceſſité ne l'exigeoit.

CHAPITRE XI.

TOUT SE PASSE EN CONVERSATION.

BELLE Dame, lui dis-je en élevant légérement ſa main, voici un de ces événemens qu'amene la capricieuſe Fortune. Nous ſommes probablement de différens coins du globe, nous ne nous ſommes jamais vus, & elle nous place d'abord enſemble d'une maniere ſi cordiale, que l'amitié en pourroit à peine faire autant après un mois de la liaiſon la plus intime !... » Et votre » réflexion ſur ce point, Monſieur, » fait voir combien l'aventure vous a » embarraſſé.... «.

Je ſentis tout mon idiotiſme. A quel propos, en effet, parler des circonſtances d'une ſituation où l'on ſe trouve, quand elle eſt telle qu'on l'a ſouhaitée ? Vous remerciez la Fortune, continua-t-elle, vous avez raiſon....

Le cœur le ſavoit, & le cœur étoit content. Il n'y avoit qu'un Philoſophe Anglois qui pût en avertir une cruelle, afin de lui faire changer de maniere de penſer....

En diſant cela, elle dégagea ſa main avec un coup d'œil qui me parut un commentaire ſuffiſant ſur le texte.

Je l'avoue; j'éprouvai une peine qu'une cauſe, peut-être plus digne, ne m'auroit pas fait reſſentir.... La perte de ſa main me mortifioit, & la maniere dont je l'avois perdue ne portoit point de baume ſur la bleſſure.... Je ſentis alors, plus que je n'ai jamais fait de ma vie, le déſagrément que cauſe une ſotte infériorité.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphe momentané; un cœur vraiment féminin n'en jouit pas long-temps. Cinq ou ſix ſecondes changerent la ſcène: elle ne m'avoit pas tout dit; elle appuya ſa main ſur mon bras pour achever, & je me

remis, ſans ſavoir comment, dans ma premiere ſituation....

J'attendois qu'elle me parlât.... elle n'avoit rien à ajouter.

Je donnai alors une autre tournure à la converſation. La morale & l'eſprit de la ſienne m'avoit fait voir que je n'avois pas bien ſaiſi ſon caractere. Elle tourna ſon viſage vers moi, & je m'apperçus que le feu qui l'avoit coloré pendant qu'elle me parloit, s'étoit évanoui.... ſes muſcles s'étoient relâchés, & je revis ce même air de peine qui m'avoit d'abord intéreſſé en ſa faveur. Qu'il étoit triſte de voir cet eſprit fin & délicat en proie à la douleur ! Je la plaignis de toute mon ame. Ce que je vais dire va peut-être paroître ridicule à un cœur inſenſible.... mais, en vérité, j'aurois pu en ce moment la prendre & la ſerrer dans mes bras, quoique dans la rue, ſans en rougir.

Mes doigts ſerroient les ſiens, & le

battement de mes arteres qui s'y faiſoient ſentir, lui apprit ce qui ſe paſſoit en moi.... Elle baiſſa les yeux.... un moment de ſilence s'enſuivit.

Je craignis d'avoir fait, dans cet intervalle, quelques légers efforts pour ſerrer davantage ſa main ; car j'éprouvai une ſenſation plus ſubtile dans la mienne.... Ce n'eſt pas qu'elle voulût la retirer.... Non.... Mais la penſée auroit pu lui en venir, & je l'aurois infailliblement perdue une ſeconde fois, ſi l'inſtinct, plus que la raiſon, ne m'eût ſuggéré fort à propos une derniere reſſource dans ces ſortes de périls.... Je tins alors ſa main ſi légérement, qu'il ſembloit que j'étois ſur le point de lui rendre ſa liberté de mon propre gré ; & c'eſt ainſi qu'elle me la laiſſa. Elle étoit encore dans la mienne, lorſque je vis M. Deſſein qui revenoit avec les clefs. Je tombai alors dans une inquiétude terrible ; l'idée du Moine me revint, & je craignois

qu'il n'eût donné de moi de mauvaiſes impreſſions à la Dame, en lui contant mon hiſtoire : j'étois fort embarraſſé de ſavoir comment je les effacerois.

CHAPITRE XII.

LA TABATIERE A CALAIS.

ON ne parle pas ſi-tôt d'un loup, dit-on, que.... il faut qu'il en ſoit de même quand on n'y fait ſeulement que penſer; & il faut apparemment auſſi que ce proverbe s'applique à d'autres êtres qu'aux loups....

Le bon vieillard de Moine étoit effectivement à quatre pas de nous, lorſque je me rappelois ce qui s'étoit paſſé entre lui & moi.... Il avançoit d'un pas timide, dans la crainte, ſans doute, de ſe rendre importun.... Il approche enfin d'un air libre.... il avoit ſa tabatiere à la main, & il me la préſenta ouverte avec beaucoup de franchiſe. — Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatiere d'écaille que je mis dans ſa main.... Il eſt excellent, dit-il.

Hé bien ! lui dis-je, faites-moi donc la grace de garder le tabac & la tabatiere.... Je vous prie, lorſque vous en prendrez une priſe, de vous ſouvenir que c'eſt l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité bruſquement.... mais qui ne vous vouloit point de mal.

Le pauvre Moine devint rouge comme de l'écarlate.... Mon Dieu ! dit-il en ſerrant ſes mains l'une contre l'autre, vous n'avez jamais été bruſque à mon égard....

Oh ! pour cela, dit la Dame, je crois qu'il en eſt incapable....

Je rougis à mon tour.... Et quelle en fut la cauſe ? Je le laiſſe à deviner à ceux qui ont du ſentiment....

Pardonnez-moi, Madame, je l'ai traité rudement & ſans ſujet....

Cela eſt impoſſible, dit-elle.... Oui, s'écria le Moine avec une vivacité qui lui paroiſſoit étrangere.... ça été ma faute & l'indiſcrétion de mon zele.... La Dame dit que cela ne pouvoit pas être, & je m'unis à elle pour ſoutenir

qu'il étoit impoſſible qu'un homme auſſi honnête que lui pût offenſer qui que ce ſoit.

J'ignorois, avant ce moment, qu'une diſpute pût cauſer une irritation auſſi douce & auſſi agréable dans toutes les parties ſenſitives de notre exiſtence. Nous reſtâmes dans le ſilence.... & nous y reſtâmes ſans éprouver cette peine ridicule que l'on reſſent, pour l'ordinaire, dans une compagnie où l'on s'entre-regarde dix minutes ſans dire mot....

Le Moine, pendant cet intervalle, frottoit une tabatiere de corne ſur la manche de ſon froc.... Dès qu'il lui eut donné un peu de luſtre, il fit une profonde inclination, & me dit qu'il ne ſavoit pas ſi c'étoit la foibleſſe ou la bonté de nos cœurs qui nous avoit engagés dans cette conteſtation.... Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, je vous prie de faire un échange de boîtes.... il me préſenta la ſienne d'un air gai, baiſa la mienne, la mit dans ſon ſein... & s'en alla ſans rien dire....

Ah !... je conſerve ſa boîte.... elle vient au ſecours de ma Religion, pour aider mon eſprit à s'élever au deſſus des choſes terreſtres.... Je la porte toujours ſur moi... elle me fait ſouvenir de la douceur & de la modération de celui qui la poſſédoit, & je tâche de le prendre pour modele dans tous les embarras de ce monde. Il en avoit eſſuyé beaucoup. Son hiſtoire, qu'on m'a racontée depuis, étoit un tiſſu de peines & de déſagrémens; il les avoit ſupportés juſqu'à l'âge de quarante-cinq ans : mais alors, accablé par le chagrin qu'il reſſentit des ingratitudes qu'il eſſuya, & par les revers qui lui étoient arrivés dans une tendre paſſion, il abandonna & le monde & le beau ſexe, & ſe retira dans le ſanctuaire, ou plutôt en lui-même.

Je ſens un poids ſur mes eſprits, lorſque je ſonge qu'en repaſſant par Calais, on me dit que le P. Laurent étoit mort depuis quelques mois. Il étoit enterré dans un petit cimetiere, à

deux

deux lieues de la ville... je voulois aller viſiter ſon tombeau... Aſſis près de ſa tombe... tirant de ma poche ſa petite boîte de corne... & arrachant quelques orties qui n'avoient que faire de croître dans ce lieu ſacré.... toute cette ſcène frappa tellement mes ſens, que je verſai un torrent de larmes... Quelle foibleſſe ! Hé oui !... je ſuis auſſi foible qu'une femme.... Je prie cependant mes Lecteurs de me plaindre, plutôt que de rire de ma tendreſſe pour le Pere Laurent.

CHAPITRE XIII.

VICTOIRE.

JE n'avois point encore lâché la main de la Dame... il eût même été peu décent, ſelon moi, de la lâcher ſans la baiſer, & je m'y haſardai... O Ciel! quel étrange effet! que la Nature a des nuances délicates, pour animer la beauté modeſte!...

Les deux Voyageurs qui m'avoient parlé dans la cour, vinrent à paſſer dans ce moment critique, & s'imaginerent, pour le moins, que nous étions le mari & la femme. Le Voyageur curieux s'approcha, & nous demanda ſi nous partions pour Paris le lendemain matin... Je lui dis que je ne pouvois répondre que pour moi-même... la Dame ajouta qu'elle alloit à Amiens. Nous y dînâmes hier, dit le Voyageur ſimple. Vous traverſerez cette ville, me

dit l'autre, en allant à Paris. J'allois lui faire mille remercîmens de m'avoir appris qu'Amiens étoit ſur la route... mais je tirai de ma poche la petite boîte de corne de mon pauvre Moine, pour prendre une priſe de tabac.... Je les ſaluai d'un air tranquille, & leur ſouhaitai un bon paſſage à Douvres... Ils nous laiſſerent ſeuls...

Mais, me diſois-je à moi-même, quel mal y auroit-il que j'offriſſe à cette Dame affligée la moitié de ma chaiſe ?... Quel grand malheur pourroit-il s'enſuivre ?... Quel malheur ? s'écrierent en foule toutes les paſſions baſſes qui ſe réveillerent en moi... Ne voyez-vous pas, diſoit l'Avarice, que cela vous obligera de prendre un troiſieme cheval, & qu'il vous en coutera vingt francs de plus ?

Vous ne ſavez pas qui elle eſt, diſoit la Précaution... ni les embarras que cette affaire peut vous cauſer, diſoit la Lâcheté à mon oreille.

Vous pouvez compter, Yorik,

ajoutoit la Diſcrétion, que l'on dira que c'eſt votre Maîtreſſe, & que Calais a été le lieu de votre rendez vous.

Comment pourrez-vous, après cela, s'écria l'Hypocriſie, montrer votre viſage en public ?... & vous élever, diſoit la Puſillanimité, dans l'Egliſe ?... au delà d'un ſimple canonicat ?... ajoutoit l'Orgueil.

Mais.... répondois-je à tout cela, c'eſt une honnêteté... Je n'agis guere que par ma premiere impulſion, & j'écoute ſur-tout fort peu les raiſonnemens qui contribuent à endurcir le cœur... Je me retournai précipitamment vers la Dame...

Elle n'étoit déjà plus là... Elle étoit partie, ſans que je m'en apperçuſſe, pendant que cette cauſe ſe plaidoit; & avant que je l'euſſe gagnée, elle avoit déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus à elle, pour lui faire ma propoſition le mieux qu'il me ſeroit poſſible... mais elle marchoit la joue appuyée ſur ſa main, les yeux fixés en

terre, & du pas lent & meſuré d'une perſonne qui penſe... J'en fus frappé, & je m'arrêtai. Elle ſe fait apparemment le même procès que je me ſuis fait; me dis-je. Que le Ciel vienne à ſon ſecours ! Elle a probablement quelque marâtre entichée de pruderie, quelque tante hypocrite, quelque vieille femme ignorante à conſulter ſur ce pas gliſſant... & elle s'aviſe comme je me ſuis aviſé... Gardons-nous, me dis-je, de l'interrompre & de la prendre par ſurpriſe... Je m'en retournai doucement en arriere, & fis deux ou trois tours devant la porte de la remiſe.

CHAPITRE XIV.

DÉCOUVERTE.

LA premiere fois que je l'avois vue, l'imagination m'avoit prêté ſes yeux : je l'avois trouvée charmante. L'imagination inſpire auſſi de la confiance, & je crus facilement qu'elle étoit au rang des êtres les plus aimables... Je me figurai enſuite qu'elle étoit veuve & dans l'affliction.... & je m'arrêtai à toutes ces idées. Cette ſituation me plaiſoit.... elle ſeroit reſtée avec moi juſqu'à minuit, que je m'en ſerois tenu à ce ſyſtême ; c'eſt ainſi que je l'aurois toujours conſidérée.

Mais le moment peut-être de nous ſéparer n'étoit pas éloigné, & elle n'avoit pas fait vingt pas, que je déſirai de ſavoir plus de particularités... L'idée d'une plus grande ſéparation vint me ſaiſir & m'alarmer... il pouvoit

ſe faire que je ne la reverrois plus... Le cœur veut épargner autant qu'il peut, &, dans ce malheur, je voulois au moins des traces ſur leſquelles mes ſouhaits pourroient la rejoindre, ſi je ne la voyois plus moi-même : en un mot, je voulois ſavoir ſon nom... le nom de ſa famille, ſon état... Je ſavois l'endroit où elle alloit... je voulois ſavoir encore d'où elle venoit. Mais comment parvenir à toutes ces connoiſſances ? Cent petites délicateſſes s'y oppoſoient. Je formai vingt plans différens... je ne pouvois pas lui faire de queſtions directes... la choſe du moins me paroiſſoit impoſſible.

Un petit Officier François, de fort bon air, qui venoit en danſant au bruit d'une Ariette qu'il fredonnoit, me fit voir que ce qui me ſembloit ſi difficile, étoit la choſe du monde la plus aiſée. Il ſe trouva entre la Dame & moi au moment qu'elle revenoit à la porte de la remiſe... Il m'aborda, & à peine m'avoit-il parlé, qu'il me pria de lui

faire l'honneur de le préſenter à la Dame.... Je n'avois pas été préſenté moi-même.... Il ſe retourna auſſi-tôt, & ſe préſenta ſans moi. Vous venez de Paris, apparemment, lui dit-il, Madame ? Non ; mais je vais, dit-elle, prendre cette route. Vous n'êtes pas de Londres ? Elle répondit que non. Ah ! Madame vient de Flandres ? apparemment que vous êtes Flamande ? La Dame répondit oui... De Lille, peut-être ?... Non... Ni d'Arras ? ni de Cambrai ? ni de Gand ? ni de Valenciennes ? ni de Bruxelles ?... La Dame dit qu'elle étoit de Bruxelles.

Oh ! oh ! j'ai eu l'honneur d'aſſiſter au bombardement de cette ville ; il y faiſoit chaud... Il faut l'avouer, cette place étoit admirablement bien ſituée pour cela... Je m'en ſouviens ; elle étoit remplie de Nobleſſe, quand les Impériaux en furent chaſſés par les François... La Dame lui fit une légere inclination de tête... Il lui raconta la part qu'il avoit eue au ſuccès de cette

affaire... la pria de lui faire l'honneur de lui dire ſon nom... Et Madame, ſans doute, a ſon mari, dit-il en regardant par-deſſus ſon épaule & faiſant deux pas en arriere?... Je vous joins, s'écria-t-il... & ſans attendre de réponſe, il s'en alla, en ſautant, joindre ſes camarades.

Je le conſidérai avec des yeux attentifs.... Apparemment, me dis-je d'un ton de reproche, que je n'ai pas aſſez médité les importantes leçons de *la Civilité* qu'on a miſes dans les mains de mon enfance; car je n'en pourrois pas faire autant.

CHAPITRE XV.

UN AUTRE EN PROFITEROIT.

MONSIEUR Deſſein s'étoit arrêté à cauſer à quelque diſtance, & il arriva avec la clef de la remiſe à la main, & nous ouvrit les grands battans de ſon magaſin de chaiſes.

Le premier objet qui me donna dans l'œil, fut une autre guenille de Déſobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avoit plu une heure auparavant, mais qui, depuis, avoit excité en moi une ſenſation ſi déſagréable.... Il me ſembloit qu'il n'y avoit qu'un ruſtre, un homme inſociable, qui eût pu imaginer une telle machine, & je penſois à peu près de même de ceux qui s'en ſervoient.

J'obſervai qu'elle cauſoit autant de répugnance à la Dame qu'à moi.... M. Deſſein s'en apperçut, & il nous

mena vers deux chaiſes qui devinrent tout de ſuite l'objet de ſes éloges. Milord B..., dit-il, les avoit achetées pour faire le grand tour... mais elles n'ont pas été plus loin que Paris... cela vaut du neuf... M. Deſſein elles ſont trop bonnes... & je paſſai à une autre qui étoit derriere & qui me parut me convenir... J'entrai ſur le champ en négociation du prix... Cependant, dis-je en ouvrant la portiere & en montant dedans, il me ſemble qu'on auroit bien de la peine à y tenir deux... Ayez la bonté, Madame, dit M. Deſſein en lui offrant ſon bras, d'y monter auſſi... La Dame héſita une demi-ſeconde... & s'y plaça... & M. Deſſein, à qui un Domeſtique faiſoit ſigne qu'il vouloit lui parler, ferma par inadvertance, ſans doute, la portiere ſur nous, & nous laiſſa.

CHAPITRE XVI.

AVEU.

VOILA qui eſt plaiſant, dit la Dame en ſouriant; c'eſt la ſeconde fois que par des haſards fort indifférens on nous laiſſe enſemble : *cela eſt comique.*

Il ne manque du moins, pour le rendre tel, lui dis-je, que l'uſage *comique* que la galanterie Françoiſe voudroit faire de cette aventure... Faire l'amour dans le premier moment... offrir ſa perſonne au ſecond...

C'eſt-là leur fort, répondit la Dame.

On le ſuppoſe, au moins... & je ne ſais trop comment cela eſt arrivé... mais ils ont acquis la réputation de mieux faire l'amour que tous les autres hommes... Reſte à ſavoir s'ils ont plus d'aptitude à ſaiſir le moment favorable... Pour moi je les crois très-mal adroits...

&

& qu'ils exercent plus que d'autres la patience de Cupidon....

Quoi ! vous croiriez qu'ils ſongent à faire l'amour par ſentiment !

C'eſt comme ſi je prétendois qu'on pourroit faire un bel habit avec des morceaux de reſte & de toutes couleurs... ou qu'on peut faire réellement l'amour tout d'un coup & à la premiere rencontre, en diſant ſeulement qu'on le fait... Ils ne font tout au plus que propoſer & la choſe & eux-mêmes, avec le pour & le contre à l'examen d'un eſprit ſolide & qui n'eſt point animé...

La Dame m'écoutoit comme ſi elle s'attendoit à quelque choſe de plus...

Conſidérez donc, Madame, lui dis-je en poſant ma main ſur la ſienne...

Que les perſonnes graves déteſtent l'amour, à cauſe du nom.

Les intéreſſées le haïſſent, parce qu'elles donnent la préférence à autre choſe.

Les hypocrites paroiſſent l'avoir en horreur, en feignant de n'aſpirer qu'aux choſes céleſtes.

Le vrai de tout cela, c'eſt que nous ſommes beaucoup plus effrayés que bleſſés par cette paſſion... Un homme qui ne prononceroit le mot d'amour qu'après une heure ou deux de ſilence, paroîtroit tout-à-fait extraordinaire... Ah! quel homme! qu'il eſt gauche! Cependant, admirez ma ſimplicité!... il me ſemble qu'une ſuite de petites attentions tranquilles... qui ſe montreroient de façon à ne pas alarmer, & ne ſeroient pourtant pas aſſez vagues pour être mépriſées, un tendre regard de temps en temps, mais peu ou même point du tout de diſcours à ce ſujet... il me ſemble.... oui, la Nature s'en mêleroit & façonneroit tout cela comme elle l'entend...

Hé bien! dit la Dame en rougiſſant, je crois que vous n'avez point ceſſé de me faire l'amour, depuis que nous ſommes enſemble...

CHAPITRE XVII.

Le Malheur et le Bonheur.

LE retour de M. Deſſein marqua le malheur. Il ouvrit la portiere, & dit à la Dame, que M. le Comte de L... ſon frere venoit d'arriver... Je ſouhaitois certainement tout le bien poſſible à la Belle : mais j'avouerai que cet événement attriſta mon cœur ; je ne lui cachai pas la peine qu'il me faiſoit... En vérité, Madame, il eſt fatal à une propoſition que j'allois vous faire... Je...

Il eſt inutile, dit-elle en m'interrompant & en mettant une de ſes mains ſur les deux miennes, de m'expliquer votre projet. Il eſt rare, mon bon Monſieur, qu'un homme ait quelque propoſition à faire à une femme, ſans qu'elle en ait le preſſentiment...

Oui, la Nature, dis-je, l'arme de

ce preſſentiment, pour la garantir du piége...

Mais, dit-elle en me fixant, eſt-ce que j'aurois eu quelque choſe à craindre ? Je ne puis le croire ; &, à vous parler franchement, j'étois déterminée à accepter votre propoſition, ſi vous me l'euſſiez faite... Elle ſe tut un moment... Je ſuis perſuadée, reprit-elle, que vous m'auriez diſpoſée à vous raconter une hiſtoire qui, de tout ce qui auroit pu nous arriver dans le voyage, auroit rendu la compaſſion la choſe la plus dangereuſe...

Et me diſant cela, elle me tendit la main... Je la baiſai deux fois, & elle deſcendit de la chaiſe en me diſant adieu avec un regard mêlé de ſenſibilité & de douceur.

CHAPITRE XVIII.

LA MANIERE DE VOIR.

ELLE ne m'eut pas ſi-tôt quitté, que je commençai à m'ennuyer. Je ſentis que les momens étoient plus longs, & je n'ai peut-être jamais fait un marché de douze guinées auſſi promptement dans toute ma vie, que celui de ma chaiſe. Je donnai ordre qu'on m'amenât des chevaux de poſte, & je dirigeai mes pas vers l'Hôtellerie.

Ciel! dis-je en entendant cinq heures ſonner, & en faiſant réflexion qu'il n'y avoit que deux heures que j'étois à Calais, quel volume d'aventures cet inſtant ſi court ne pourroit-il pas produire? Quel ſujet pour un homme qui s'intéreſſe à tout, & ne laiſſe rien échapper de ce que le temps & le haſard lui préſentent continuellement!

Je ne ſais ſi cet Ouvrage aura jamais

quelque utilité ; peut-être qu'un autre réuſſira mieux. Mais qu'importe ? c'eſt un eſſai que je fais ſur la nature humaine... il ne me coute que mon travail. Cette expérience me fait plaiſir ; elle anime la circulation de mon ſang, diſſipe les humeurs ſombres, éclaire mon jugement & ma raiſon : c'eſt aſſez... je ſuis trop payé.

Je plains l'homme qui, voyageant de Dan à Bersheba (*a*), peut s'écrier : Tout eſt triſte ! Oui, ſans doute, le monde entier eſt ſtérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il préſente : mais, me diſois-je à moi-même en frottant gaiement mes mains l'une contre l'autre, je ſerois au milieu d'un déſert que je trouverois de quoi m'affecter... Un doux myrte, un triſte cyprès, m'attireroient ſous leur feuillage... je les bénirois de l'ombrage bienfaiſant qu'ils m'offriroient.... je

(*a*) Villes qui étoient ſituées aux deux extrémités de la Judée.

graverois mon nom ſur leur écorce ; je leur dirois : vous êtes les arbres les plus agréables de tout le déſert. Je gémirois avec eux en voyant leurs feuilles deſſécher & tomber, & ma joie ſe mêleroit à la leur, quand le retour de la belle ſaiſon les couronneroit d'une riante verdure.

Le ſavant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, & ainſi de ſuite ; le Savant Smelfungus avoit la jauniſſe. Accablé d'une humeur ſombre, tous les objets qui ſe préſenterent à ſes yeux, lui parurent décolorés & défigurés... Il nous a donné la relation de ſes Voyages : ce n'eſt qu'un triſte détail de ſes pitoyables ſenſations.

Je rencontrai Smelfungus ſous le grand portique de Panthéon... il en ſortoit... Hé bien ! que dites-vous de ce ſuperbe édifice ? lui dis-je. Moi ? *Ce n'eſt qu'un vaſte Cirque pour un combat de coqs...* Je voudrois, lui dis-je, que vous n'euſſiez rien dit de pis

de la Vénus de Médicis... J'avois appris, en paſſant à Florence, qu'il avoit fort maltraité la Déeſſe, parce qu'il la regardoit comme la Beauté la plus proſtituée du pays.

Smelfungus revenoit de ſes voyages, & je le rencontrai encore à Turin... Il n'eut que de triſtes aventures ſur la terre & ſur l'onde à me raconter. Il n'avoit vu que des gens qui s'entremangent, comme les Anthropophages... il avoit été écorché vif, & plus maltraité que Saint Barthelemy, dans toutes les Auberges où il étoit entré.

Oh! je veux le publier dans tout l'Univers, s'écria-t-il. Vous ferez mieux, lui dis-je, d'aller voir votre Médecin.

Mundungus, homme dont les richeſſes étoient immenſes, ſe dit un jour : Allons, faiſons *le grand tour*. Il va de Rome à Naples, de Naples à Veniſe, de Veniſe à Vienne, à Dreſde, à Berlin.... & Mundungus, à ſon retour, n'avoit pas retenu une ſeule

anecdote agréable... Il ne diſoit pas une ſeule choſe qui eût du bon ſens & de la liaiſon. Il avoit parcouru les grandes routes ſans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compaſſion ne le détournât de ſon chemin.

Que la paix ſoit avec eux, s'ils peuvent la trouver ! Mais le Ciel, s'il étoit poſſible d'y atteindre avec de pareilles humeurs, n'auroit point d'objets qui puſſent fixer & amollir la dureté de leurs cœurs.... Les doux Eſprits, ſur les ailes de l'Amour, viendroient ſe réjouir de leur arrivée ; ils n'entendroient autre choſe que des Cantiques de joie, des extaſes de raviſſement & de bonheur.... O ! mes chers Lecteurs, les ames de Smelfungus, & de Mundungus... je les plains... elles n'ont point apporté de ſenſibilité.... les douces ſenſations ne les affectent jamais.... Smelfungus, Mundungus, ſeroient placés dans la

demeure la plus heureuſe du Ciel.... les ames de Smelfungus & de Mundungus s'y croiroient malheureuſes, & gémiroient pendant toute l'Eternité.

CHAPITRE XIX.

MONTREUIL.

MON porte-manteau étoit tombé une fois de derriere la chaiſe ; j'avois été obligé de deſcendre deux fois par la pluie, & je m'étois mis une autre fois dans la boue juſqu'aux genoux, pour aider le Poſtillon à l'attacher... Je ne ſavois ce qui cauſoit un dérangement ſi fréquent. J'arrive à Montreuil, & l'Hôte me demande ſi je n'ai pas beſoin d'un Domeſtique. A ce mot, je devine que c'eſt le défaut d'un Domeſtique qui eſt cauſe que mon porte-manteau ſe dérange ſi ſouvent.

Un Domeſtique ? dis-je : oui j'en ai bien beſoin ; il m'en faut un. Monſieur, dit l'Hôte, c'eſt qu'il y a ici près un jeune homme qui ſeroit charmé d'avoir l'honneur de ſervir un Anglois. Et pourquoi plutôt un Anglois qu'un

autre ? Ils ſont ſi généreux ! répond l'Hôte. Bon ! dis-je en moi-même, je gage que ceci me coutera vingt ſols de plus ce ſoir... C'eſt qu'ils ont de quoi faire les généreux, ajouta-t-il. Courage ! me diſois-je, autres vingt ſols à noter. Pas plus tard qu'hier au ſoir, continua-t-il, un Milord Anglois offrit un écu à la fille... Tant pis pour Mademoiſelle Jeanneton, dis-je.

Mademoiſelle Jeanneton étoit fille de l'Hôte ; & l'Hôte s'imaginant que je n'entendois pas bien le François, ſe haſarda à m'en donner une leçon. Ce n'eſt pas *tant pis* que vous auriez dû dire, Monſieur, c'eſt *tant mieux.* C'eſt toujours tant mieux, quand il y a quelque choſe à gagner ; tant pis, quand il n'y a rien.

Oh ! cela revient au même, lui dis-je. Pardonnez-moi, Monſieur, dit l'Hôte ; cela eſt bien différent.

Ces deux expreſſions, *tant pis* & *tant mieux*, ſont les deux grands pivots de preſque toutes les converſations Françoiſes,

Françoiſes, & il eſt bon d'avertir qu'un Etranger qui va à Paris, feroit bien de s'inſtruire, avant d'arriver, de toute l'étendue de leur uſage.

Un jeune Marquis, plein de vivacité, demanda à M. Hume, à la table de notre Ambaſſadeur, s'il étoit M. Hume le Poëte : Non, dit M. Hume tranquillement. Tant pis, répond le Marquis.

C'eſt M. Hume l'Hiſtorien, dit un autre. Ah ! tant mieux, dit le Marquis. Et M. Hume, dont le cœur, comme on ſait, eſt excellent, remercia le Marquis pour ſon tant pis & pour ſon tant mieux.

L'Hôte, après ſa leçon, appela La Fleur ; c'eſt ainſi que ſe nommoit le jeune homme qu'il me propoſoit. Je ne puis rien dire de ſes talens ; Monſieur en jugera mieux que moi : mais pour ſa probité, j'en réponds.

Je ne ſais quel ton il donna à ce qu'il diſoit : mais il me fit faire attention à ce que j'allois faire, & La Fleur,

qui attendoit dehors avec cette impatience qu'ont tous les enfans de la Nature en certaines occaſions, fit ſon entrée.

CHAPITRE XX.

IL FAUT SAVOIR

S'ACCOMMODER DE TOUT.

JE ſuis diſpoſé à penſer favorablement de tout le monde au premier abord, & ſur-tout d'un pauvre diable qui vient offrir ſes ſervices à un auſſi pauvre diable que moi : mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance ; il m'autoriſe du moins à en avoir. J'en prends plus ou moins, ſelon l'humeur qui me domine, & le cas dont il s'agit.... Je puis ajouter auſſi ſelon le ſexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que La Fleur entra dans la chambre, ſon air ouvert & naturel triompha de la défiance. Je me décidai ſur le champ en ſa faveur, & je l'arrêtai ſans héſiter. La Prudence me

chuchota que je ne ſavois pas ce qu'il ſavoit faire. Hé bien ! je découvrirai ſes talens à meſure que j'en aurai beſoin... D'ailleurs, un François eſt propre à tout.

Cependant la curioſité m'aiguillonna; & quelle fut ma ſurpriſe ! le pauvre La Fleur ne ſavoit que battre du tambour, & jouer quelques marches ſur le fifre. Je ſentis que ma foibleſſe n'avoit jamais été inſultée plus vivement que dans cette occaſion par ma ſageſſe...

Malgré cela, je réſolus de me contenter des talens de La Fleur. Il avoit commencé ſon entrée dans le monde, par ſatisfaire le noble déſir qui enflamme preſque tous ſes compatriotes.... Il avoit ſervi le Roi pluſieurs années : mais s'étant apperçu que l'honneur d'être Tambour n'ouvroit pas les portes de la récompenſe, ni la carriere de la gloire, il s'étoit retiré ſur ſes terres, où il vivoit comme il plaiſoit à Dieu... c'eſt-à-dire, aux dépens de l'air.

Ainſi, me dit la Sageſſe, vous avez pris un Tambour pour vous ſervir pendant ce voyage ? Et pourquoi ne l'aurois-je pas pris ? dis-je. N'ai-je pas mieux fait que la moitié de notre Nobleſſe, qui voyage avec des *lanodors* de Laquais qu'elle paie, & qui lui laiſſent à payer de plus le Flûteur, le Harpiniſte, la Clarinette, le Diable & tout ſon train ?... Lorſqu'on peut ſe débarraſſer d'un mauvais marché par une équivoque... je trouve qu'on n'eſt pas à plaindre...

Mais, La Fleur, vous ſavez ſans doute faire quelque choſe de plus ? Oh qu'oui !... Il pouvoit faire des guêtres, & jouer un peu du violon. Bravo ! dit la Sageſſe... Moi, lui dis-je, je joue de la baſſe.... ainſi nous pourrons concerter...

Mais vous ſavez raſer ? Vous accommodez un peu une perruque ?

J'ai les meilleures diſpoſitions... C'en eſt aſſez pour le Ciel, lui dis-je en l'interrompant, & cela doit me ſuffire...

On ſervit le ſoupé... Je me mis à table. J'avois d'un côté de ma chaiſe un épagneul Anglois, un Domeſtique François de l'autre : j'étois auſſi gai qu'on peut l'être... J'étois content de mon empire.... Et ſi les Monarques ſavoient borner leurs déſirs, ils ſeroient auſſi heureux que je l'étois.

CHAPITRE XXI.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LA Fleur ne m'a point quitté pendant tous mes voyages, & il ſera ſouvent queſtion de lui. Il eſt bien juſte que j'inſtruiſe un peu mes Lecteurs ſur ſon compte ; & pourquoi même ne parviendrois-je pas à les intéreſſer en ſa faveur ? Je n'ai jamais eu de raiſon de me repentir d'avoir ſuivi les impulſions qui m'avoient déterminé à le prendre : jamais Philoſophe n'a eu de Domeſtique plus fidele, plus attaché, plus véridique. Ses talens de battre du tambour & de faire des guêtres, bons en eux-mêmes, ne m'étoient pas, à la vérité, d'une grande utilité, mais j'en étois bien récompenſé par la gaieté perpétuelle de ſon humeur... Elle ſuppléoit à tous les talens qu'il n'avoit pas ; elle auroit même, dans mon eſprit, effacé ſes défauts. Sa figure m'étoit une reſ-

ſource ; j'y trouvois toujours de l'encouragement dans mes embarras, une eſpece de fil qui me faiſoit ſortir des difficultés que je rencontrois... J'allois dire auſſi des ſiennes ; mais il ſembloit que rien n'étoit difficile pour lui. La faim, la ſoif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue, ne faiſoient pas la moindre impreſſion ſur ſa phyſionomie ; il étoit éternellement le même. Je ne ſais ſi je ſuis Philoſophe ; Satan, qui ſe mêle de tout, veut me le perſuader ; mais ſi je le ſuis, je l'avoue, je me ſuis trouvé bien des fois humilié, en réfléchiſſant aux obligations que j'avois au caractere philoſophique de ce pauvre garçon. Combien de fois ſon exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une philoſophie plus ſublime ?... Avec tout cela, La Fleur étoit un peu fat ; mais c'étoit plutôt un mouvement de la Nature, que l'effet de l'Art. Il n'eut pas demeuré trois jours à Paris, que cette fatuité diſparut... Je voulois apprendre tout cela à mes Lecteurs ; la choſe valoit bien un Chapitre.

CHAPITRE XXII.

CE QUI REND VERTUEUX.

J'INSTALLAI, le lendemain matin, La Fleur dans ſa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes ſix chemiſes & de ma culotte de ſoie noire, & je lui donnai la clef de mon porte-manteau. Je lui dis de le bien attacher derriere la chaiſe, de faire atteler les chevaux, & d'avertir l'Hôte de m'apporter ſon compte.

Ce garçon eſt heureux, dit l'Hôte, en adreſſant la parole à cinq ou ſix filles qui entouroient La Fleur & lui ſouhaitoient affectueuſement un bon voyage : voilà ſa fortune faite. J'obſervois cette petite ſcène. La Fleur baiſoit les mains des filles; ſes yeux ſe mouillerent, il les eſſuya trois fois, & trois fois il promit d'apporter des Pardons de Rome à toute la bande.

Toute la ville l'aime, me dit l'Hôte: on le trouvera de manque à tous les coins de Montreuil; il n'a qu'un ſeul défaut, c'eſt d'être toujours amoureux... Bon! dis-je en moi-même; cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma culotte ſous mon oreiller, & je faiſois moins, en diſant cela, l'éloge de La Fleur, que le mien. J'ai toute ma vie été amoureux d'une Princeſſe ou de quelque autre, & je compte bien l'être juſqu'à ma mort. Je ſuis très-perſuadé que ſi j'étois deſtiné à faire une action baſſe, c'eſt qu'auparavant j'aurois ceſſé d'aimer, & que je ne la ferois que dans l'intervalle d'une paſſion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interregnes, & je me ſuis toujours apperçu que mon cœur étoit fermé pendant ce temps: il étoit ſi endurci, qu'il falloit que je fiſſe un effort ſur moi pour ſoulager un miſérable, en lui donnant ſeulement ſix ſous. Je me hâtois alors de ſortir de cet état d'indifférence. Le moment où je me retrouvois ranimé par la

tendre paſſion, étoit le moment où je redevenois généreux & compatiſſant. J'aurois tout fait, ou pour obliger mes freres, ou par complaiſance pour la compagnie dans laquelle je me trouvois. Je n'y mettois qu'une condition; c'eſt qu'il n'y auroit point eu de crime... Mais que fais-je en diſant tout ceci? qu'on ne s'y trompe pas; ce n'eſt pas mon éloge, c'eſt celui de la paſſion.

CHAPITRE XXIII.

FRAGMENT.

DE toutes les villes de la Thrace, celle d'Abdere étoit la plus abandonnée à la débauche ; elle étoit plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'eſt en vain que Démocrite, qui y faiſoit ſon ſéjour, employoit tous les efforts de l'ironie & de la riſée pour l'en tirer ; il n'y pouvoit réuſſir. Le poiſon, les conſpirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les paſquinades, les ſéditions y régnoient : on n'oſoit ſortir le jour ; c'étoit encore pis la nuit.

Ces horreurs étoient à ce point, lorſqu'on repréſenta l'Andromede d'Euripide à Abdere ; tous les Spectateurs en furent charmés : mais de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus leur imagination que les

les tendres ſenſations de la Nature, qu'Euripide avoit peintes dans le diſcours pathétique de Perſée :

O ! Cupidon, Roi des Dieux & des hommes.

Tout le monde, le lendemain, parloit en Vers Iambiques ; ce diſcours de Perſée faiſoit le ſujet de toutes les converſations.... On ne faiſoit que répéter dans chaque maiſon, dans chaque rue :

O ! Cupidon, Roi des Dieux & des hommes.

Tout retentiſſoit du nom de Cupidon ; le nom de ce Dieu mis en refrain flattoit plus que la plus douce mélodie. On n'entendoit de tous côtés, que Cupidon ; Cupidon, Roi des Dieux & des hommes... Le même feu ſaiſit tout le monde ; & toute la ville, comme ſi ſes habitans n'avoient eu qu'un même cœur, ſe livra à l'amour.

Les Apothicaires d'Abdere ceſſerent

de vendre de l'ellébore ; les faiſeurs d'armes ne vendirent plus d'inſtrumens de mort ; l'amitié, la vertu, régnerent par-tout ; les ennemis les plus irréconciliables s'entre-donnerent publiquement le baiſer de paix... Le ſiecle d'or revint & répandit ſes bienfaits ſur Abdere. Les Abderitains jouoient des airs tendres ſur le chalumeau ; le beau ſexe quittoit les robes de pourpre, & s'aſſeyoit modeſtement ſur le gazon pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avoit, dit le Fragment, que la puiſſance d'un Dieu dont l'empire s'étend du Ciel à la terre & juſque dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.

CHAPITRE XXIV.

PLAISIR RAREMENT GOUTÉ.

QUAND tout eſt prêt & qu'on a diſcuté chaque article de la dépenſe, il y a encore, à moins que le mauvais traitement n'ait remué votre bile en aigriſſant votre humeur, une autre affaire à ajuſter à la porte avant de monter en chaiſe. C'eſt avec les fils & les filles de la pauvreté que vous avez affaire; ils vous entourent... Et que perſonne ne les rebute!... Ce que ſouffrent ces malheureux eſt déjà trop cruel, pour y ajouter de la dureté; il vaut mieux avoir quelque monnoie à leur diſtribuer; & c'eſt un conſeil que je donne à tous les Voyageurs... Ils n'auront pas beſoin d'écrire les motifs de leur généroſité: ils ſeront enregiſtrés ailleurs.

Perſonne ne donne moins que moi,

parce qu'il y a peu de mes connoiſſances qui aient moins à donner : mais c'étoit le premier acte de cette nature que je faiſois en France ; je le fis avec plus d'attention.

Hélas ! diſois-je en les montrant au bout de mes doigts, je n'ai que huit ſous, & je voyois huit pauvres femmes & autant d'hommes pour les recevoir.

Un de ces hommes ſans chemiſe, & dont l'habit tomboit en lambeaux, ſe trouvoit au milieu des femmes. Il s'en retira auſſi-tôt en faiſant la révérence. Si tout le Partere crioit d'une voix : Place aux Dames, il ne montreroit pas plus de déférence pour le beau ſexe que ce pauvre homme.

Juſte Ciel ! m'écriai-je en moi-même, par quelles ſages raiſons avez-vous ordonné que la mendicité & la politeſſe ſeroient réunies dans ce pays, quand elles ſont ſi oppoſées dans les autres régions ?

Je lui offris un de mes huit ſous, uniquement parce qu'il avoit été honnête.

Un pauvre petit homme, plein de vivacité, & qui étoit vis-à-vis de moi, après avoir mis ſous ſon bras un fragment de chapeau, tira ſa tabatiere de ſa poche, & offrit généreuſement une priſe de tabac à toute l'aſſemblée... C'étoit un don de conſéquence, & chacun le refuſa en faiſant une inclination... Il les ſollicita avec un air de franchiſe : Prenez, prenez-en, dit-il en regardant d'un autre côté... & à la fin ils en prirent. Ce ſeroit dommage, me dis-je, que ta boîte ſe vidât. J'y mis deux ſous, & j'y pris moi-même une priſe de tabac pour lui rendre le don plus agréable... Il ſentit le poids de la ſeconde obligation plus que celui de la premiere... C'étoit lui faire honneur ; l'autre, au contraire, étoit humiliante : il me ſalua juſqu'à terre

Tenez, dis-je à un vieux ſoldat qui n'avoit qu'une main & ſembloit avoir vieilli dans le ſervice, voilà deux ſous pour vous... Vive le Roi ! s'écria le vieux ſoldat.

Il ne me reſtoit plus que trois ſous; j'en donnai un pour l'amour de Dieu: c'eſt à ce titre qu'on me le demandoit. La pauvre femme avoit la cuiſſe diſloquée : on ne peut pas ſoupçonner que ce fût pour un autre motif.

Mon cher & très-charitable Monſieur !... On ne peut pas renvoyer celui-là, me diſois-je, Milord Anglois !.. Le ſeul ſon de mot valoit l'argent, & je le payai du dernier de mes ſous.., Mais dans l'empreſſement où j'avois été de les diſtribuer, j'avois oublié un pauvre honteux qui n'avoit perſonne pour faire la quête, & qui peut-être auroit péri avant d'oſer demander lui-même. Il étoit près de la chaiſe, mais hors du cercle; il eſſuyoit une larme qui découloit le long de ſon viſage, & il avoit l'air d'avoir vu de plus beaux jours. Bon Dieu! me diſois-je, & je n'ai pas un ſou pour lui donner !... Vous en avez mille, s'écrièrent à la fois toutes les Puiſſances de la Nature, qui étoient en mouvement chez moi.

Je m'approchai de lui, & je lui donnai... il n'importe quoi.... Je rougirois à préſent de me ſouvenir combien.... j'étois honteux alors de penſer combien peu... Si le Lecteur devine ma diſpoſition, il peut juger, entre ces deux points donnés, à un écu ou deux près, quelle fut la ſomme préciſe.

Je ne pouvois rien donner aux autres... Que Dieu vous béniſſe, leur dis-je; & le bon Dieu vous béniſſe vous-même, s'écrierent le vieux ſoldat, le petit homme! &c. Le pauvre honteux ne pouvoit rien dire... il ſe retira dans un coin, pour eſſuyer ſes yeux en ſe détournant. Je crus qu'il me remercioit plus que tous ceux qui parloient.

CHAPITRE XXV.

LE BIDET.

Ces petites affaires ne furent pas ſi-tôt ajuſtées, que je montai dans ma chaiſe, très-content de tout ce que j'avois fait à Montreuil... La Fleur, avec ſes groſſes bottes, ſauta ſur un bidet... Il s'y tenoit auſſi droit & auſſi heureux qu'un Prince.

Mais qu'eſt-ce que le bonheur & les grandeurs dans cette ſcène factice de la vie ? Rien n'y eſt ſtable ni permanent. Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un âne mort arrêta tout court La Fleur dans ſa courſe.... Le bidet ne voulut pas paſſer. La conteſtation entre La Fleur & lui s'échauffa, & le pauvre garçon fut déſarçonné & jeté par terre.

Il ſouffrit ſa chute avec toute la patience du François qui auroit été le meilleur Chrétien, & ne dit pas autre

choſe que *Diable !* Il remonta à cheval ſur le champ, & battit le bidet comme il auroit pu battre ſon tambour.

Le bidet voloit d'un côté du chemin à l'autre, tantôt par-ci, tantôt par-là ; mais il ne vouloit pas approcher de l'âne mort. La Fleur, pour le corriger, inſiſtoit.... & le bidet entêté le jeta encore par terre.

Qu'a votre Bidet, lui dis-je, La Fleur ? Monſieur, c'eſt le cheval le plus opiniâtre du monde. Hé bien ! s'il eſt obſtiné, repris-je, il faut le laiſſer aller à ſa fantaiſie. La Fleur, qui étoit remonté, deſcendit, & dans l'idée qu'il feroit aller le Bidet en avant, il lui donna un grand coup de fouet : mais le Bidet s'en retourna en galopant à Montreuil. Peſte ! dit La Fleur.

Je crois qu'il eſt bon de remarquer ici, que quoique La Fleur, dans ces accidens, ne ſe fût ſervi que de deux termes d'exclamation, il y en a cependant trois dans la Langue Françoiſe. Ils répondent à ce que les Grammairiens appellent le

poſitif, le comparatif, & le ſuperlatif; & l'on ſe ſert des uns & des autres dans tous les accidens imprévus de la vie.

Diable eſt le premier degré, c'eſt le degré poſitif; il eſt d'uſage dans les émotions ordinaires de l'eſprit, & lorſque de petites choſes contraires à notre attente arrivent. Qu'on joue, par exemple, au paſſe-dix, & que l'on ne rapporte deux fois de ſuite que double as, ou, comme La Fleur, que l'on ſoit déſarçonné & jeté par terre, ces petites circonſtances & tant d'autres s'expriment par Diable; & c'eſt pour cette raiſon que le cocuage, qui, en certain pays de l'Europe, exige plus d'énergie, ne ſe plaint en France que par cette expreſſion...

Mais dans une aventure où il entre quelque choſe de dépitant, comme lorſque le Bidet s'enfuit en laiſſant La Fleur étendu par terre dans ſes groſſes bottes, alors vient le ſecond degré; on ſe ſert de *Peſte!*

Pour le troiſieme....

Oh ! c'eſt ici que mon cœur ſe gonfle de compaſſion, quand je ſonge à ce qu'un peuple auſſi poli doit avoir ſouffert pour qu'il ſoit forcé à s'en ſervir...

Puiſſance qui délie nos langues & les rend éloquentes dans la douleur, accorde-moi des termes décens pour exprimer ce ſuperlatif, &, quel que ſoit mon ſort, je céderai à la Nature !...

Mais il n'y a point de ces termes décens dans la Langue Françoiſe... Je pris mon parti, je formai la réſolution de prendre les accidens qui m'arriveroient avec patience & ſans faire d'exclamation.

La Fleur n'avoit pas fait cette convention avec lui-même. Il ſuivit le Bidet des yeux tant qu'il le put voir... Et l'on peut s'imaginer, ſi l'on veut, dès qu'il ne le vit plus, de quelle expreſſion il fit uſage pour conclure la ſcène.

Il n'y avoit guere de moyens, avec des bottes-fortes aux jambes, de rattrap-

per un cheval effarouché. Je ne voyois qu'une alternative ; c'étoit de faire monter La Fleur derriere la chaiſe, ou de l'y faire entrer...

Il vint s'aſſeoir à côté de moi, & dans une demi-heure nous arrivâmes à la Poſte de Nampont.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

L'ANE MORT.

VOICI, dit-il, en tirant de ſon biſſac le reſte d'une croûte de pain, voici ce que tu aurois partagé avec moi ſi tu avois vécu... Je croyois que cet homme apoſtrophoit ſon enfant... Mais c'étoit à ſon Ane qu'il adreſſoit la parole, & c'étoit le même Ane que nous avions vu en chemin, & qui avoit été ſi fatal à La Fleur... Il paroiſſoit le regretter ſi vivement, qu'il me fit ſouvenir des plaintes que Sancho Pança avoit faites dans une occaſion ſemblable. Mais cet homme ſe plaignoit avec des touches plus conformes à la Nature.

Il étoit aſſis ſur un banc de pierre à la porte. Le panneau & la bride de l'Ane étoient à côté de lui : il les levoit de temps en temps, & les laiſſoit enſuite tomber... puis les regardoit fré-

quemment en levant la tête... Il reprit enſuite ſa croûte de pain, comme s'il alloit la manger... Mais après l'avoir tenue quelque temps à la main, il la poſa ſur le mords de la bride en regardant avec des yeux de déſir l'arrangement qu'il venoit de faire, & il ſoupira.

La ſimplicité de ſa douleur aſſembla une foule de monde autour de lui; & La Fleur s'y mêla pendant qu'on atteloit les chevaux. Moi, j'étois reſté dans la chaiſe, & je voyois & j'entendois par-deſſus la tête des autres.

Il diſoit qu'il venoit d'Eſpagne, où il étoit allé du fond de la Franconie, & qu'il s'en retournoit chez lui. Chacun étoit curieux de ſavoir ce qui avoit pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un ſi long voyage.

Hélas! dit-il, le Ciel m'avoit donné trois fils: c'étoient les plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite vérole m'enleva les deux aînés: le plus jeune étoit frappé de la même maladie;

je craignis auſſi de le perdre, & je fis vœu, s'il en revenoit, d'aller par reconnoiſſance en pélerinage à Saint Jacques de Compoſtelle.

Là, il s'arrêta pour payer un tribut à la Nature... & pleura amérement.

Il continua... Le Ciel, dit-il, me fit la faveur d'accepter la condition, & je partis de mon hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage; il a mangé le même pain que moi pendant toute la route... enfin, il a été mon compagnon & mon ami

Chacun prenoit part à la douleur de ce pauvre homme. La Fleur lui offrit de l'argent... Il dit qu'il n'en avoit pas beſoin. Hélas! ce n'eſt pas la valeur de l'Ane que je regrette, c'eſt ſa perte... J'étois aſſuré qu'il m'aimoit... Il leur raconta l'hiſtoire d'un malheur qui leur étoit arrivé en paſſant les Pyrénées... Ils s'étoient perdus & avoient été ſéparés trois jours l'un de l'autre: pendant ce temps, l'Ane l'avoit cherché autant

qu'il avoit cherché l'Ane ; à peine purent-ils manger l'un & l'autre qu'ils ne ſe fuſſent retrouvés.

Vous avez au moins une conſolation, lui dis-je, dans votre perte ; c'eſt que je ſuis perſuadé que vous lui avez été un tendre maître. Hélas ! dit-il, je le croyois ainſi pendant que le pauvre animal vivoit : mais à préſent qu'il eſt mort, je crains que la fatigue de me porter ne l'ait accablé, & que je ne ſois reſponſable d'avoir abrégé ſa vie...

Quelle honte pour les hommes ! me dis-je en moi-même, ſe croient-ils indignes de s'entre-aimer au moins autant que ce pauvre homme aimoit ſon Ane ?

CHAPITRE XXVII.

LE POSTILLON.

CETTE hiſtoire m'affecta. Le Poſtillon n'y prit pas garde, & il m'entraîna ſur le pavé au grand galop.

Le Voyageur qui brûle de ſoif dans les déſerts ſablonneux de l'Arabie, n'aſpire pas plus vivement au bonheur de trouver une ſource, que mon ame aſpiroit après des mouvemens tranquilles... J'aurois ſouhaité que le Poſtillon eût parti moins vîte : mais au moment que le bon Pélerin achevoit ſon hiſtoire, il donna de ſi grands coups de fouet à ſes chevaux, qu'ils partirent comme ſi le Dieu qui pouſſoit ceux d'Hypolite eût été à leurs trouſſes.

Pour l'amour de Dieu ! lui criois-je, allez plus doucement : mais plus je criois, plus il excitoit ſes chevaux. Que

le Diable t'emporte donc ! lui dis-je. Vous verrez qu'il continuera d'aller vîte juſqu'à ce qu'il me mette en colere... enſuite il ira doucement pour me faire enrager.

Il n'y manqua pas. Il arriva à une hauteur, & fut obligé d'aller pas-à-pas. Je m'étois fâché contre lui... je m'étois fâché enſuite contre moi-même pour m'être mis en colere... Un bon galop, dans ce moment m'auroit fait du bien... Mais...

Allons un peu plus vîte, mon bon garçon, lui dis-je...

Je voulois me rappeler l'hiſtoire du pauvre Allemand & de ſon Ane : mais j'en avois perdu le fil, & il me fut auſſi impoſſible de le retrouver, qu'au Poſtillon d'aller le trot.

Hé bien ! que tout aille à l'aventure ! Je me ſens diſpoſé à faire de mon mieux, & tout va de travers.

La Nature, dans ſes tréſors, a toujours des lénitifs pour adoucir nos

maux. Je m'endormis, & ne me réveillai qu'au mot d'Amiens qui frappa mon oreille.

Oh ! oh ! dis-je en me frottant les yeux.... c'eſt ici que ma belle Dame doit venir.

CHAPITRE XXVIII.

RÉSOLUTION.

J'EUS à peine prononcé ces mots, que le Comte de L... & ſa ſœur paſſerent dans leur chaiſe de poſte. Elle me fit un ſalut de connoiſſance, mais avec un air qui ſembloit ſignifier qu'elle avoit quelque choſe à me dire. Je n'avois effectivement pas encore achevé de ſouper, que le Domeſtique de ſon frere m'apporta un billet de ſa part. Elle me prioit, le premier matin que je n'aurois rien à faire à Paris, de remettre la lettre qu'elle m'envoyoit à Madame de R... Elle ajoutoit qu'elle auroit bien voulu me raconter ſon hiſtoire, & qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pu le faire... Mais que ſi jamais je paſſois par Bruxelles, & que je n'euſſe pas oublié le nom de Madame L... elle auroit cette ſatisfaction.

Ah ! j'irai vous voir, charmante femme ! dis-je en moi-même, rien ne me ſera plus facile. Je n'aurai qu'à, en revenant d'Italie, traverſer l'Allemagne, la Hollande. Et que m'en coutera-t-il de plus d'aller en Brabant ? à peine y a-t-il dix poſtes ; mais il y en auroit mille... je les franchirois toutes. Quelles délices, pour prix de tous mes voyages, de participer aux incidens d'une triſte hiſtoire que la Beauté, qui en eſt le ſujet, raconte elle-même !... Quelle félicité de la voir pleurer ! c'en ſeroit une plus grande encore de tarir la ſource de ſes larmes ; mais ſi je ne parviens pas à la deſſécher, n'eſt-ce pas toujours une ſenſation exquiſe, d'eſſuyer les joues mouillées d'une belle femme, aſſis à ſes côtés pendant toute la nuit & dans le ſilence ?

Il n'y avoit certainement point de mal dans cette penſée. J'en fis cependant un reproche amer & dur à mon cœur.

J'avois toujours joui du bonheur

d'aimer quelque Belle. Ma derniere flamme éteinte dans un accès de jalouſie, s'étoit rallumée depuis trois mois aux beaux yeux de Liſette, & je lui avois juré qu'elle dureroit pendant tous mes voyages... Et pourquoi diſſimuler la choſe ? Je lui avois juré une fidélité éternelle : elle avoit des droits ſur tout mon cœur. Partager mes affections, c'étoit diminuer ces droits... Les expoſer, c'étoit les riſquer... Et qui pouvoit m'aſſurer qu'il n'y auroit point de perte ? Et alors Yorik, qu'aurez-vous à répondre aux plaintes d'un cœur ſi rempli de confiance, ſi bon, ſi doux ?... N'eſt-il pas irréprochable ?... Non, non, dis-je en m'interrompant moi-même, je n'irai jamais à Bruxelles... Mais mon imagination, cependant, continue à ſe promener... Enchantereſſe !... ah ! ceſſe de m'offrir tes illuſions... Elles ſont heureuſement diſſipées. Je ne vois plus que ma Liſette. Je me rappelle ſes regards au dernier moment de notre ſéparation :

dans ce moment où l'ame, à force de ſentir, ne nous permettoit pas d'exprimer notre adieu par le mot même. Et n'eſt-ce pas-là ton portrait, ma chere Liſette ? N'eſt-ce pas toi qui me l'as attaché au cou avec ce ruban noir ? Je rougis en le fixant... Je voulus le baiſer... & je n'oſai en approcher mes levres. Cette tendre fleur doit-elle ſe flétrir juſque dans la racine ? Et qui en ſeroit cauſe ? N'eſt-ce pas moi, au contraire, qui ai promis que mon ſein ſeroit ſon abri ?

Source éternelle de félicité ! m'écriai-je en tombant à genoux, ſoyez témoin avec tous les Eſprits céleſtes, que je n'irai point à Bruxelles, à moins qu'il ne fallût paſſer par-là pour gagner le Ciel, & que Liſette n'y vînt avec moi.

Le cœur, dans des tranſports de cette nature, dit toujours trop malgré le jugement.

CHAPITRE XXIX.

LA LETTRE.

LA Fortune n'avoit pas favoriſé La Fleur; il n'avoit pas été heureux dans ſes faits de Chevalerie, & depuis vingt-quatre heures, à peu près, qu'il étoit à mon ſervice, rien ne s'étoit offert pour qu'il pût ſignaler ſon zele. Le Domeſtique du Comte de L..., qui m'avoit apporté la Lettre, lui parut une occaſion propice, & il la ſaiſit. Dans l'idée qu'il me feroit honneur par ſes attentions, il le prit dans un cabinet de l'Auberge, & le régala du meilleur vin de Picardie. Le Domeſtique du Comte, pour n'être pas en reſte de politeſſe, l'engagea à venir avec lui à l'Hôtel. L'humeur gaie & douce de La Fleur mit bientôt tous les gens de la maiſon à leur aiſe vis-à-vis de lui. Il n'étoit pas chiche, en vrai François, de monter

montrer les talens qu'il poſſédoit, & en moins de cinq ou ſix minutes il prit ſon fifre, & la Femme de chambre, le Maître d'Hôtel, le Cuiſinier, la Laveuſe de vaiſſelle, les Laquais, les chiens, les chats, tout, juſqu'à un vieux ſinge, ſe mit auſſi-tôt à danſer. Jamais cuiſine n'avoit été ſi gaie.

Madame de L..., en paſſant de l'appartement de ſon frere dans le ſien, ſurpriſe des ris & du bruit qu'elle entendoit, ſonna ſa Femme de chambre pour en ſavoir la cauſe; & dès qu'elle ſut que c'étoit le Domeſtique du Gentilhomme Anglois, qui avoit répandu la gaieté dans la maiſon en jouant du fifre, elle lui fit dire de monter.

La Fleur, en montant les eſcaliers, s'étoit chargé de mille complimens de la part de ſon Maître pour Madame, ajoutant bien des choſes au ſujet de la ſanté de Madame; que ſon Maître ſeroit au déſeſpoir ſi Madame ſe trouvoit incommodée par les fatigues du voyage, & que Monſieur avoit reçu la

Lettre que Madame lui avoit fait l'honneur de lui écrire... Et ſans doute, il m'a fait l'honneur, dit Madame en interrompant La Fleur, de me répondre par un billet ?...

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçoit tellement qu'elle étoit ſure du fait, que La Fleur n'oſa la détromper... Il trembla que je n'euſſe fait une impoliteſſe, peut-être eut-il peur auſſi qu'on ne le regardât comme un ſot de s'attacher à un Maître qui manquoit d'égards pour les Dames ; & lorſqu'elle lui demanda s'il avoit une Lettre pour elle : Oh ! qu'oui, dit-il, Madame. Il mit auſſi-tôt ſon chapeau par terre, & ſaiſiſſant le bas de ſa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la Lettre avec ſon autre main... Il fit la même recherche dans ſa poche gauche : Diable ! diſoit-il. Enſuite il chercha dans les poches de ſa veſte, & même de ſon gouſſet : Peſte !... Enfin il les vida toutes ſur le plancher, où il étala un col ſale, un mouchoir, un

peigne, une meche de fouet, un bonnet de nuit... Il regarda entre les bords de ſon chapeau, & peu s'en fallut qu'il ne plaçât là la troiſieme exclamation : mais ſon étourderie en prit la place. Excuſez, dit-il, Madame, il faut que j'aye laiſſé la Lettre ſur la table de l'Auberge. Je vais courir la chercher, & je ſerai de retour dans trois minutes.

Je venois de me lever de table quand La Fleur entra pour me conter ſon aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'hiſtoire, & il ajouta que ſi Monſieur avoit par haſard oublié de répondre à la Lettre de Madame, il pouvoit réparer cette faute par tout ce qu'il venoit de faire... ſinon que les choſes reſteroient comme elles étoient d'abord.

Je n'étois pas ſûr que l'étiquette m'obligeât de répondre ou non ; mes cheveux ne ſe ſont pas blanchis dans l'étude de cette loi. Mais un Démon même n'auroit pas pu ſe fâcher contre La Fleur. C'étoit ſon zele pour moi

qui l'avoit fait agir. S'y étoit-il mal pris? me jetoit-il dans un embarras?... Son cœur n'avoit pas fait de faute... Je ne crois pas que je fuſſe obligé d'écrire... La Fleur avoit cependant l'air d'être ſi ſatisfait de lui-même, que...

Cela eſt fort bien, lui dis-je, cela ſuffit... Il ſortit de la chambre avec la vîteſſe d'un éclair, & m'apporta preſque auſſi-tôt une plume, de l'encre & du papier... Il approcha la table d'un air ſi gai, ſi content, que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire? Je commençai & recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou ſix feuilles de papier... Je n'étois pas d'humeur à écrire.

La Fleur, qui s'imaginoit que l'encre étoit trop épaiſſe, m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit enſuite devant moi de la poudre & de la cire d'Eſpagne. Tout cela ne faiſoit rien. J'écrivois, j'effaçois, je déchirois, je brûlois, & je me remettois à écrire avec auſſi peu de

ſuccès. Peſte de l'étourdi !... me diſois-je à moi-même à voix baſſe... Je ne peux pas écrire cette Lettre... Je jetai de déſeſpoir la plume à terre.

La Fleur, qui vit mon embarras, s'avança d'une maniere reſpectueuſe, & en me faiſant mille excuſes de la liberté qu'il alloit prendre, il me dit qu'il avoit dans ſa poche une Lettre qui pourroit peut-être me ſervir de modele. Un Tambour de ſon régiment l'avoit écrite à la femme d'un Caporal.

Je ne demandois pas mieux que de le contenter. Voyons-la, lui dis-je.

Il tira alors de ſa poche un petit porte-feuille rempli de Lettres & de Billets doux. Il dénoua la corde qui le lioit, en tira les Lettres, les mit ſur la table, les feuilleta les unes après les autres, & après les avoir repaſſées à deux repriſes différentes, il s'écria : Enfin, Monſieur, c'eſt celle-ci. Il la déploya, la mit devant moi, & ſe retira à trois pas de la table, pendant que je la liſois.

LETTRE (a).

MADAME,

JE ſuis pénétré de la douleur la plus vive, & réduit en même temps au déſeſpoir, par ce retour imprévu du Caporal qui rend notre entrevue de ce ſoir la choſe du monde la plus impoſſible.

Mais vive la joie! & toute la mienne ſera de penſer à vous.

L'amour n'eſt rien *ſans ſentiment.*

Et le ſentiment eſt encore moins *ſans amour.*

On dit qu'on ne doit jamais ſe déſeſpérer.

On dit auſſi que M. le Caporal monte la garde Mercredi : alors ce ſera mon tour.

Chacun à ſon tour.

(a) Cette Lettre eſt en François dans l'original.

En attendant, vive l'amour ! & vive la bagatelle !
Je ſuis,

MADAME,

avec tous les ſentimens les plus reſpectueux & les plus tendres, tout à vous,
JACQUES ROC.

Il n'y avoit qu'à changer le Caporal en Comte... ne point parler de monter la garde le Mercredi. La Lettre, au ſurplus, n'étoit ni bien ni mal. Ainſi, pour contenter le pauvre La Fleur, qui trembloit pour ma réputation, pour la ſienne, & pour ſa Lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guiſe. Je cachetai ce que j'avois écrit. La Fleur le porta à Madame de L..., & nous partîmes le lendemain matin pour Paris.

CHAPITRE XXX.

PARIS.

L'AGRÉABLE ville, quand on a un bel équipage, une douzaine de Laquais & une couple de Cuiſiniers ! avec quelle liberté, quelle aiſance on y vit !

Mais un pauvre Prince, ſans cavalerie, & qui n'a pour tout bien qu'un fantaſſin, fait bien mieux d'abandonner le champ de bataille & de ſe confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amuſer.

J'avoue que mes premieres ſenſations, dès que je fus ſeul dans ma chambre, furent bien éloignées d'être auſſi flatteuſes que je me l'étois figuré... Je m'approchai de la fenêtre, & je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes couleurs, qui couroient après le plaiſir ; les vieillards, avec des lances rompues & des caſques qui n'avoient plus leurs maſques ; les jeunes, chargés

d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'Orient, & joûtant tous en faveur du plaiſir, comme les preux Chevaliers faiſoient autrefois dans les Tournois, pour acquérir de la gloire & de l'eſtime.

Hélas ! mon pauvre Yorick, m'écriai-je, que fais-tu ici ? A peine es-tu arrivé, que ce fracas brillant te jette dans le rang des atomes. Ah ! cherche quelque rue détournée, quelque profond cul-de-ſac, où l'on n'ait jamais vu de flambeau darder ſes rayons, ni entendu de carroſſe rouler... Ceſt là où tu peux paſſer ton temps. Peut-être y trouveras-tu quelque griſette qui te le fera paroître moins long. Voilà les eſpeces de cotteries que tu pourras fréquenter.

Je périrai plutôt, m'écriai-je en tirant de mon porte-feuille la lettre que Madame de L... m'avoit chargé de remettre. J'irai voir Madame de R..., & c'eſt la premiere choſe que je

ferai... La Fleur ?... Monſieur. Faites venir un Perruquier... Vous donnerez enſuite un coup de vergette à mon habit.

CHAPITRE XXXI.

LA PERRUQUE.

LE Perruquier entre. Il jette un coup d'œil ſur ma perruque, & refuſe net d'y toucher. C'étoit une choſe au deſſus ou au deſſous de ſon art. Mais, comment donc faire ? lui dis-je... Monſieur, il en faut prendre une de ma façon. J'en ai de toutes faites... Voyons. Il ſortit & rentra preſque auſſi-tôt avec cinq ou ſix perruques.

Celle-ci vous va à merveille... Oui ? Hé bien ! ſoit... Mais je crains, mon ami, lui dis-je, que cette boucle ne ſe ſoutienne pas... Vous pourriez, dit-il, la tremper dans la mer, elle tiendroit.

Tout eſt grand à Paris, me diſois-je. La plus grande étendue des idées d'un Perruquier Anglois n'auroit jamais été plus loin qu'à lui faire dire : Trempez-

la dans un ſeau d'eau. Quelle différence ! C'eſt comme le temps à l'éternité.

Je l'avouerai, je déteſte toutes les conceptions froides & phlegmatiques, & toutes les idées minces & bornées dont elles naiſſent ; je ſuis ordinairement ſi frappé des grands ouvrages de la Nature, que, ſi je le pouvois, je n'aurois jamais d'objets de comparaiſon que ce ne fût pour le moins une montagne. Tout ce qu'on peut dire du ſublime François, à cet égard, c'eſt que la grandeur conſiſte plus dans le mot que dans la choſe. La mer remplit, ſans doute, l'eſprit d'une idée vaſte ; mais Paris eſt ſi avant dans les terres, qu'il n'y avoit pas d'apparence que je priſſe la poſte pour aller à cent milles de là faire l'expérience dont me parloit le Perruquier. Ainſi le Perruquier ne me diſoit rien.

Un ſeau d'eau fait, ſans contredit, une triſte figure vis-à-vis de la mer ; mais il a l'avantage d'être ſous la main,

&

& l'on peut y tremper la boucle en un inſtant...

Diſons le vrai. L'expreſſion Françoiſe exprime plus qu'on ne peut faire. C'eſt du moins ce que je penſe, après y avoir bien réfléchi.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que ces minuties ſont des marques beaucoup plus ſûres & beaucoup plus diſtinctives des caracteres nationaux, que les affaires les plus importantes de l'Etat, où il n'y a ordinairement que les Grands qui agiſſent. Ils ſe reſſemblent & parlent à peu près de même dans toutes les Nations, & je ne donnerois pas douze ſous de plus pour avoir le choix entre eux tous.

Le Perruquier me diſoit qu'il vouloit que ma perruque fît ſa réputation; & il reſta ſi long-temps à l'accommoder, que je trouvai qu'il étoit trop tard pour aller chez Madame de R... porter ma lettre... Cependant, quand un homme eſt une fois habillé pour ſortir, il ne

peut guere faire de réflexions ſérieuſes. Je pris par écrit le nom de l'Hôtel de Modene où j'étois logé, & je ſortis ſans ſavoir où j'irois... J'y ſongerai, dis-je, en marchant.

CHAPITRE XXXII.

LE POULS.

LES petites douceurs de la vie en rendent la durée moins ennuyeuſe & plus ſupportable. Les graces, la beauté, diſpoſent à l'amour ; elles ouvrent la porte, & on y entre inſenſiblement.

Je vous prie, Madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'*Opéra Comique*. Très-volontiers, Monſieur, dit-elle en quittant ſon ouvrage.

J'avois jeté les yeux dans cinq ou ſix boutiques, pour chercher une figure qui ne ſe renfrogneroit pas en lui faiſant cette queſtion. Celle-ci me plut, & j'entrai.

Elle étoit aſſiſe ſur une chaiſe baſſe dans le fond de la boutique en face de la porte, & brodoit des manchettes.

Très-volontiers, dit-elle, & elle ſe leva d'un air ſi gai, ſi gracieux, que ſi j'avois dépenſé cinquante louis dans ſa boutique, j'aurois dit : Cette femme eſt reconnoiſſante.

Il faut tourner, Monſieur, dit-elle en venant avec moi à la porte & en me montrant la rue qu'il falloit prendre, il faut d'abord tourner à votre gauche... Mais prenez garde... il y a deux rues ; c'eſt la ſeconde... Vous la ſuivrez un peu, & vous verrez une égliſe ; quand vous l'aurez paſſée, vous prendrez à droite, & cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf, qu'il faudra paſſer... Vous ne trouverez perſonne alors qui ne ſe faſſe un plaiſir de vous montrer le reſte du chemin...

Elle me répéta tout cela trois fois avec autant de patience & de bonté qu'elle me l'avoit d'abord dit ; & ſi des tons & des manieres ont une ſignification (& ils en ont une ſans doute, à moins que ce ne ſoit pour des cœurs

inſenſibles), elle ſembloit s'intéreſſer à ce que je ne me perdiſſe pas.

Cette femme, qui n'étoit guere au deſſus de l'ordre des griſettes, étoit charmante : mais je ſuppoſe que ce ne fut pas ſa beauté qui me rendit ſi ſenſible à ſa politeſſe. La ſeule choſe dont je me ſouvienne bien, c'eſt que je la fixai en lui diſant combien je lui étois obligé. Je réitérai mes remercîmens autant de fois qu'elle m'avoit inſtruit.

Je n'étois pas à dix pas de ſa porte, que j'avois oublié tout ce qu'elle m'avoit dit... Je regardai derriere moi, & je la vis qui étoit encore ſur ſa boutique pour obſerver ſi je prendrois le bon chemin. Je retournai pour lui demander s'il falloit d'abord aller à droite ou à gauche... J'ai tout oublié, lui dis-je. Eſt-il poſſible ? dit-elle en ſouriant. Cela eſt très-poſſible, & cela arrive toujours quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit, qu'à la perſonne qui les donne.

Ce que je diſois étoit vrai, & elle le prit comme toutes les femmes prennent les choſes qui leur ſont dues. Elle me fit une légere révérence.

Attendez, me dit-elle en mettant ſa main ſur mon bras pour me retenir; je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet : ſi vous voulez avoir la complaiſance d'entrer, il ſera prêt dans un moment, & il vous accompagnera juſqu'à l'endroit même. Elle cria à ſon garçon, qui étoit dans l'arriere-boutique, de ſe dépêcher, & j'entrai avec elle. Je levai de deſſus la chaiſe où elle les avoit miſes, les manchettes qu'elle brodoit; elle s'aſſit ſur une chaiſe baſſe, & je me mis à côté d'elle.

Allons donc, François, dit-elle. Ne vous impatientez pas, je vous prie, Monſieur, il ſera prêt dans un moment. Et pendant ce moment, je voudrois, moi, vous dire mille choſes agréables pour toutes vos politeſſes. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe, par haſard,

faire une action qui annonce un bon naturel ; mais quand les actions de ce genre ſe multiplient, c'eſt l'effet du caractere & du tempérament. Si le ſang qui paſſe dans le cœur eſt le même que celui qui coule vers les extrémités, je ſuis ſûr, ajoutai-je en lui ſoulevant le poignet, qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ait un meilleur pouls que le vôtre... Tâtez-le, dit-elle en tendant le bras ; & auſſi-tôt je ſaiſis ſes doigts d'une main, & j'appliquai ſur l'artere les deux premiers doigts de mon autre main.

Que ne paſſiez-vous en ce moment, mon cher ami ! Vous m'auriez vu en habit noir, & dans une attitude grave, auſſi attentivement occupé à compter les battemens de ſon pouls, que ſi j'euſſe guetté le retour du flux & du reflux de la fievre. Vous auriez ri, mais peut-être auſſi m'auriez-vous moraliſé... Hé bien ! je vous aurois laiſſé rire ſans m'inquiéter de vos ſermons... Croyez-moi, mon cher Cenſeur,

il y a de bien plus mauvaiſes occupations dans le monde que celle de tâter le pouls d'une femme... Oui... mais d'une griſette ?... & dans une boutique toute ouverte ?...

Eh ! tant mieux. Quand mes vûes ſont honnêtes, je ne me mets point en peine de ce qu'on peut dire.

CHAPITRE XXXIII.

LE MARI.

J'AVOIS compté vingt battemens de pouls, & je voulois aller juſqu'à quarante, quand ſon mari parut à l'improviſte, & dérangea mon calcul. C'eſt mon mari, dit-elle, & cela ne fait rien. Je recommençai donc à compter. Monſieur eſt ſi complaiſant, ajouta-t-elle, qu'en paſſant près de chez nous, il eſt venu pour me tâter le pouls. Le mari ôta ſon chapeau, me ſalua, & me dit que je lui faiſois trop d'honneur. Il remit auſſi-tôt ſon chapeau, & s'en alla.

Bon Dieu ! m'écriai-je en moi-même, eſt-il poſſible que ce ſoit là ſon mari ?

Une foule de gens ſavent ſans doute ce qui pouvoit m'autoriſer à faire cette exclamation, & ils vont ſe fâcher de

ce que je vais l'expliquer à d'autres... A la bonne heure.

Un Marchand de Londres ne ſemble être avec ſa femme qu'un tout, un individu dont une partie brille par les perfections de l'eſprit & du corps, & l'autre en poſſede auſſi qui ne ſont pas moins utiles. Ils uniſſent tout cela, vont de pair & quadrent l'un avec l'autre, autant qu'il eſt poſſible à un mari & à une femme de s'accorder.

Mais ce n'eſt pas ainſi que vont les choſes à Paris. La puiſſance légiſlative & exécutrice de la boutique n'appartient point au mari, c'eſt l'empire de la femme; & le mari, qui n'y paroît qu'en étranger, y paroît rarement. Il ſe tient dans l'arriere-boutique ou dans quelque chambre obſcure, tout ſeul, dans ſon bonnet de nuit. Fils ruſtique de la Nature, il reſte au milieu des hommes, tel que la Nature l'a formé. Les femmes, par un babillage & un commerce continuel avec tous ceux qui vont & viennent, ſont comme ces

cailloux de toutes ſortes de formes, qui, frottés les uns contre les autres, perdent leur rudeſſe, & prennent quelquefois le poli d'un diamant... Ce pays n'a rien de ſalique que la Monarchie. On y a cédé tout le reſte aux femmes.

Comment trouvez-vous, Monſieur, le battement de mon pouls ? dit-elle. Il eſt auſſi doux, lui dis-je en la fixant tranquillement, que je me l'étois imaginé... Elle alloit me répondre ; mais François, en entrant, dit que le paquet de gants étoit fait. Où faut-il le porter ?.. A propos, dis-je, j'en voudrois avoir quelques paires.

CHAPITRE XXXIV.

LES GANTS.

LA belle Marchande ſe leve, paſſe derriere ſon comptoir, aveint un paquet & le délie. J'avance vis-à-vis d'elle : les gants étoient tous trop larges ; elle les meſura l'un après l'autre ſur ma main, cela ne les appetiſſoit pas. Elle me pria d'en eſſayer une paire qui ne lui paroiſſoit pas ſi grande que les autres... Elle en ouvrit un, & ma main y gliſſa tout d'un coup... Cela ne me convient pas, dis-je en remuant un peu la tête. Non, dit-elle en faiſant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés, qui, par le mélange des différentes ſenſations que donnent les humeurs, le bon ſens, la gravité, la ſottiſe, & toutes les autres affections de l'ame, expliquent plus ſubtilement ce qu'on a

à

à dire, que tous les langages variés de la Tour de Babel ne pourroient l'exprimer... Ils ſe communiquent & ſe ſaiſiſſent avec une telle promptitude, qu'on ne ſait auquel des deux attribuer ce qu'ils ont de bon ou de dangereux... Pour moi, je laiſſe à Meſſieurs les Diſſertateurs le ſoin de groſſir de ce ſujet leurs agréables volumes... Il me ſuffit de répéter que les gants ne convenoient pas... Nous repliâmes tous deux nos mains dans nos bras, en nous appuyant ſur le comptoir. Il étoit ſi étroit, qu'il n'y avoit de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune Marchande regardoit quelquefois les gants, enſuite la fenêtre, puis les gants... & jetoit de temps en temps les yeux ſur moi... Elle ne diſoit mot, & je n'étois pas diſpoſé à rompre le ſilence... Je ſuivois en tout ſon exemple. Mes yeux ſe portoient tour à tour ſur elle, & ſur la fenêtre & ſur les gants.

Mais je perdis beaucoup dans toutes

ces attaques d'imitation. Elle avoit des yeux noirs, vifs, qui dardoient leurs rayons à travers deux longues paupieres de ſoie, & ils étoient ſi perçans qu'ils pénétroient juſqu'à mon cœur... Cela peut paroître étrange... mais je ne m'étois interdit que le voyage de Bruxelles... Ah! Liſette, Liſette!

N'importe, dis-je en prenant ſur le champ ma réſolution... je vais m'accommoder de ces deux paires de gants.

On ne me les ſurfit pas d'un ſou, & je fus ſenſible à ce procédé. J'aurois voulu qu'elle eût demandé quelque choſe de plus, & j'étois embarraſſé de pouvoir le lui dire.... Croyez-vous, Monſieur, me dit-elle en devinant mon embarras, que je voudrois demander ſeulement un ſou de trop à un Etranger... & ſur-tout à un Etranger dont la politeſſe, plus que le beſoin des gants, l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas, & à ſe fier à moi? Eſt-ce que vous m'en auriez cru capable?... Moi? non, je vous

aſſure. Mais vous l'auriez fait, que je vous l'aurois pardonné de tout mon cœur... Je payai ; & en la ſaluant un peu plus profondément que cela n'eſt d'uſage, je la quittai ; & le Garçon avec ſon paquet me ſuivit.

CHAPITRE XXXV.

LA TRADUCTION.

ON me mit dans une loge où il n'y avoit qu'un vieil Officier. J'aime les Militaires dont les mœurs ſont adoucies par une profeſſion qui développe ſouvent les mauvaiſes qualités de ceux qui ſont méchans. J'en ai connu un que la mort m'a enlevé depuis long-temps; mais je me fais un plaiſir de le nommer: c'étoit le Capitaine Shandy, le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penſer à la douceur & à l'humanité de ce brave homme, ſans verſer des larmes, & j'aime, à cauſe de lui, tout le Corps des vétérans. J'enjambai ſur le champ les deux bancs qui étoient derriere moi, pour me placer à côté de l'Officier qui étoit dans la loge.

Il liſoit attentivement une petite brochure, qui étoit probablement une

des Pieces qu'on alloit jouer. Je fus à peine aſſis, qu'il ôta ſes lunettes, les enferma dans un étui de chagrin, & mit le livre & l'étui dans ſa poche. Je me levai à demi pour le ſaluer.

Qu'on traduiſe ceci dans tous les langages du Monde : en voici le ſens.

» Voilà un pauvre Etranger qui entre » dans la loge... Il a l'air de ne con- » noître perſonne, & il demeureroit » ſept ans à Paris qu'il n'y connoîtroit » qui que ce ſoit, ſi tous ceux dont il » approcheroit tenoient leurs lunettes » ſur le nez... C'eſt lui fermer la porte » de la converſation : ce ſeroit le traiter » pire qu'un Allemand «.

Le vieil Officier auroit pu dire tout cela à haute voix, & je ne l'aurois pas mieux entendu... Je lui aurois, à mon tour, traduit en François le ſalut que je lui avois fait ; je lui aurois dit » que j'étois très-ſenſible à ſon atten- » tion, & que je lui en rendois mille » graces «.

Il n'y a point de ſecret qui aide plus au progrès de la ſociabilité, que de ſe rendre habile dans cette maniere abrégée de ſe faire entendre. On gagne beaucoup à pouvoir expliquer en termes intelligibles les regards, les geſtes & toutes leurs différentes inflexions. Je m'en ſuis fait une telle habitude, que je n'exerce preſque cet art que machinalement. Je ne marche point dans les rues de Londres, que je ne traduiſe tout du long du chemin, & je me ſuis ſouvent trouvé dans des cercles dont j'aurois pu rapporter, quoiqu'on n'y eût pas dit quatre mots, vingt converſations différentes, ou les écrire, ſans riſquer de dire quelque choſe qui n'auroit pas été vrai.

Un ſoir que j'allois au Concert, comme je me préſentois à la porte pour entrer, la Marquiſe de F... ſortoit de la ſalle avec une eſpece de précipitation, & elle étoit preſque ſur moi que je ne l'avois pas vue. Je fis un ſaut de côté, pour la laiſſer paſſer. Elle fit

de même & du même côté, & nos têtes ſe toucherent... Elle alla auſſi-tôt de l'autre côté, & un mouvement involontaire m'y porta, & je m'oppoſai encore innocemment à ſon paſſage... Cela ſe répéta encore malgré nous, juſqu'au point de nous faire rougir... A la fin je fis ce que j'aurois dû faire dès le commencement, je me tins tranquille, & la Marquiſe paſſa ſans difficulté. Je ſentis auſſi-tôt ma faute, & il n'étoit pas poſſible que j'entraſſe ſans la réparer autant qu'il me ſeroit poſſible. Pour cela, je ſuivis la Marquiſe des yeux juſqu'au bout du paſſage. Elle tourna deux fois les ſiens vers moi, & ſembloit marcher de façon à me faire juger qu'elle vouloit faire place à quelque autre qui voudroit paſſer... Non, non, dis-je; c'eſt-là une mauvaiſe traduction. Elle a droit d'exiger que je lui faſſe des excuſes, & l'eſpace qu'elle laiſſe n'eſt que pour me donner la facilité de lui en faire...

Je cours donc à elle, & lui demande pardon de l'embarras que je lui avois cauſé, en lui diſant que mon intention étoit de lui faire place... Elle dit qu'elle avoit eu le même deſſein à mon égard... & nous nous remerciâmes réciproquement. Elle étoit au haut de l'eſcalier, & ne voyant point d'Ecuyer près d'elle, je lui offris la main pour la conduire à ſa voiture... Nous deſcendîmes l'eſcalier en nous arrêtant preſque à chaque marche, pour parler du Concert qu'on alloit donner, & de notre aventure. Elle étoit déjà dans ſon carroſſe, que nous en parlions encore. J'ai fait ſix efforts différens, lui dis-je, pour vous laiſſer paſſer... Et moi, j'en ai fait autant pour vous laiſſer entrer... Je voudrois bien, lui dis-je, que vous en fiſſiez un ſeptieme... Très-volontiers, dit-elle en me faiſant place... La vie eſt trop courte pour s'occuper de tant de formalités.... Je montai dans la voiture, & je l'accompagnai chez elle...

Que devint le Concert ? ceux qui y étoient le ſavent mieux que moi. Je ne veux qu'ajouter que la liaiſon agréable que je formai, me fit plus de plaiſir que ſi l'on m'eût payé un million pour ma Traduction.

CHAPITRE XXXVI.

LE NAIN.

JE n'ai jamais ouï dire que quelqu'un, ſi ce n'eſt une ſeule perſonne que je nommerai probablement dans ce Chapitre, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jetai les yeux ſur le parterre. Je ne me ſouvenois même pas trop qu'on l'eût faite ; & le jeu inconcevable de la Nature, en formant un ſi grand nombre de Nains, m'en frappa plus vivement. Elle ſe joue ſans doute de tous les pauvres humains dans tous les coins de l'Univers ; mais à Paris, il ſemble qu'elle ne mette point de bornes à ſes amuſemens... La bonne Déeſſe paroît auſſi gaie qu'elle eſt ſage.

J'étois à l'Opéra-Comique, mais toutes mes idées n'y étoient pas renfermées, & elles ſe promenoient dehors

comme ſi j'y avois été moi-même... Je meſurois, j'examinois tous ceux que je rencontrois dans les rues : c'étoit une tâche mélancolique, ſur-tout quand la taille étoit petite... le viſage très-brun, les yeux vifs, le nez long, les dents gâtées, la mâchoire de travers... Je ſouffrois de voir tant de malheureux que la force des accidens avoit chaſſés de la claſſe où ils devoient être, pour les contraindre à faire nombre dans une autre... Les uns, à cinquante ans, paroiſſoient à peine être des enfans, par leur taille ; les autres étoient noués, rachitiques, boſſus, ou avoient les jambes tortues. Ceux-ci étoient arrêtés dans leur croiſſance, dès l'âge de ſix ou ſept ans, par les mains de la Nature ; ceux-là reſſembloient à des pommiers nains, qui, dès leur premiere exiſtence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres arbres de la même eſpece.

Un Médecin voyageur diroit peut-être que tout cela ne provient que de

bandages mal faits & mal appliqués... Un Médecin ſombre diroit que c'eſt faute d'air ; & un Voyageur curieux, pour appuyer ce ſyſtême, ſe mettroit à meſurer la hauteur des maiſons, le peu de largeur des rues, & la petiteſſe extrême des bouges, où, au ſixieme ou ſeptieme étage, les gens du peuple mangent & couchent enſemble.

M. Shandy, qui avoit ſur bien des choſes des idées fort extraordinaires, ſoutenoit, en cauſant un ſoir ſur cette matiere, que les enfans pouvoient devenir fort grands lorſqu'ils étoient venus au monde ſans accident : mais, ajoutoit-il en plaiſantant, le malheur des habitans de Paris eſt d'être ſi étroitement logés, que je m'étonne qu'ils y trouvent aſſez de place pour faire même leurs enfans... Auſſi, que font-ils ? des riens ; car n'eſt-ce pas ainſi, après vingt ou vingt-cinq ans de tendres ſoins & de bonne nourriture, qu'on doit appeler une choſe qui n'eſt pas devenue plus haute que la jambe ?...

M.

M. Sandy, qui étoit toujours très-laconique, en reſta là, & il ne dit rien des moyens qu'il y auroit de rendre les hommes plus géans que nains.

Je n'en dirai rien moi-même... Ce n'eſt pas ici un Ouvrage de raiſonnement, & je m'en tiens à la fidélité de la remarque qui peut ſe vérifier dans toutes les rues & dans tous les carrefours de Paris. Je deſcendois un jour de la place du Palais Royal au quai du Louvre, par la rue Froidmanteau, j'apperçus un petit garçon qui avoit de la peine à paſſer le ruiſſeau, & je lui tendis la main pour l'aider. Quelle fut ma ſurpriſe en jetant les yeux ſur lui! Le petit garçon avoit au moins quarante ans... Mais il n'importe, dis-je... quelque autre bonne ame en fera autant pour moi, quand j'en aurai quatre-vingt-dix.

Je ſens en moi je ne ſais quels principes d'égards & de compaſſion pour cette portion défectueuſe & diminutive de mon eſpece... Ils n'ont ni

la force ni la taille pour ſe pouſſer & pour figurer dans le monde... Je n'aime point qu'on les humilie... & je ne fus pas ſi-tôt aſſis à côté de mon vieil Officier, que j'eus le chagrin de voir qu'on ſe moquoit d'un boſſu au bas de la loge où nous étions.

Il y a, entre l'orcheſtre & la premiere loge de côté, un eſpace où beaucoup de Spectateurs ſe réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs. On y eſt debout, quoiqu'on paie auſſi cher que dans l'orcheſtre. Un pauvre haire de cette eſpece s'étoit gliſſé dans ce lieu incommode. Il étoit entouré de perſonnes qui avoient au moins deux pieds & demi plus que lui... & le nain boſſu ſouffroit prodigieuſement : mais ce qui le gênoit le plus, étoit un homme de plus de ſix pieds de haut, épais à proportion, Allemand par-deſſus tout cela, qui étoit préciſément devant lui, & lui déroboit abſolument la vue du théatre & des Acteurs. Mon nain faiſoit ce qu'il pouvoit pour jeter un coup-

d'œil ſur ce qui ſe paſſoit, il cherchoit à profiter des ouvertures qui ſe faiſoient quelquefois entre les bras de l'Allemand & ſon corps, il guettoit d'un côté, étoit à l'affût de l'autre : mais ſes ſoins étoient inutiles ; l'Allemand ſe tenoit maſſivement dans une attitude carrée ; il auroit été auſſi bien au fond d'un puits. Fatigué enfin de ne point voir, il étendit en haut très-civilement ſa main juſqu'au bras du géant... & lui conta ſa peine... L'Allemand tourne la tête, jette en bas les yeux ſur lui, comme Goliath ſur David... & ſans ſentiment ſe remet dans ſa ſituation.

Je prenois en ce moment une priſe de tabac dans la tabatiere de corne du bon Moine... Ah ! votre eſprit doux & poli, mon cher P. Laurent, & qui eſt ſi bien modelé pour ſupporter & pour ſouffrir, auroit prêté une oreille complaiſante aux plaintes de ce pauvre nain !...

Le vieil Officier me vit lever les yeux avec émotion en faiſant cette

apoſtrophe, & me demanda ce qu'il y avoit.

Je lui contai l'hiſtoire en trois mots, en ajoutant que cela étoit inhumain.

Le nain étoit pouſſé à bout ; & dans les premiers tranſports, qui ſont communément déraiſonnables, il dit à l'Allemand qu'il couperoit ſa longue queue avec ſes ciſeaux... L'Allemand le regarda froidement, & lui dit qu'il étoit le maître s'il pouvoit y atteindre.

Oh ! quand l'injure eſt ſuivie de l'inſulte, tout homme qui a du ſentiment prend le parti de celui qui eſt offenſé, tel qu'il ſoit... & j'aurois volontiers ſauté en bas, pour aller au ſecours de l'opprimé... Le vieil Officier le ſoulagea avec beaucoup moins de fracas... Il fit ſigne à la ſentinelle, & lui montra le lieu où ſe paſſoit la ſcène. La ſentinelle y pénétra... Il n'y avoit pas beſoin d'explication, la choſe étoit viſible... Le ſoldat fit reculer l'Allemand, & plaça le nain devant l'épais géant... Cela eſt bien fait ! m'écriai-je en

frappant des mains... Vous ne ſouffririez pas une choſe ſemblable en Angleterre, dit le vieil Officier.

En Angleterre, Monſieur, lui dis-je, nous ſommes tous aſſis à notre aiſe...

Il voulut apparemment me donner quelque ſatisfaction de moi-même, & me dit : Voilà un bon mot... Je le regardai... & je vis bien qu'un bon mot a toujours de la valeur à Paris... Il m'offrit une priſe de tabac.

CHAPITRE XXXVII.

LA ROSE.

MON tour vint de demander au vieil Officier ce qu'il y avoit... J'entendois de tous côtés crier du parterre : *Haut les mains*, *Monſieur l'Abbé*, & cela m'étoit tout auſſi incompréhenſible qu'il avoit peu compris ce que j'avois dit en parlant du Moine.

Il me dit que c'étoit apparemment quelque Abbé qui ſe trouvoit placé dans une loge, derriere quelques griſettes, & que le parterre l'ayant vu, il vouloit qu'il tînt ſes deux mains en l'air pendant la repréſentation...

Ah ! comment ſoupçonner, dis-je, qu'un Eccléſiaſtique puiſſe être un filou ? L'Officier ſourit... &, en me parlant à l'oreille, il m'ouvrit une porte de connoiſſance dont je n'avois pas encore eu la moindre idée.

Bon Dieu ! dis-je en pâliſſant d'étonnement, eſt-il poſſible qu'un peuple ſi rempli de ſentimens, ait en même temps des idées ſi étrangeres, & qu'il ſe démente juſqu'à ce point ?... Quelle groſſiéreté ! ajoutai-je.

L'Officier me dit : c'eſt une railleric piquante qui a commencé au théatre contre les Eccléſiaſtiques, du temps que Moliere donna ſon Tartuffe.... Mais cela ſe paſſe peu à peu, avec le reſte de nos mœurs gothiques... Chaque Nation, continua-t-il, a des raffinemens & des groſſiéretés qui regnent pendant quelque temps, & ſe perdent par la ſuite... J'ai été dans pluſieurs pays, & je n'en ai pas vu un ſeul où je n'aye trouvé des délicateſſes qui manquoient dans d'autres... Le pour & le contre ſe trouvent dans chaque Nation... Il y a une balance de bien & de mal par-tout ; il ne s'agit que de la bien obſerver. C'eſt le vrai préſervatif des préjugés que le vulgaire d'une Nation prend contre une autre... Un Voyageur a l'avantage

de voir beaucoup & de pouvoir faire le parallele des hommes & de leurs mœurs, & par-là il apprend à ſavoir vivre & à nous entre-ſouffrir. Une tolérance réciproque nous engage à nous entr'aimer... Il me fit, en diſant cela, une inclination, & me quitta.

Il me tint ce diſcours avec tant de candeur & de bon ſens, qu'il juſtifia les impreſſions favorables que j'avois eues de ſon caractere... Je croyois aimer l'homme... mais je craignois de me méprendre ſur l'objet... Il venoit de tracer ma façon de penſer propre... Je n'aurois pas pu l'exprimer auſſi bien; c'étoit la ſeule différence.

Rien n'eſt plus incommode pour un cavalier, que d'avoir un cheval entre ſes jambes qui dreſſe les oreilles & fait des écarts à chaque objet qu'il apperçoit : cela m'inquiete fort peu... Mais j'avoue franchement que j'ai rougi plus d'une fois pendant le premier mois que j'ai paſſé à Paris, d'entendre prononcer de certains mots auxquels

je n'étois pas accoutumé. Je croyois qu'ils étoient indécens, & ils me ſoulevoient... Mais je trouvai, le ſecond mois, qu'ils étoient ſans conſéquence & ne bleſſoient point la pudeur.

Madame de R..., après ſix ſemaines de connoiſſance, me fit l'honneur de me mener avec elle à deux lieues de Paris dans ſa voiture... On ne peut être plus polie, plus vertueuſe, & plus modeſte qu'elle dans ſes expreſſions... En revenant, elle me pria de tirer le cordon... Avez-vous beſoin de quelque choſe ? lui dis-je... Rien que de... dit-elle... Une prude auroit déguiſé la choſe, ſous le nom de *ſon petit tour.*

Ami Voyageur, ne troublez point Madame de R....; & vous, belles Nymphes, qui faites les myſtérieuſes, allez cueillir des roſes, effeuillez-les ſur le ſentier où vous vous arrêterez... Madame de R... n'en fit pas davantage... Je lui avois aidé à deſcendre de carroſſe, & j'euſſe été le Prêtre

de la chaſte Caſtalie, que je ne me ſerois pas tenu dans une attitude plus décente & plus reſpectueuſe près de ſa fontaine.

CHAPITRE XXXVIII.

LA FEMME DE CHAMBRE.

CE que le vieil Officier venoit de me dire ſur les voyages, me fit ſouvenir des avis que Polonius donnoit à ſon frere ſur le même ſujet ; ces avis me rappelerent Hamlet ; & Hamlet retraça à ma mémoire les autres Ouvrages de Shakeſpear. J'entrai, en retournant, dans la boutique d'un Libraire, ſur le quai de Conti, pour acheter les Œuvres de ce Poëte Anglois.

Le Libraire me dit qu'il n'en avoit point de complettes. Comment ? lui dis-je, en voilà un exemplaire ſur votre comptoir.

Cela eſt vrai, mais il n'eſt pas à moi... c'eſt M. le Comte de B... qui me l'a envoyé ce matin de Verſailles pour le faire relier.

Et que fait M. le Comte de B... de

de la chaſte Caſtalie, que je ne me ſerois pas tenu dans une attitude plus décente & plus reſpectueuſe près de ſa fontaine.

CHAPITRE XXXVIII.

LA FEMME DE CHAMBRE.

CE que le vieil Officier venoit de me dire ſur les voyages, me fit ſouvenir des avis que Polonius donnoit à ſon frere ſur le même ſujet ; ces avis me rappelerent Hamlet ; & Hamlet retraça à ma mémoire les autres Ouvrages de Shakeſpear. J'entrai, en retournant, dans la boutique d'un Libraire, ſur le quai de Conti, pour acheter les Œuvres de ce Poëte Anglois.

Le Libraire me dit qu'il n'en avoit point de complettes. Comment ? lui dis-je, en voilà un exemplaire ſur votre comptoir.

Cela eſt vrai, mais il n'eſt pas à moi... c'eſt M. le Comte de B... qui me l'a envoyé ce matin de Verſailles pour le faire relier.

Et que fait M. le Comte de B... de

ce livre ? lui dis-je. Eſt-ce qu'il lit Shakeſpear ? Oh ! dit le Libraire, c'eſt un eſprit fort... il aime les livres Anglois, & ce qui lui fait encore plus d'honneur, Monſieur, c'eſt qu'il aime auſſi les Anglois.

En vérité, lui dis-je, vous parlez ſi poliment, que vous forceriez preſque un Anglois, par reconnoiſſance, à dépenſer quelques louis dans votre boutique.

Le Libraire fit une inclination, & alloit probablement dire quelque choſe, lorſqu'une jeune fille d'environ vingt ans, fort décemment miſe, & qui avoit l'air d'être au ſervice de quelque dévote à la mode, entra dans la boutique, & demanda *les Egaremens du cœur & de l'eſprit.* Le Libraire les lui donna auſſi-tôt : elle tira de ſa poche une petite bourſe de ſatin vert, enveloppée d'un ruban de même couleur... Elle la délia, & mit dedans le pouce & le doigt avec délicateſſe, mais ſans affectation, pour prendre de l'argent, &

& paya. Rien ne me retenoit dans la boutique, & j'en ſortis avec elle.

Ma belle enfant, lui dis-je, quel beſoin avez-vous des égaremens du cœur ? A peine ſavez-vous encore que vous en ayez un... juſqu'à ce que l'amour vous l'ait dit, ou qu'un Berger infidele lui ait cauſé du mal... Dieu m'en garde ! répondit-elle. Oui, vous avez raiſon. Votre cœur eſt bon, & ce ſeroit dommage qu'on vous le dérobât... C'eſt pour vous un tréſor précieux... Il vous donne un meilleur air que ſi vous étiez parée de perles & de diamans.

La jeune fille m'écoutoit avec une attention docile, & elle tenoit ſa bourſe par le ruban. Elle eſt bien légere, lui dis-je en la ſaiſiſſant... & auſſi-tôt elle l'avança vers moi... Il y a bien peu de choſe dedans, continuai-je. Mais ſoyez toujours auſſi ſage que vous êtes belle, & le Ciel la remplira... J'avois encore dans la main cinq ou ſix écus que j'avois pris pour

acheter Shakeſpear ; elle m'avoit tout à fait laiſſé aller ſa bourſe, & j'y mis un écu. Je l'enveloppai du ruban, & je la lui rendis.

Elle me fit, ſans parler, une humble inclination... Je ne me trompai pas à ce qu'elle ſignifioit... C'étoit une de ces inclinations tranquilles & reconnoiſſantes, où le cœur a plus de part que le geſte. Le cœur ſent le bienfait, & le geſte exprime la reconnoiſſance. Je n'ai jamais donné un écu à une fille avec plus de plaiſir.

Mon avis ne vous auroit ſervi à rien, ma chere, ſans ce petit préſent... Mais quand vous verrez l'écu, vous vous ſouviendrez de l'avis... N'allez pas le dépenſer en rubans...

Je vous aſſure, Monſieur, que je le conſerverai... & elle me donna la main... Oui, Monſieur, je le mettrai à part.

Une convention vertueuſe qui ſe fait entre homme & femme, ſemble ſanctifier toutes leurs démarches... Il

étoit déjà tard & faiſoit obſcur ; malgré cela, comme nous allions du même côté, nous n'eûmes point de ſcrupule d'aller enſemble le long du quai de Conti.

Elle me fit une ſeconde inclination en partant ; & nous n'étions pas encore à vingt pas, que, croyant n'avoir pas aſſez fait, elle s'arrêta pour me remercier encore.

C'eſt un petit tribut, lui dis-je, que je n'ai pu m'empêcher de payer à la vertu... Je ſerois au déſeſpoir ſi la vertu de la perſonne ne répondoit pas à l'hommage que je viens de lui rendre... Mais l'innocence, ma chere, eſt peinte ſur votre viſage... Malheur à celui qui eſſaieroit de lui tendre des piéges !

Elle parut extrêmement ſenſible à ce que je lui diſois... Elle fit un profond ſoupir... Je ne lui en demandai pas la raiſon, & nous gardâmes le ſilence juſqu'au coin de la rue Guénégaud, où nous devions nous ſéparer.

Eſt-ce ici le chemin, lui dis-je, ma

chere, de l'Hôtel de Modene ? Oui... mais on peut y aller auſſi par la rue de Seine... Hé bien ! j'irai donc par la rue de Seine, pour deux raiſons ; d'abord, parce que cela me fera plaiſir, & enſuite, pour vous accompagner plus long-temps.

En vérité, dit-elle, je ſouhaiterois que l'Hôtel fût dans la rue des Saints-Peres... C'eſt peut-être là que vous demeurez ? lui dis-je. Oui, Monſieur, je ſuis femme de chambre de Madame de R... Bon Dieu ! m'écriai-je, c'eſt préciſément la Dame pour laquelle on m'a chargé d'une lettre à Amiens. Elle me dit que Madame de R... attendoit effectivement un Etranger qui devoit lui remettre une lettre, & qu'elle étoit fort impatiente de le voir... Hé bien, ma chere enfant, dites-lui que vous l'avez rencontré. Aſſurez-la de mes reſpects, & que j'aurai l'honneur de la voir demain matin.

C'eſt au coin de la rue Guénégaud que nous diſions tout cela... Nous

étions arrêtés... La jeune fille mit les deux volumes qu'elle venoit d'acheter dans ſes poches, & je lui prêtai pour cela mon ſecours.

Qu'il eſt doux de ſentir la fineſſe des fils qui lient nos affections !

Nous nous remîmes encore en marche... & nous n'avions pas fait trois pas, qu'elle me prit le bras... J'allois le lui dire, mais elle le fit d'elle-même avec une ſimplicité peu réfléchie, & ſans ſonger qu'elle ne m'avoit jamais vu... Pour moi, je crus ſentir ſi vivement en ce moment les influences de ce qu'on appelle la force du ſang, que je la fixai pour voir ſi je ne pouvois pas trouver en elle quelque reſſemblance de famille... Hé ! ne ſommes-nous pas, dis-je, tous parens ?

Arrivés au coin de la rue de Seine, je m'arrêtai pour lui dire adieu. Elle me remercia encore, & pour ma politeſſe, & pour lui avoir tenu compagnie. Nous avions quelque peine à nous ſéparer... Cela ne ſe fit qu'en nous

diſant adieu deux fois. Notre ſéparation étoit ſi cordiale, que je l'aurois ſcellée, je crois, en tout autre lieu, d'un baiſer auſſi ſaint, auſſi chaud que celui d'un Apôtre.

Mais à Paris les baiſers ne ſe donnent guere, du moins publiquement, qu'entre femmes & qu'entre hommes...

Je fis mieux; je priai Dieu de la bénir.

CHAPITRE XXXIX.

LE PASSE-PORT.

DE retour à l'Hôtel, La Fleur me dit qu'on étoit venu de la part de M. le Lieutenant de Police, pour s'informer de moi... Diable ! dis-je, j'en ſais la raiſon, & il eſt temps d'en informer le Lecteur. J'ai omis de mettre cette partie de l'Hiſtoire dans l'ordre qu'elle eſt arrivée... Je ne l'avois pas oubliée... mais j'avois penſé, en écrivant, qu'elle ſeroit mieux placée ici.

J'étois parti de Londres avec une telle précipitation, que je n'avois pas ſongé que nous étions en guerre avec la France. J'étois déjà arrivé à Douvres, déjà je voyois, par le ſecours de ma lunette d'approche, les hauteurs qui ſont au delà de Boulogne, que l'idée de la guerre ne m'étoit pas plus venue à l'eſprit, que celle qu'on ne pouvoit

pas aller en France ſans paſſe-port... Aller ſeulement au bout d'une rue, & m'en retourner ſans avoir rien fait, eſt pour moi une choſe pénible. Le voyage que je commençois étoit le plus grand effort que j'euſſe jamais fait pour acquérir des connoiſſances, & je ne pouvois ſupporter l'idée de retourner à Londres ſans remplir mon projet... On me dit que le Comte de H... avoit loué le paquebot... Il étoit logé dans mon auberge, j'étois légérement connu de lui, & j'allai le prier de me prendre à ſa ſuite. Il ne fit point de difficulté : mais il me prévint que ſon inclination à m'obliger ne pourroit s'étendre que juſqu'à Calais, parce qu'il étoit obligé d'aller de là à Bruxelles. Mais, arrivé à Calais, me dit-il, vous pourrez ſans crainte aller à Paris. Lorſque vous y ſerez, vous chercherez des amis pour pourvoir à votre ſûreté. M. le Comte, lui dis-je, je me tirerai alors d'embarras... Je m'embarquai donc, & je ne ſongeai plus à l'affaire.

Mais quand La Fleur me dit que M. le Lieutenant de Police avoit envoyé, je ſentis dans l'inſtant de quoi il étoit queſtion... L'Hôte monta preſque en même temps pour me dire la même choſe, en ajoutant qu'on avoit ſinguliérement demandé mon paſſe-port. J'eſpere, dit-il, que vous en avez un... Moi? Non, en vérité, lui dis-je, je n'en ai pas.

Vous n'en avez pas? & il ſe retira à trois pas, comme s'il eût craint que je ne lui communiquaſſe la peſte; La Fleur, au contraire, avança trois pas avec cette eſpece de mouvement que fait une bonne ame pour venir au ſecours d'une autre... Le bon garçon gagna tout à fait mon cœur... Ce ſeul trait me fit connoître ſon caractere auſſi parfaitement que s'il m'avoit déjà ſervi avez zele pendant ſept ans; & je vis que je pouvois me fier entiérement à ſa probité & à ſon attachement...

Milord!... s'écria l'Hôte... mais ſe reprenant auſſi-tôt, il changea de ton...

Si Monſieur, dit-il, n'a pas de paſſeport, il a apparemment des amis à Paris qui peuvent lui en procurer un... Je ne connois perſonne, lui dis-je avec un air indifférent. Hé bien! Monſieur, en ce cas-là, dit-il, vous pouvez vous attendre à vous voir fourrer à la Baſtille, ou pour le moins au Châtelet... Oh! dis-je, je ne crains rien : le Roi eſt rempli de bonté : il ne fait de mal à perſonne... Vous avez raiſon, mais cela n'empêchera pourtant pas qu'on ne vous mette à la Baſtille demain matin... J'ai loué, repris-je, votre appartement pour un mois, & je ne le quitterai pas avant le temps, quand le Roi même me le diroit...

La Fleur vint me dire à l'oreille : Monſieur, mais perſonne ne peut s'oppoſer au Roi...

Parbleu, dit l'Hôte, il faut avouer que ces Meſſieurs Anglois ſont des gens bien extraordinaires; & il ſe retira en grommelant.

CHAPITRE XL.

LE SANSONNET.

JE ne montrai tant d'aſſurance à l'Hôte, que pour ne point chagriner La Fleur. J'affectai même de paroître plus gai pendant le ſouper, & de cauſer avec lui d'autres choſes. Paris & l'Opéra Comique étoient déjà pour moi un ſujet inépuiſable de converſation. La Fleur, ſans que je le ſuſſe, avoit auſſi vu le ſpectacle, & il m'avoit ſuivi en ſortant juſqu'à la bourique du Libraire. Il ne m'avoit quitté de vue que quand il apperçut que je cauſois avec la jeune fille, & que j'allois avec elle le long du quai. Les réflexions qui lui vinrent ſur cette entrevue, l'empêcherent de me ſuivre. Il prit le chemin le plus court pour revenir à l'Hôtel, & il avoit appris toute l'affaire de la Police avant que jarrivaſſe.

Il n'eut pas ſi-tôt ôté le couvert, que je lui dis de deſcendre pour ſouper... Je me livrai alors aux plus ſérieuſes réflexions ſur ma ſituation.

Oh ! c'eſt ici, mon cher Ami, qu'il faut que je vous rappelle la converſation que nous eûmes enſemble, preſque au moment de mon départ.

Vous ſaviez que je n'étois pas plus chargé d'argent que de réflexion. Vous me demandâtes combien j'avois. Je vous montrai ma bourſe... Hé ! mon cher Yorick, tu t'embarques avec ſi peu de choſe !...Tiens, tiens, augmente tes guinées de toutes celles que j'ai... Mais j'en ai aſſez des miennes... Je t'aſſure que non. Je connois mieux que toi le pays où tu vas voyager. Cela peut être, mais je ne ſuis pas comme un autre. Je ne ſerai pas trois jours à Paris ſans faire quelque étourderie qui me fera mettre à la Baſtille, où je vivrai un ou deux mois entiérement aux dépens du Roi... Oh ! j'avois réellement

réellement oublié cette reſſource, me dites-vous ſéchement...

L'événement dont j'avois badiné, alloit probablement ſe réaliſer...

Mais, ſoit folie, indifférence, philoſophie, opiniâtreté, ou je ne ſais quelle autre cauſe, j'eus beau réfléchir ſur cette affaire, je ne pus y penſer que de la même maniere dont j'en avois parlé au moment de mon départ.

La Baſtille !... Mais la terreur eſt dans le mot... Et, qu'on en diſe ce qu'on voudra, ce mot ne ſignifie autre choſe qu'une tour... & une tour ne veut rien dire de plus qu'une maiſon dont on ne peut pas ſortir... Que le Ciel ſoit favorable aux goutteux !... Mais ne ſont-ils pas dans ce cas deux fois par an ?... Oh ! avec neuf francs par jour, des plumes, de l'encre, du papier & de la patience, on peut bien garder la maiſon pendant un mois ou ſix ſemaines ſans ſortir. Que craindre quand on n'a point fait de mal ?... On

n'en ſort que meilleur & plus ſage... Il ſeroit à ſouhaiter que toutes nos imprudences tournaſſent auſſi favorablement : c'eſt gagner, au lieu d'être puni.

La tête pleine de ces réflexions, enchanté de mes idées & de mon raiſonnement, je deſcendis dans la cour pour prendre l'air. Je déteſte, me diſois-je, les pinceaux ſombres, & je n'envie point l'art triſte de peindre les maux de la vie avec des couleurs auſſi noires. L'eſprit s'effraie d'objets qu'il s'eſt groſſi, & qu'il s'eſt rendu horribles à lui-même ; dépouillez-les de tout ce que vous y avez ajouté... on n'en fait aucun cas... Je ſais cependant, continuai-je, que la Baſtille eſt un déſagrément... Mais ôtez-lui ſes tours, comblez ſes foſſés, ouvrez ſes portes, figurez-vous que ce n'eſt ſimplement qu'un aſile de contrainte, & ſuppoſez que c'eſt quelque infirmité qui vous y retient ; alors le mal s'évanouit, & vous le ſouffrez ſans vous

plaindre... Je me diſois tout cela, quand je fus interrompu, au milieu de mon ſoliloque, par une voix qui ſe plaignoit de ce qu'on ne pouvoit ſortir. Je regardai ſous la porte cochere... Je ne vis perſonne, & je revins dans la cour ſans faire la moindre attention à ce que j'avois entendu...

Mais à peine y fus-je revenu, que la même voix répéta deux fois les mêmes expreſſions... Je levai les yeux, & je vis qu'elles venoient d'un Sanſonnet qui étoit renfermé dans une petite cage... *Je ne peux pas ſortir, je ne peux pas ſortir...* diſoit le Sanſonnet.

Je me mis à contempler l'oiſeau. Pluſieurs perſonnes paſſerent ſous la porte, & il leur fit les mêmes plaintes de ſa captivité, en volant de leur côté dans ſa cage... *Je ne peux pas ſortir...* Oh! je vais à ton aide, m'écriai-je, je te ferai ſortir, coute qu'il coute... La porte de la cage étoit du côté du mur; mais elle étoit ſi fortement entrelacée avec du fil d'archal, qu'il étoit

impoſſible de l'ouvrir ſans mettre la cage en morceaux... J'y mis les deux mains.

L'oiſeau voloit d'un endroit à l'autre... Il paſſoit ſa tête à travers le treillis, & y preſſoit ſon eſtomac, comme s'il étoit impatient... Je crains bien, pauvre petit captif, lui diſois-je, de ne pouvoir te rendre la liberté... *Non*... dit le Sanſonnet, *Je ne peux pas ſortir... Je ne peux pas ſortir...*

Jamais mes affections ne furent plus tendrement agitées... Jamais dans ma vie aucun accident ne m'a rappelé plus promptement mes eſprits diſſipés par un foible raiſonnement. Les notes n'étoient proférées que mécaniquement ; mais elles étoient ſi conformes à la Nature, qu'elles renverſerent en un inſtant tout mon plan ſyſtématique ſur la Baſtille ; &, le cœur appeſanti, je remontai l'eſcalier avec des penſées bien différentes de celles que j'avois eues en deſcendant...

Déguiſe-toi comme tu voudras,

tranquille eſclavage, diſois-je, tu n'es qu'une coupe amere ; & quoique des millions de mortels, dans tous les ſiecles, aient goûté de ta liqueur, tu n'en es pas moins déſagréable. C'eſt toi, ô charmante Déeſſe ! que tout le monde adore en public ou en ſecret ; c'eſt toi, aimable Liberté, qui es délicieuſe, & qui le ſeras toujours juſqu'à ce que la Nature ſoit changée... Nulle teinture ne peut ternir ta robe de neige... Il n'y a point de puiſſance chimique qui puiſſe changer ton ſceptre en fer... Le Berger qui jouit de tes faveurs eſt plus heureux en mangeant ſa croûte, que le Monarque de la Cour duquel il eſt exilé... Ciel ! m'écriai-je en tombant à genoux ſur la derniere marche de l'eſcalier, accorde-moi, avec la ſanté, la liberté pour compagne... & verſe des mitres ſur la tête de ceux qui les ambitionnent...

CHAPITRE XLI.

LE CAPTIF.

L'IDÉE du Sanſonnet en cage me ſuivit juſque dans ma chambre... Je m'approchai de la table, &, la tête appuyée ſur ma main, toutes les peines d'une priſon ſe retracerent à mon eſprit... J'étois diſpoſé à réfléchir, & je donnai carriere à mon imagination.

Je commencai à conſidérer combien il y avoit de millions d'ames qui gémiſſoient dans l'eſclavage... Mais cette peinture, quelque touchante qu'elle fût, ne rapprochoit pas aſſez les idées de la ſituation où j'étois, & la multitude de ces triſtes grouppes ne faiſoit que me diſtraire...

Je me repréſentai donc un ſeul captif renfermé dans un cachot... Je le regardai à travers de ſa porte grillée, pour faire ſon portrait à la faveur de

la lueur ſombre qui éclairoit ſon triſte ſouterrain.

Je conſidérai ſon corps à demi-uſé par l'ennui de l'attente & de la contrainte, & je ſentis cette eſpece de maladie de cœur, qui provient de l'eſpoir différé... Je le vis, en l'examinant de plus près, preſque entiérement défiguré : il étoit pâle & miné par la fievre... Depuis trente ans ſon ſang n'avoit point été rafraîchi par le vent oriental. Il n'avoit vu ni le ſoleil ni la lune pendant tout ce temps... Ni amis, ni parens ne lui avoient fait entendre les doux ſons de leurs voix à travers ſes grilles... Ses enfans...

Mon cœur commença à ſaigner... Je détournai les yeux... & un inſtant après mon imagination ſe le repréſenta aſſis ſur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot. C'étoit alternativement ſon lit & ſa chaiſe... Il avoit la main ſur un calendrier, qu'il s'étoit fait avec des petits bâtons, où il avoit marqué par des entailles les

triſtes jours qu'il avoit paſſés dans cet affreux ſéjour... Il prit un de ces petits bâtons, & avec un clou rouillé il ajouta, par une autre entaille, un autre jour au nombre de ceux qui étoient paſſés... J'obſcurciſſois le peu de lumiere qu'il avoit... Il leva des yeux langoureux vers la porte... ſecoua la tête, & continua ſon funeſte travail. Ses chaînes, en mettant ſon petit bâton ſur le tas des autres, ſe firent entendre... Il pouſſa un profond ſoupir... Son ame étoit toute remplie d'amertume... Ciel! ô Ciel! m'écriai-je en fondant en larmes... Je ne pus ſoutenir l'idée de cet affreux tableau... Je me levai en ſurſaut... j'appelai La Fleur, & je lui ordonnai d'avoir le lendemain matin un carroſſe de remiſe à neuf heures préciſes...

J'irai, dis-je, me préſenter directement à M. le Duc de C...

La Fleur m'auroit volontiers aidé à me mettre au lit... Mais je connoiſſois ſa ſenſibilité, & je ne voulus pas lui faire voir mon air triſte & ſombre : je lui dis que je me coucherois ſeul.

CHAPITRE XLII.

ANECDOTES.

JE montai dans mon carroſſe à l'heure indiquée. La Fleur ſe mit derriere, & je dis au Cocher de me mener à Verſailles le plus grand train qu'il pourroit.

Le chemin ne m'offrit rien de ce que je cherche ordinairement en voyageant. Je pourrois pourtant, auſſi bien qu'un autre, donner la deſcription de Chaillot, de Paſſy, des Bons-Hommes, de Sevre, de Viroflay, & des autres endroits que j'ai vus en courant... Mais j'aime mieux remplir le vide par l'Hiſtoire abrégée de mon Sanſonnet. C'eſt un abrégé hiſtorique qu'il y aura de plus... Qu'y faire ?

Milord L... attendoit un jour que le vent devînt favorable pour paſſer de Douvres à Calais... Son Laquais, en ſe promenant ſur les hauteurs, attrapa

le Sanſonnet avant qu'il pût voler. Il le mit dans ſon ſein, le nourrit, le prit en affection, & l'apporta à Paris.

Son premier ſoin, en arrivant, fut de lui acheter une cage qui lui couta vingt-quatre ſols. Il n'avoit pas beaucoup d'affaires ; & pendant les cinq mois que ſon maître reſta à Paris, il apprit au Sanſonnet les quatre mots auxquels j'ai tant d'obligation.

Lorſque Milord partit pour l'Italie, ſon Laquais donna le Sanſonnet & la cage à l'Hôte : mais ſon petit patois, en faveur de la liberté, étant étranger, on ne faiſoit guere plus de cas de ce qu'il diſoit que de lui... La Fleur offrit une bouteille de vin à l'Hôte, & l'Hôte lui donna le Sanſonnet & la cage.

Je l'emportai avec moi, & lui fis revoir ſon pays natal... Je racontai ſon hiſtoire au Lord A... & le Lord A... me pria de lui donner l'oiſeau... Quelques ſemaines après il en fit préſent au Lord B... ; le Lord B... le donna

au Lord C... ; l'Ecuyer du Lord C... le vendit au Lord D... pour un shelling, & le Lord D... le donna au Lord E... ; & mon Sanſonnet fit ainſi le tour de la moitié de l'alphabet parmi les Milords. De la Chambre des Pairs il paſſa dans la Chambre des Communes, où il ne trouva pas moins de maîtres : mais comme tous ces Meſſieurs vouloient entrer dedans... & que le Sanſonnet, au contraire, ne demandoit qu'à ſortir, il fut preſque auſſi mépriſé à Londres qu'à Paris... Voilà ſouvent ce que produit la manie de ne pas penſer comme les autres...

Pluſieurs de mes Lecteurs ont aſſurément entendu parler de lui... & ſi quelqu'un par haſard l'a vu, je le prie de ſe ſouvenir qu'il m'a appartenu... Je ne l'ai plus... mais je le porte pour cimier de mes armoiries... Que les Hérauts d'armes lui tordent le cou, s'ils l'oſent...

CHAPITRE XLIII.

LE PLACET.

JE ne voudrois pas, quand je vais implorer la protection de quelqu'un, que mon ennemi vît la ſituation de mon eſprit... C'eſt cette raiſon qui fait que je ſuis ordinairement mon propre protecteur... Mais c'étoit par force que je m'adreſſois à M. le Duc de C... ; ſi c'eût été une action de choix, je ne l'aurois pas faite autrement, du moins, à ce que je m'imagine, que toutes les autres.

Combien de formes de placets de la tournure la plus baſſe ne me vinrent-elles pas dans l'idée pendant tout le chemin ? Je méritois d'aller à la Baſtille pour chacune de ces tournures.

Arrivé à la vue de Verſailles, je voulus m'occuper à raſſembler des mots, des maximes... J'eſſayai de prendre

prendre des attitudes, des tons pour tâcher de plaire à M. le Duc. Bon! diſois-je, j'y ſuis : ceci fera l'affaire. Oui, tout auſſi bien qu'un habit qu'on lui auroit fait ſans lui prendre la meſure. Sot, continuai-je en m'apoſtrophant, ne vous étudiez pas tant. Ce n'eſt pas en vous-même qu'il faut prendre ce que vous avez à dire... Voyez M. le Duc de C... obſervez ſon viſage... vous y lirez ſon caractere... remarquez ſon attitude... & le premier mot qu'il vous dira vous fera ſaiſir le ton qu'il faut prendre. Vous compoſerez ſur le champ votre harangue, de l'aſſemblage de toutes ces choſes ; elle ne pourra lui déplaire, c'eſt lui qui en aura fourni les ingrédiens.

Hé bien, dis-je, je voudrois déjà avoir fait ce pas. Lâche! un homme n'eſt-il donc pas égal à un autre ſur toute la ſurface du globe? Cela eſt ainſi dans un champ de bataille... Pourquoi cela ne ſeroit-il pas de même face à face dans le cabinet? Croyez-

moi, Yorick, un homme qui ne prend pas cette noble aſſurance, ſe manque à lui-même, ſe dégrade, & dément ſes propres reſſources... Si vous vous préſentez au Duc avec la crainte de la Baſtille dans vos regards & ſur toute votre phyſionomie... ſoyez aſſuré que vous ſerez renvoyé à Paris en moins d'une heure ſous bonne eſcorte...

Ma foi, dis-je, je le crois ainſi... Hé bien, j'irai au Duc avec toute l'aſſurance & toute la gaieté poſſible...

Vous vous égarez encore, me dis-je. Un cœur tranquille ne tombe pas dans des extrêmes... il ſe poſſede toujours...

A merveille!... oh! c'eſt de cette derniere façon qu'il faut que je paroiſſe.

Mon carroſſe rouloit alors dans les cours, & quand il s'arrêta, je me trouvai, par la leçon que je venois de me donner, auſſi calme qu'on peut l'être. Je ne montai l'eſcalier ni avec cet air craintif qu'ont les victimes de la Juſtice, ni avec cette humeur vive & badine

qui m'anime toujours quand je te vais voir, Liſette.

Dès que je parus dans le ſallon, une perſonne vint au devant de moi... Je ne ſais ſi c'eſt le Maître d'Hôtel ou le Valet de Chambre... peut-être étoit-ce quelque Sous-Secrétaire ; elle me dit que M. le Duc de C... travailloit. J'ignore, lui dis-je, comment il faut s'y prendre pour obtenir audience... je ſuis étranger, &, ce qui eſt encore pis dans la conjoncture des affaires préſentes, c'eſt que je ſuis Anglois... Elle me répondit que cette circonſtance ne rendoit pas la choſe plus difficile... Je lui fis une légere inclination... Monſieur, lui dis-je, ce que j'ai à communiquer à M. le Duc eſt fort important... Il regarda auſſi-tôt de côté & d'autre, pour voir apparemment s'il n'y avoit perſonne qui pût en avertir le Miniſtre. Je retournai à lui... Je ne veux pas, Monſieur, lui dis-je, cauſer ici de mépriſe... ce n'eſt pas pour M. le Duc que l'affaire dont j'ai à lui

parler eſt importante, c'eſt pour moi... Oh ! c'eſt une autre affaire, dit-il. Non, Monſieur, repris-je, je ſuis ſûr que c'eſt la même choſe pour M. le Duc... Cependant je le priai de me dire quand je pourrois avoir accès. Dans deux heures, dit-il. Le nombre des équipages qui étoient dans la cour, ſembloit juſtifier ce calcul... Que faire pendant ce temps-là ? Se promener en long & en large dans une ſalle d'audience, ne me paroiſſoit pas un paſſe-temps fort agréable... Je deſcendis, & j'ordonnai au cocher de me mener au cadran bleu.

Mais tel eſt mon deſtin... il eſt rare que j'aille à l'endroit que je me propoſe.

CHAPITRE XLIV.

LES PETITS PATÉS.

JE n'étois pas à moitié chemin de l'Auberge, qu'une autre idée que celle d'y aller me vint à l'eſprit. Je tirai le cordon, & je dis au Cocher de me promener par les rues, pour voir la ville. Cela ſera bientôt fait, ajoutai-je, car je ſuppoſe qu'elle n'eſt pas grande... Elle n'eſt pas grande ! Pardonnez-moi, Monſieur, elle eſt fort grande, & même fort belle. La plupart des Seigneurs y ont des Hôtels... Oh ! oh !... A ce mot d'Hôtels, je me rappelai tout-à-coup le Comte de B... dont le Libraire m'avoit tant dit de bien... Hé pourquoi n'irois-je pas chez un homme qui a une ſi haute idée des Livres Anglois, & des Anglois mêmes ? Je lui raconterois mon aventure, & peut-être... Je changeai donc d'avis une ſeconde

fois... à bien compter même c'étoit la troiſieme. J'avois eu d'abord envie d'aller chez Madame de R... rue des Saints-Peres... J'avois chargé ſa Femme de chambre de l'en avertir... Mais ce n'eſt pas moi qui regle les circonſtances, ce ſont les circonſtances qui me gouvernent. J'apperçus de l'autre côté de la rue un homme qui portoit un panier, & paroiſſoit avoir quelque choſe à vendre... Je dis à La Fleur d'aller lui demander où demeuroit le Comte de B...

La Fleur revint précipitamment & avec un air qui peignoit la ſurpriſe; il me dit que c'étoit un Chevalier de Saint Louis qui vendoit des petits pâtés... Quel conte! lui dis-je; cela eſt impoſſible. Je ne puis, Monſieur, vous expliquer la raiſon de ce que j'ai vu, mais cela eſt; j'ai vu la croix & le ruban attaché à la boutonniere... J'ai jeté les yeux ſur le panier, & j'ai vu des petits pâtés, & il y en a trop pour qu'ils ne ſoient pas à vendre.

Un tel revers, dans la vie d'un homme, réveille dans une ame ſenſible un autre principe que la curioſité... Je l'examinai quelque temps de dedans mon carroſſe... Plus je l'examinois, plus je le voyois avec ſa croix & ſon panier, & plus mon eſprit & mon cœur s'échauffoient... Je deſcendis de la voiture, & je dirigeai mes pas vers lui.

Il étoit entouré d'un tablier blanc qui tomboit au deſſous de ſes genoux. Sa croix pendoit au deſſus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, étoit couvert d'une ſerviette ouvrée. Il y en avoit une autre au fond; & tout cela étoit ſi propre, que l'on pouvoit acheter ſes petits pâtés auſſi bien par appétit que par ſentiment.

Il ne les offroit à perſonne, mais il ſe tenoit tranquille dans l'encoignure d'un Hôtel, dans l'eſpoir qu'on viendroit les prendre.

Il étoit âgé d'environ cinquante ans... d'une phyſionomie calme, mais un peu grave... Cela ne me ſurprit

pas... Je m'adreſſai au panier plutôt qu'à lui... Je levai la ſerviette, & pris un petit pâté, en le priant, d'un air touché, de m'expliquer ce phénomene.

Il me dit en peu de mots qu'il avoit paſſé ſa jeuneſſe au ſervice, & qu'il avoit obtenu une Compagnie & la Croix... mais qu'ayant été réformé après la précédente guerre, il n'avoit pu avoir d'emploi dans celle-ci, & qu'il ſe trouvoit dans le monde ſans amis, ſans argent, & ſans autre bien que ſa Croix... Il me faiſoit pitié : mais il gagna mon eſtime en achevant ce qu'il avoit à me dire.

Le Roi eſt un Prince auſſi bon que généreux... mais il ne peut récompenſer ni ſoulager tout le monde ; mon malheur eſt de me trouver de ce nombre... Je ſuis marié... Ma femme que j'aime, & qui m'aime, a cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtiſſerie, & j'ai penſé, moi, qu'il n'y avoit point de

déshonneur à nous préſerver tous deux des horreurs de la diſette, en vendant ce qu'elle fait.

Je priverois les ames ſenſibles d'un plaiſir, ſi je ne leur racontois pas ce qui arriva à ce pauvre Chevalier de Saint Louis huit ou neuf mois après.

Il ſe tenoit ordinairement près de la grille du Château. Il fut remarqué par pluſieurs perſonnes qui eurent la même curioſité que moi, & il leur raconta la même hiſtoire avec la même modeſtie qu'il me l'avoit racontée. Le Roi en fut informé. Il ſut que c'étoit un brave Officier qui avoit eu l'eſtime de tout ſon Corps, & il lui donna une penſion de quinze cents livres.

Aimable Bienfaiſance ! ſur quels cœurs n'as-tu pas des droits ? Je n'ai jamais raconté ce trait qu'il n'ait fait verſer des larmes de ſenſibilité. Peuple heureux ! heureux Souverain !...

CHAPITRE XLV.

L'ÉPÉE.

JE fus auſſi vivement touché d'une hiſtoire qui arriva à Rennes, pendant le temps que j'y étois.

Je ne ſais point quelles étoient les cauſes qui avoient inſenſiblement ruiné la Maiſon d'E... en Bretagne. Le Marquis d'E... avoit lutté avec beaucoup de fermeté contre les adverſités de la fortune. Il avoit encore montré avec quelque éclat ce qu'avoient été ſes ancêtres... Mais il ſe trouva enfin forcé de ſe condamner à l'obſcurité : à peine avoit-il de quoi vivre... Ses deux fils ſembloient lui demander quelque choſe de plus que le pur ſoutien de la vie, & il croyoit qu'ils méritoient un meilleur ſort. Il avoit eſſayé de la voie des armes, mais inutilement... Pour les avancer dans cette carriere, il falloit

faire des dépenſes qui étoient au deſſus de ſes moyens. Le peu de bien qui lui reſtoit, exigeoit l'économie la plus exacte. Il n'y avoit donc pour lui qu'une reſſource, & c'étoit le commerce...

Mais n'étoit-ce pas flétrir pour toujours la racine du petit arbre que ſon orgueil & ſon affection vouloient voir refleurir ?... Heureuſement que la Bretagne a conſervé le privilége de ſecouer le joug de ce préjugé. Il s'en ſervit. Les Etats étoient aſſemblés à Rennes. Suivi un jour de ſes deux fils, il parut au théatre, & fit valoir, avec dignité, la faveur d'une ancienne Loi du Duché, qui, quoique rarement réclamée, n'en ſubſiſtoit pas moins dans toute ſa force. Il ôta ſon épée de ſon côté. La voici, dit-il, prenez-la ; ſoyez-en les fideles dépoſitaires, juſqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre & de m'en ſervir avec honneur.

Le Préſident accepta l'épée... Le

Marquis la vit dépoſer dans les archives de ſa Maiſon, & ſe retira.

Il s'embarqua le lendemain avec toute ſa famille pour la Martinique... Une application aſſidue au commerce pendant dix-neuf ou vingt ans, & quelques legs inattendus de branches éloignées de ſa Maiſon, lui rendirent de quoi ſoutenir ſa Nobleſſe, & il revint chez lui pour réclamer ſon épée. J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement ſolennel. C'eſt ainſi que je l'appelle. Quel autre nom pourroit lui donner un Voyageur Sentimental? Malheur à ceux pour qui ces ſcènes ſont indifférentes!

Le Marquis tenant par la main une épouſe reſpectable, parut avec modeſtie au milieu de l'Aſſemblée. Son fils aîné conduiſoit ſa ſœur... Le cadet étoit à côté de ſa mere... Un mouchoir cachoit les larmes de ce bon pere.

Le ſilence le plus profond régnoit dans toute l'Aſſemblée... Le Marquis remit

remit ſa femme aux ſoins de ſon fils cadet & de ſa fille, & avança ſix pas vers le Préſident, & lui redemanda ſon épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas ſi-tôt, qu'il la tira preſque toute entiere hors du fourreau... C'étoit la face brillante d'un ami qu'il avoit perdu de vue depuis quelque temps... Il l'examina attentivement, comme pour s'aſſurer que c'étoit la même... Il apperçut un peu de rouille vers la pointe... il la porta plus près de ſes yeux, & je vis tomber une larme ſur l'endroit rouillé.

Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen pour l'ôter.

Il la remit dans le fourreau, remercia ceux qui en avoient été les dépoſitaires, & ſe retira avec ſon épouſe, ſa fille & ſes deux fils.

Je lui enviois ſes ſenſations.

CHAPITRE XLVI.

MOYEN DE SE NOMMER.

J'ENTRAI chez M. le Comte de B... ſans eſſuyer la moindre difficulté. Il feuilletoit les Ouvrages de Shakeſpear qui étoient ſur ſon ſecrétaire, & je lui fis juger, par mes regards, que je les connoiſſois. Je ſuis venu, lui dis-je, ſans introducteur, parce que je ſavois que je trouverois dans votre cabinet un ami qui m'introduiroit auprès de vous. Le voilà, c'eſt le grand Shakeſpear, mon divin compatriote... Eſprit ſublime, m'écriai-je, fais-moi cet honneur-là.

Le Comte ſourit de la ſingularité de cette maniere de ſe préſenter... Il s'apperçut, à mon air pâle, que je ne me portois pas bien, & me pria auſſitôt de m'aſſeoir. J'obéis, & pour lui épargner des conjectures ſur une

viſite qui n'étoit certainement pas faite dans les regles ordinaires, je lui racontai naïvement ce qui m'étoit arrivé chez le Libraire, & comment cela m'avoit enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre, pour lui faire part du petit embarras où je m'étois plongé. Quel eſt votre embarras ? me dit-il avec un air d'inquiétude.

Je lui dis de quoi il s'agiſſoit. Mon Hôte, ajoutai-je, M. le Comte, m'aſſure qu'on me mettra à la Baſtille. Et vous craignez que cela ne vous arrive ? Je ne crains rien, lui dis-je ; je ſuis au milieu du peuple le plus poli de l'Univers ; & ma conſcience me dit que je ſuis integre... Je ne ſuis point venu pour jouer ici le rôle d'eſpion, ni pour y obſerver les ornemens ou la nudité de la terre, & les François ſont trop honnêtes & trop généreux pour me faire du mal.

Le Comte rougit & rit de mon diſcours... Ne craignez rien, dit-il... Moi ? non, Monſieur ; d'ailleurs je

ſuis venu en riant depuis Londres juſqu'à Paris, & je ne crois pas que M. le Duc de C... ſoit aſſez ennemi de la joie pour me renvoyer en pleurs.

Je me ſuis adreſſé à vous, M. le Comte, ajoutai-je en lui faiſant une profonde inclination, pour vous engager à le prier de ne pas faire cet acte de cruauté.

Le Comte m'écoutoit avec un grand air de bonté... ſans cela j'aurois moins parlé... Il s'écria une ou deux fois: Cela eſt bien dit... Cependant la choſe en reſta là, & je ne voulus plus en parler.

Il changea même de diſcours; nous parlâmes de choſes indifférentes, de livres, de nouvelles, de politique, des hommes... & puis des femmes. Que Dieu béniſſe tout le beau ſexe! lui dis-je, perſonne ne l'aime plus que moi. Après tous les foibles que j'ai vus aux femmes & toutes les Satires que j'ai lues contre elles, je les aime encore... Je ſuis fermement perſuadé

qu'un homme qui n'a pas une eſpece d'affection pour elles toutes, n'en peut pas aimer une ſeule comme il le doit.

Eh bien! Monſieur l'Anglois, me dit gaiement le Comte, voyons. Vous n'êtes pas venu ici, dites-vous, pour eſpionner les ornemens ou la nudité de la terre... ni celle de nos femmes, apparemment? Mais ſi par haſard vous en trouviez quelques-unes ſur votre chemin qui ſe préſentaſſent ainſi à vos yeux, dites-moi, la vue de ces objets vous effraieroit-elle?

Il y a quelque choſe en moi qui ſe révolte à la moindre idée indécente. Je me ſuis ſouvent efforcé de ſurmonter cette répugnance, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que j'ai haſardé de dire, dans un cercle de femmes, des choſes dont je n'aurois pas oſé riſquer une ſeule dans le tête-à-tête, m'eût-elle conduit au bonheur.

Excuſez-moi, M. le Comte, lui dis-je; ſi un pays auſſi floriſſant ne m'offroit qu'une terre nue, je jetterois

les yeux deſſus en pleurant... Pour ce qui eſt de la nudité des femmes, continuai-je en rougiſſant de l'idée qu'il avoit excitée en moi, j'obſerve ſi ſcrupuleuſement l'Evangile, je m'attendris tellement ſur leurs foibleſſes, que ſi j'en trouvois dans cet état, je les couvrirois d'un manteau, pourvu que je ſuſſe comment il faudroit m'y prendre... Mais je l'avoue : je voudrois bien voir la nudité de leurs cœurs, & tâcher, à travers les différens déguiſemens des coutumes, du climat, de la religion & des mœurs, de modeler le mien ſur ce qu'il y a de bon... C'eſt pour cela, M. le Comte, que je ſuis venu à Paris, & que je n'ai pas encore été voir le Palais Royal, le Luxembourg, la façade du Louvre... je n'ai point acheté le catalogue des Tableaux, des Statues, des Egliſes : tout être humain eſt un temple pour moi, & j'aimerois mieux y diſtinguer les traits originaux, les légers coups de pinceau qui s'y trouvent, que de voir le fa-

meux tableau de la Transfiguration de Raphaël.

L'envie de connoître les hommes m'a amené en France, & me conduira probablement plus loin... C'eſt un voyage tranquille que le cœur fait à la pourſuite de la Nature & des ſenſations qu'elle fait éprouver, & qui nous portent à nous entr'aimer un peu mieux que nous ne faiſons.

M. le Comte me dit des choſes fort polies à ce ſujet. Mais à propos, continua-t-il, ſavez-vous, Monſieur, que je ſuis fâché contre Shakeſpear, de ce qu'en me faiſant faire connoiſſance avec vous, il ne m'a point dit qui vous étiez ? Il eſt ſi rempli de ſes vaſtes idées, qu'il a oublié de vous nommer... & vous voilà dans la néceſſité de vous nommer vous-même...

Rien ne m'embarraſſe plus que d'être obligé de dire qui je ſuis... Je parle plus aiſément d'un autre que de moi-même, & quand je ſuis forcé d'en dire quelque choſe, je ſouhaite tou-

jours pouvoir le faire en un ſeul mot. Je crois qu'on n'a jamais aſſez-tôt fini quand on parle de ſoi. J'eus ici une fort belle occaſion d'être laconique ſur mon compte. Shakeſpear étoit ſous mes yeux. Je me ſouvins que mon nom étoit dans la Tragédie d'Hamlet, je cherchai la fameuſe & ridicule ſcène des Foſſoyeurs, au cinquieme acte, & poſant le doigt ſur le nom d'Yorick... M. le Comte, regardez... Hé bien ? je vois qu'il y a là Yorick... Préciſément, & Yorick, c'eſt moi.

Il importe peu de ſavoir ſi la réalité de ma perſonne avoit effacé ou non de l'eſprit du Comte l'idée du ſquelette du pauvre Yorick, ou par quelle magie il ſe trompa de ſept ou huit ſiecles... Les François conçoivent mieux qu'ils ne combinent... Rien ne m'étonne dans ce monde, & encore moins ces eſpeces de mépriſes... Je me ſuis aviſé de faire quelques volumes de Sermons, bons ou mauvais; & un de nos Evêques, dont je révere d'ailleurs la

candeur & la piété, me diſoit un jour qu'il n'avoit pas la patience de feuilleter des Sermons qui avoient été compoſés par le Bouffon du Roi de Danemarck. Mais, Monſeigneur, lui dis-je, il y a deux Yorick. Le Yorick dont vous parlez, eſt mort & enſeveli il y a huit ſiecles... il fleuriſſoit à la Cour d'Horwendillus... L'autre Yorick n'a brillé dans aucune Cour, & c'eſt moi qui le ſuis... Il ſecoua la tête. Mon Dieu! Monſeigneur, ajoutai-je, vous voudriez donc me faire penſer que vous pourriez confondre Alexandre le Grand, avec l'Alexandre dont parle Saint Paul, & qui n'étoit qu'un Chaudronnier?... Je ne ſais, dit-il; mais n'eſt-ce donc pas le même?...

Ah! ſi le Roi de Macédoine, lui dis-je, Monſeigneur, pouvoit vous donner un meilleur Evêché, je ſuis bien ſûr que vous ſauriez le diſtinguer de l'Artiſan qui augmenteroit la batterie de votre cuiſine...

Le Comte de B... tomba dans la même erreur.

Vous êtes Yorick ! s'écria-t-il... Oui je le ſuis... Vous ? Oui, moi-même. Bon Dieu ! dit-il en m'embraſſant, c'eſt Yorick.

Il mit auſſi-tôt le volume de Shakeſpear dans ſa poche, & me laiſſa ſeul dans ſon cabinet.

CHAPITRE XLVII.

PASSE-TEMPS.

JE ne pouvois pas concevoir pourquoi le Comte de B... étoit ſorti ſi précipitamment, ni pourquoi il avoit mis le volume de Shakeſpear dans ſa poche... Mais des myſteres qui s'expliquent d'eux-mêmes par la ſuite, ne valent pas le temps que l'on perd à vouloir les pénétrer... Il valoit mieux lire Shakeſpear... Je pris un des volumes qui reſtoit, & je tombai ſur la Piece intitulée : *Beaucoup de bruit & de fracas pour rien ;* & du fauteuil où j'étois aſſis, je me tranſportai ſur le champ à Meſſine ; je m'y occupois ſi fort de Dom Pedre, de Benoît, & de Béatrix, que je ne penſois ni à Verſailles, ni au Comte, ni au Paſſe-port.

Douce flexibilité de l'eſprit humain ! avec quel charme il ſe livre à des

illuſions qui adouciſſent les triſtes momens de l'attente & de l'ennui !... Il y a long-temps que je n'exiſterois plus, ſi je n'avois erré dans leurs plaines enchantées... Dès que je trouve un chemin trop rude pour mes pieds, ou trop eſcarpé pour mes forces, je le quitte pour chercher un ſentier velouté & uni, que l'imagination a jonché de boutons de roſes. J'y fais quelques tours, & j'en reviens plus robuſte & plus frais... Lorſque le mal m'accable, & que ce monde ne m'offre aucune retraite pour m'y ſouſtraire, je le quitte, & je prends une nouvelle route... J'ai une idée beaucoup plus claire des Champs-Elyſées, que du Ciel; je fais comme Enée, j'y entre par force... Je le vois qui rencontre l'ombre triſte de Didon abandonnée, qu'il cherche à reconnoître... Elle l'apperçoit & ſe détourne en ſilence de l'auteur de ſa miſere & de ſa honte... Mes ſenſations ſe perdent dans les ſiennes, & ſe confondent dans ces émotions qui

qui m'arrachoient des larmes ſur ſon ſort pendant ma jeuneſſe.

Le temps qu'on paſſe ainſi n'eſt pas inutile... L'inquiétude que l'on prend du mal des autres, adoucit les peines qu'on reſſent ſoi-même, & donne à la raiſon le loiſir de venir à notre ſecours... Je ſais bien que je n'ai jamais pu diſſiper une triſte ſenſation, qu'en en excitant en moi une autre qui fût plus douce & plus agréable.

J'allois finir de lire le troiſieme Acte, lorſque le Comte de B... entra, tenant un papier à la main... Voilà, me dit-il, votre paſſe-port. M. le Duc de C... me l'a accordé ſur le champ. Un homme qui rit, dit-il, ne peut pas être dangereux. Pour tout autre que le Bouffon du Roi, je n'aurois pu l'avoir de plus de deux heures... Mais, M. le Comte, lui dis-je, je ne ſuis pas le Bouffon du Roi... Mais vous êtes Yorick ? Oui... Et vous riez, vous plaiſantez ? Je ris, je plaiſante ; mais je ne ſuis point payé pour cela...

C'eſt toujours à mes propres frais que je m'amuſe... Il y a long-temps, M. le Comte, que nous n'avons eu de Bouffons à la Cour. C'eſt ſous le ſeul regne licencieux de Charles II, que le dernier parut. Nos mœurs, depuis ce temps, ſe ſont ſi épurées, nos grands Seigneurs ſont ſi déſintéreſſés, ils ont tant de zele pour l'honneur & la proſpérité de la Patrie, nos Dames ſont ſi modeſtes, ſi réſervées, ſi chaſtes, ſi dévotes... Ah! M. le Comte, un Bouffon n'auroit pas un ſeul trait de raillerie à décocher...

Oh! pour cela, s'écria-t-il, voilà du perſifflage.

CHAPITRE XLVIII.

DIGRESSION.

LE paſſe-port étoit adreſſé à tous les Gouverneurs, Lieutenans Commandans, Officiers Généraux & autres Officiers de Juſtice ; & M. Yorick, le Bouffon du Roi, & ſon bagage, pouvoient voyager tranquillement. On avoit ordre de les laiſſer paſſer ſans les inquiéter... J'avoue cependant que le triomphe d'avoir obtenu ce paſſe-port me paroiſſoit un peu terni par la figure que j'y faiſois... Mais quels biens dans ce monde ſont ſans mélange ! Je connois de graves Théologiens qui vont juſqu'à ſoutenir que la jouiſſance même eſt accompagnée d'un ſoupir, & que la plus délicieuſe qu'ils connoiſſent, ſe termine ordinairement par une émotion convulſive.

Je me ſouviens d'un paſſage du

Savant Bevoriskius, dans ſon Commentaire ſur les générations d'Adam. Il étoit au milieu d'une Note, lorſque deux moineaux, qui étoient ſur le bord de ſa fenêtre, interrompirent le fil de ſa généalogie, & la lui firent couper par une digreſſion.

» Cela eſt étrange ! s'écrie-t-il, » mais le fait n'en eſt pas moins vrai. » Ils me troubloient par leurs ca- » reſſes... J'eus la curioſité de les » marquer une à une avec une plume, » & le moineau mâle, dans le peu de » temps qu'il m'auroit fallu pour finir » ma Note, réitéra les ſiennes vingt- » trois fois & demie «.

» Que le ciel répand de bienfaits ſur » ſes créatures ! ajoute Bevoriskius «.

Et c'eſt le plus grave de tes freres, ô malheureux Yorick, qui publie ce que tu ne peux copier ici ſans rougir !

Mais cette anecdote ne m'appartient pas, & n'a rien de commun avec mes voyages... Je demande deux fois... deux fois excuſe de cette digreſſion.

CHAPITRE XLIX.

CARACTERES.

EH bien ! me dit le Comte après qu'il m'eut donné le paſſe-port, comment trouvez-vous les François ?

On peut s'imaginer qu'après avoir reçu tant d'honnêtetés, je ne pouvois répondre à cette queſtion que d'une maniere fort polie.

Paſſe pour cela, dit le Comte ; mais parlez franchement, trouvez-vous dans les François cette politeſſe marquée, dont on leur fait honneur partout ?

Tout ce que j'ai vu, lui dis-je, me confirme dans cette opinion... Oh ! oui, dit le Comte, les François ſont polis.

Juſqu'à l'excès, repartis-je. A l'excès ?... Ce mot le frappa, & il me dit que j'entendois ſûrement par-là plus

que je ne diſois. J'eus beau lui aſſurer que non ; il inſiſta... Vous ne voulez pas tout dire... mais point de réſerve... parlez avec franchiſe.

Je crois, M. le Comte, lui dis-je, qu'il en eſt des queſtions que l'on ſe fait dans la ſociété, comme de la Muſique ; on a beſoin d'une clef pour répondre aux unes, comme pour régler l'autre. Une note exprimée trop haut ou trop bas, dérange tout le ſyſtême de l'harmonie... Le Comte de B... me dit qu'il ne ſavoit pas la Muſique, & me pria de m'expliquer de quelque autre façon... Une Nation civiliſée, M. le Comte, lui dis-je enfin, rend le monde ſon tributaire. La politeſſe en elle-même, ainſi que le beau ſexe, a d'ailleurs tant de charmes, qu'il eſt honteux d'en dire du mal... Je crois cependant qu'il n'y a qu'un ſeul point de perfection où l'homme puiſſe arriver... S'il le paſſe, il change plutôt de qualités qu'il n'en acquiert... Je ne prétends pas marquer par-là à quel

degré cela ſe rapporte aux François ſur le point dont nous parlons... Mais ſi jamais les Anglois parvenoient à cette politeſſe qui diſtingue les François, ils ne perdroient peut-être pas en même temps cette politeſſe du cœur, qui engage les hommes à faire plutôt des actes d'humanité que de pure civilité, mais ils perdroient au moins ce caractere original & varié, qui les diſtingue les uns des autres, & de tout le reſte du monde.

Je fouillai dans ma poche, & j'en tirai une douzaine de shellings, qui avoient été frappés du temps de Guillaume d'Orange, & qui étoient unis comme le verre : ils pouvoient ſervir à éclaircir ce que je venois de dire.

Voyez, M. le Comte, lui dis-je en les jetant devant lui ſur ſon bureau. On ne peut pas les diſtinguer... Ils ont paſſé dans tant de mains, que l'empreinte en eſt abſolument effacée. Les Anglois ſont comme les anciennes médailles que l'on conſerve. Ils ſe ſont

tenus ſéparés des autres hommes, & ils ont conſervé le même fil que la fine main de la Nature leur a donné... Ils ne ſont pas ſi agréables : mais en revanche la légende en eſt ſi viſible, que vous jugez du premier coup-d'œil, de qui eſt l'effigie & la ſouſcription... Mais les François, M. le Comte... Je crus m'appercevoir qu'il craignoit que je n'en diſſe beaucoup de mal ; les François, dis-je, ont tant d'excellentes qualités, qu'ils peuvent bien ſe paſſer de celle-là. Il n'y a point de peuple qui ſoit plus fidele à ſon Roi, plus généreux, plus brave, plus ſpirituel, plus agréable. Je ne leur trouve qu'un défaut ; c'eſt d'être trop ſérieux.

Mon Dieu ! s'écria le Comte en ſe levant avec ſurpriſe... Mais vous plaiſantez, dit-il... Je mis la main ſur ma poitrine, & l'aſſurai gravement que c'étoit mon opinion...

Le Comte me dit qu'il étoit mortifié de ne pouvoir reſter, pour voir comment je m'y prendrois pour juſtifier

cette idée. Il étoit obligé de ſortir dans le moment, pour aller dîner chez le Duc de C... Mais j'eſpere, me dit-il, que vous ne trouverez pas Verſailles trop éloigné de Paris, pour vous empêcher d'y venir dîner avec moi... Vous ne direz peut-être plus alors que les François ſont trop ſérieux. En tous cas, nous verrons comment vous ſoutiendrez la theſe... Mais prenez-y garde, vous avez l'opinion du monde entier à combattre... Je promis au Comte d'avoir l'honneur de le voir avant de quitter Paris, & je me retirai.

Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

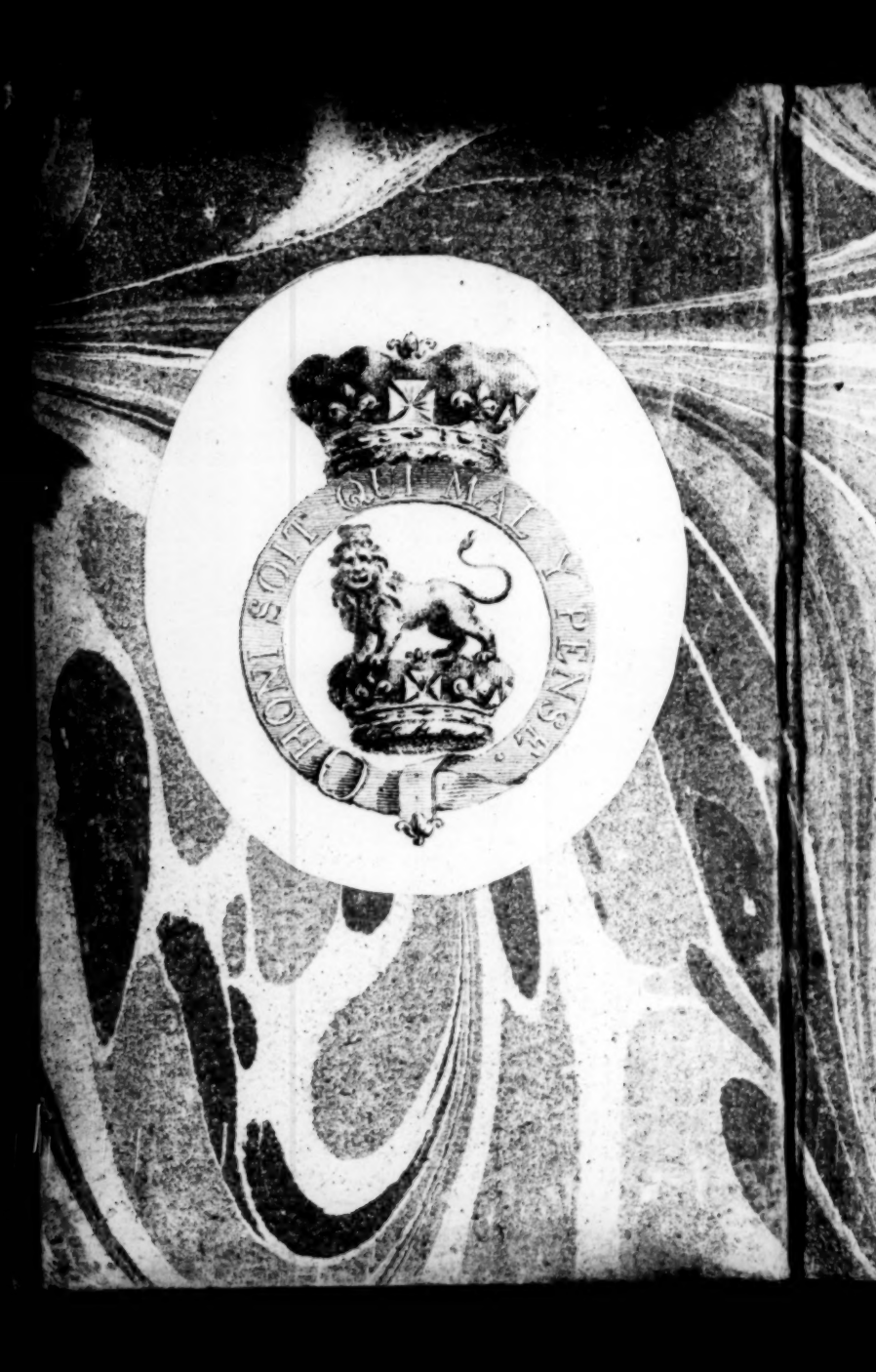
CHAPITRE PREMIER. *Je pars & j'arrive.* Page 1
CHAP. II. *Calais. Senſations.* 4
CHAP. III. *Le Moine à Calais.* 7
CHAP. IV. *Cauſe de repentir.* 11
CHAP. V *L'utilité des Avocats.* 14
CHAP. VI. *La Déſobligeante, à Calais.* 16
CHAP. VII. *Préface, dans la Déſobligeante.* 18
CHAP. VIII. *Un Prêté pour un Rendu.* 28
CHAP. IX. *Dans la rue à Calais.* 32
CHAP. X. *La porte de la Remiſe, à Calais.* 36
CHAP. XI. *Tout ſe paſſe en converſation.* 40
CHAP. XII. *La Tabatiere à Calais.* 45

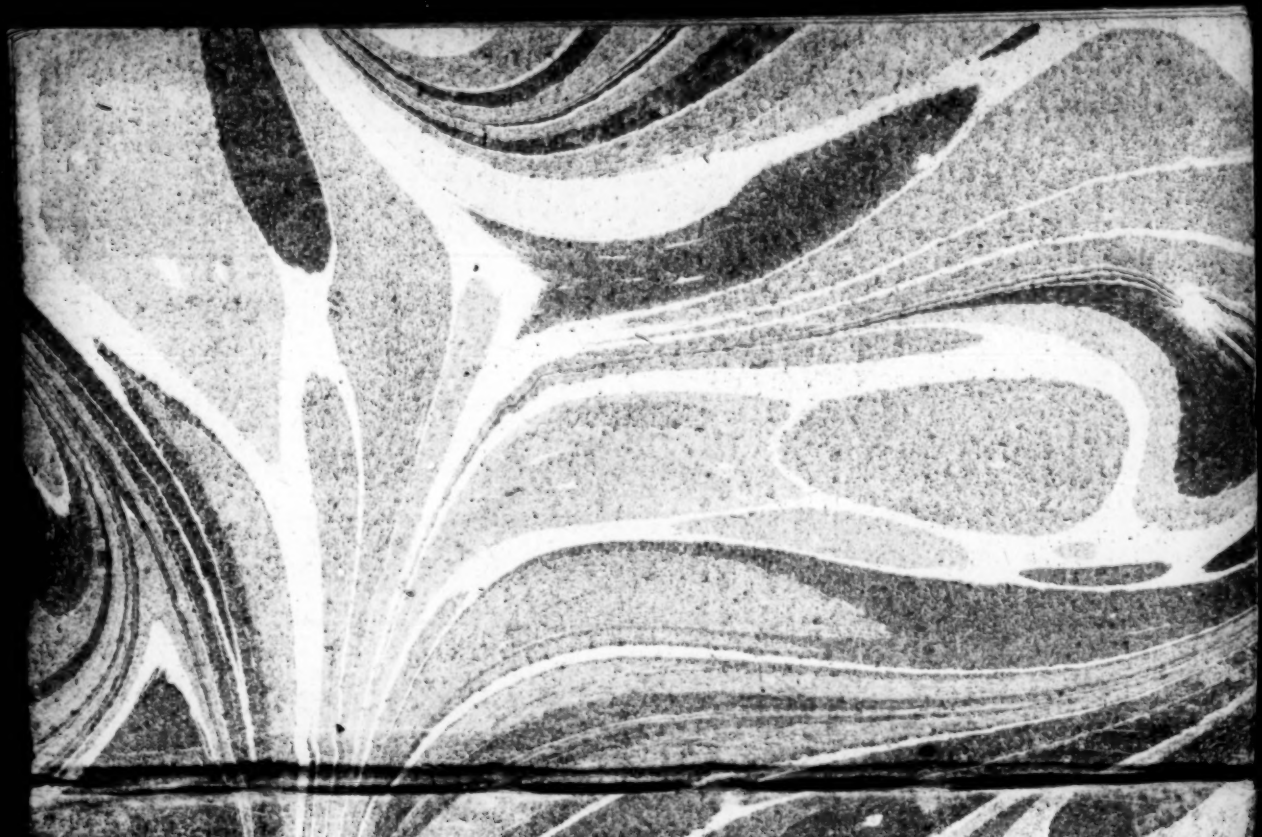
CHAP. XIII. *Victoire.* 50
CHAP. XIV. *Découverte.* 54
CHAP. XV. *Un autre en profiteroit.* 58
CHAP. XVI. *Aveu.* 60
CHAP. XVII. *Le Malheur & le Bonheur.* 63
CHAP. XVIII. *La maniere de voir.* 65
CHAP. XIX. *Montreuil.* 71
CHAP. XX. *Il faut ſavoir s'accommoder de tout.* 75
CHAP. XXI. *Diſcours préliminaire.* 79
CHAP. XXII. *Ce qui rend vertueux.* 81
CHAP. XXIII. *Fragment.* 84
CHAP. XXIV. *Plaiſir rarement goûté.* 87
CHAP. XXV. *Le Bidet.* 92
CHAP. XXVI. *L'âne mort.* 97
CHAP. XXVII. *Le Poſtillon.* 101
CHAP. XXVIII. *Réſolution.* 104
CHAP. XXIX. *La Lettre.* 108
LETTRE. 114
CHAP. XXX. *Paris.* 116
CHAP. XXXI. *La Perruque.* 119
CHAP. XXXII. *Le Pouls.* 123
CHAP. XXXIII. *Le Mari.* 129
CHAP. XXXIV. *Les Gants.* 132

CHAP. XXXV. *La Traduction.* 136
CHAP. XXXVI. *Le Nain.* 142
CHAP. XXXVII. *La Roſe.* 150
CHAP. XXXVIII. *La Femme de chambre.* 155
CHAP. XXXIX. *Le Paſſe-port.* 163
CHAP. XL. *Le Sanſonnet.* 167
CHAP. XLI. *Le Captif.* 174
CHAP. XLII. *Anecdotes.* 177
CHAP. XLIII. *Le Placet.* 180
CHAP. XLIV. *Les petits Pâtés.* 185
CHAP. XLV. *L'Epée.* 190
CHAP. XLVI. *Moyen de ſe nommer.* 194
CHAP. XLVII. *Paſſe-temps.* 203
CHAP. XLVIII. *Digreſſion.* 207
CHAP. XLIX. *Caracteres.* 209

Fin de la Table des Chapitres.

BRITISH MUSEUM 11FE75


HONI SOIT QUI MAL Y PENSE



+

1261 de 64.

VOYAGE
SENTIMENTAL.

BRITISH MUSEUM

VOYAGE SENTIMENTAL,

AUGMENTÉ

DE L'HISTOIRE DE DEUX FILLES

TRÈS-CÉLEBRES DANS LE MONDE.

SECONDE PARTIE.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

BRITISH MUSEUM

VOYAGE SENTIMENTAL, EN FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

LA TENTATION.

JE revins auſſi-tôt à Paris. Le Portier me dit qu'une jeune fille, qui avoit une boîte de carton, étoit venue me demander un inſtant avant que j'arrivaſſe. Je ne ſais, dit-il, ſi elle s'eſt en allée ou non. Je pris la clef de ma chambre, & je trouvai dans l'eſcalier la jeune fille qui deſcendoit.

C'étoit mon aimable fille du quai de Conti. Madame de R... l'avoit envoyée chez une Marchande de Modes, à deux pas de l'Hôtel de Modene : je ne l'avois pas été voir, & elle lui avoit dit de s'informer ſi je n'étois déjà plus à Paris, &, en ce cas, ſi je n'avois pas laiſſé une lettre à ſon adreſſe.

Elle monta avec moi dans ma chambre, pour attendre que j'euſſe écrit une carte. C'étoit une belle ſoirée de la fin du mois de Mai. Les rideaux de la fenêtre, de taffetas cramoiſi, étoient tirés l'un contre l'autre... Le ſoleil ſe couchoit, & il réfléchiſſoit une ſi belle teinture ſur le viſage charmant de la jeune Beauté, que je crus qu'elle rougiſſoit... Cette idée me fit rougir moi-même... Nous étions ſeuls, & cette circonſtance me donna une ſeconde rougeur avant que la premiere fût diſſipée.

Il y a une eſpece agréable de rougeur qui eſt à moitié criminelle, & qui provient plutôt du ſang que de

l'homme lui-même... Le cœur l'envoie avec impétuoſité, & la vertu vole à ſa ſuite... mais ce n'eſt pas pour la rappeler, c'eſt pour rendre la ſenſation plus agréable... Elle vient en compagnie... je ne la décrirai pas... Je ſentis d'abord quelque choſe en moi qui n'étoit pas conforme à la leçon de vertu que j'avois donnée la veille ſur le quai de Conti ; je cherchai une carte pendant cinq ou ſix minutes, quoique je ſuſſe que je n'en avois point.... Je pris une plume... je la laiſſai tomber ; ma main trembloit, le Diable m'agitoit.

Je ſavois auſſi bien qu'un autre qu'il s'enfuiroit en lui réſiſtant ; mais il eſt rare que je lui réſiſte, de peur d'être bleſſé au combat, quoique vainqueur... j'aime mieux, pour plus de ſûreté, céder le triomphe ; & c'eſt moi-même qui fuis, au lieu de le faire fuir.

La jeune fille s'approcha du ſecrétaire, où je cherchois ſi inutilement une carte... Elle ramaſſa la plume, &

m'offrit de me tendre le cornet ; & cela d'une voix ſi douce, que j'allois l'accepter : cependant je n'oſai pas. Mais, ma chere, je n'ai point de carte, lui dis-je, pour écrire. Qu'importe ? écrivez, dit-elle naïvement, ſur telle autre choſe que ce ſoit.

Ah ! je fus tenté de lui dire, je vais donc l'écrire ſur vos levres...

Mais je ſuis perdu, me dis-je, ſi je fais cela. Mon enfant, je n'écrirai point. Je la pris par la main, & la menai vers la porte en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avois donnée... Elle promit de s'en ſouvenir, & elle fit cette promeſſe avec tant d'ardeur, qu'en ſe retournant elle mit ſes deux mains dans les miennes... Il étoit impoſſible, dans cette ſituation, de ne les pas ſerrer ; je ſouhaitois les laiſſer aller, & je les retenois encore... Je ne lui parlois point, je raiſonnois en moi-même... L'action me faiſoit de la peine, mais je tenois toujours les

mains ſerrées... Je voulois finir ce combat en les quittant, & je le recommençois. Mes genoux s'entrechoquoient, mon ſang treſſailloit.

Le lit n'étoit qu'à deux pas de nous... Je lui tenois encore les mains... & je ne ſais comment cela arriva... je ne le lui dis pas... je ne l'y attirai pas... je ne penſois pas même au lit... mais nous nous trouvâmes tous deux aſſis ſur le pied du lit.

Il faut, dit-elle, que je vous montre la petite bourſe que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu... Elle la chercha dans ſa poche droite qui étoit de mon côté, & la chercha pendant quelque temps. Elle la chercha dans ſa poche gauche, & ne la trouvant point, elle craignoit de l'avoir perdue... Je n'ai jamais attendu une choſe avec autant de patience. Enfin elle la trouva dans ſa poche droite, & elle me dit en la tenant au bout de ſes doigts : La voilà. Elle étoit de taffetas vert, doublé de ſatin blanc piqué, & n'étoit

pas plus grande qu'il ne falloit pour contenir l'écu qui étoit dedans. Elle étoit joliment faite, & elle me la mit dans la main. Je la tins dix minutes ſur ſon tablier... Je regardois la bourſe. Mes yeux ſe jetoient quelquefois de côté, mais ils rencontroient plus ſouvent ceux de la jolie fille

J'avois un col pliſſé, dont quelques fils s'étoient rompus. Elle enfila ſans rien dire une aiguille, & ſe mit à le raccommoder... Je prévis alors tout le danger que couroit ma gloire... Sa main, qu'elle faiſoit paſſer ſur mon cou, en gardant le ſilence, agitoit les lauriers que mon imagination avoit placés ſur ma tête, & ils étoient prêts à tomber. La boucle d'un de ſes ſouliers s'étoit défaite en marchant... Voyez, dit-elle en levant ſon pied, j'allois la perdre, ſi je ne m'en étois pas apperçue... Je ne pouvois pas faire moins, en reconnoiſſance du ſoin qu'elle avoit pris de raccommoder mon col, que de rattacher la boucle... &

de lever l'autre pied, pour voir ſi les boucles étoient placées l'une comme l'autre... Je le fis un peu trop bruſquement... & la belle fille fut renverſée... Et alors...

CHAPITRE II.

LA CONQUÊTE.

ET alors ?... O vous, dont les mains froides & les cœurs glacés peuvent vaincre ou maſquer les paſſions par le raiſonnement, dites-moi quelle faute commet un homme à les reſſentir ! Comment ſon eſprit eſt-il reſponſable envers l'Emanateur de tous les eſprits, de la conduite qu'il tient quand il en eſt agité ?

Si la Nature, en tiſſant ſa toile d'amitié, a entrelacé dans toute la piece quelques fils d'amour & de déſir, faut-il déchirer toute la toile pour les en arracher ? O ! châtie de pareils ſtoïques, grand Maître de la Nature ! m'écriois-je en moi-même... En quelque endroit que tu me places pour éprouver ma vertu, quel que ſoit le péril où je me trouve expoſé, quelle que

ſoit ma ſituation, laiſſe-moi ſentir les mouvemens des paſſions qui appartiennent à l'humanité... Et ſi je les gouverne comme je le dois, j'aurai toute ma confiance en ta juſtice... C'eſt toi qui nous as formés... Nous ne nous ſommes pas faits nous-mêmes.

Je n'eus pas ſi-tôt adreſſé cette courte priere au Ciel, que je relevai la jeune fille. Je la pris par la main, & la conduiſis hors de la chambre... Elle ſe tint près de moi juſqu'à ce que j'euſſe fermé la porte, & que j'en euſſe mis la clef dans ma poche... Alors la victoire étoit décidée... & elle ne l'étoit pas un inſtant auparavant; alors je lui donnai un baiſer ſur la joue... je la repris par la main, & je la menai en toute ſûreté juſqu'à la porte de la rue.

CHAPITRE III.

LE MYSTERE.

UN homme qui connoît le cœur humain, jugera aiſément qu'il m'étoit impoſſible de retourner ſi-tôt dans ma chambre; c'eût été paſſer d'un morceau muſical dont le feu avoit animé toutes mes affections, à une clef froide... Je reſtai donc quelque temps ſur la porte de l'Hôtel, & je m'occupai à examiner les paſſans, & à former ſur eux les conjectures que leurs différentes allures me ſuggéroient; mais un ſeul objet fixa bientôt toutes mes attentions, & les confondit. C'étoit un grand homme ſec, d'un ſérieux philoſophique, & d'une mine hâlée, qui paſſoit & repaſſoit gravement dans la rue, & n'alloit jamais au delà de ſoixante pas de chaque côté de la porte. Il paroiſſoit avoir à peu près cinquante

ans, & avoit une petite canne ſous le bras... Son habit ſa veſte & ſa culotte étoient de drap noir, un peu uſé, mais encore propre. A ſa maniere d'ôter ſon chapeau, & d'accoſter un grand nombre de paſſans, je jugeai qu'il demandoit l'aumône, & je préparai quelque monnoie pour la lui donner quand il s'adreſſeroit à moi en paſſant... Mais il paſſa ſans me rien demander, & cependant ne fit pas ſix pas ſans s'arrêter vis-à-vis d'une petite femme qui venoit devant lui... J'avois plus l'air de lui donner, qu'elle... A peine eut-il fini, qu'il ôta ſon chapeau à une autre... Un Monſieur, d'un certain âge, avançoit lentement vers lui, & il étoit ſuivi d'un jeune homme fort bien mis... Il les laiſſa paſſer tous deux ſans leur rien dire... Mais une femme qui ſurvint un inſtant après en fut ſaluée... Je reſtai à l'obſerver une bonne demi-heure, & il fit pendant ce temps une douzaine de tours en avant & en arriere, en ſuivant conſtamment le même plan.

Il y avoit deux choſes dans ſa conduite qui m'inquiétoient, & qui me faiſoient faire inutilement beaucoup de réflexions ; c'étoit de ſavoir d'abord pourquoi il ne contoit ſon hiſtoire qu'aux femmes, & enſuite quelle eſpece d'hiſtoire c'étoit, & quelle eſpece d'éloquence il employoit pour toucher leurs cœurs, en jugeant apparemment qu'elle étoit inutile pour émouvoir ceux des hommes.

Deux autres circonſtances me rendoient encore ce myſtere plus impénétrable ; c'eſt qu'il diſoit tout bas à chaque femme ce qu'il avoit à lui dire, & d'une façon qui avoit plutôt l'air d'un ſecret confié, que d'une demande ; & qu'il réuſſiſſoit toujours. Il n'arrêta pas une ſeule femme, qui ne tirât ſa bourſe pour lui donner quelque choſe.

J'eus beau réfléchir, je ne pus me former de ſyſtême pour expliquer ce phénomene. C'étoit une énigme à m'occuper tout le reſte de la ſoirée, & je me retirai dans ma chambre.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

LE CAS DE CONSCIENCE.

MON Hôte me ſuivit, & à peine fut-il entré, qu'il me dit de chercher un autre logement. Pourquoi cela, lui dis-je, mon ami ?... Pourquoi ?... N'avez-vous donc pas eu pendant deux heures une jeune fille enfermée avec vous ? Cela eſt contre les regles de ma maiſon... Fort bien ! lui dis-je, & nous nous quitterons tous bons amis ; car la jeune fille n'a point eu de mal... ni moi non plus, & je vous laiſſerai comme je vous ai trouvé... C'en eſt aſſez, reprit-il, pour perdre mon Hôtel de réputation... Cela n'eſt pas équivoque... Voyez, ajouta-t-il en me montrant le pied du lit où nous avions été aſſis... J'avoue que cela avoit quelque apparence d'un témoignage ; mais mon orgueil ſouffroit d'entrer en

explication avec lui, &, ſans lui faire de détail, je lui dis de ſe tranquilliſer, de dormir auſſi bien que je le ferois cette nuit, & que je le paierois demain matin.

Je ne me ſerois pas ſoucié, Monſieur, de vous voir une douzaine de filles... Et je n'ai jamais ſongé, moi, à en avoir une ſeule, lui dis-je en l'interrompant... Pourvu, ajouta-t-il, que c'eût été le matin... Eſt-ce que la différence des momens du jour met à Paris de la différence dans le mal ? Cela en fait beaucoup, Monſieur, par rapport à la décence... Je goûte une bonne diſtinction, & je ne pouvois pas me fâcher bien vivement contre cet homme... J'avoue, pourſuivit-il, qu'il eſt néceſſaire à un Etranger d'avoir la commodité d'acheter des dentelles, de la broderie, des bas de ſoie... & ce n'eſt rien, quand une femme qui vend de tout cela vient avec une boîte de carton... cela paſſe... Oh ! en ce cas votre conſcience & la mienne ſont à

l'abri ; car, ſur ma foi, elle en avoit une... mais je n'y ai pas regardé... Monſieur n'a donc rien acheté ? dit-il. Rien du tout, dis-je... C'eſt que je vous recommande, Monſieur, une jeune fille qui vous vendra en conſcience... A la bonne heure, mais il faut que je la voie ce ſoir... Il me fit une profonde révérence, & ſe retira ſans répliquer.

Je vais triompher de cet homme, me dis-je ; mais quel profit en tirerai-je ? Je lui ferai voir que ce n'eſt qu'une ame vile. Et enſuite ? enſuite ?... J'étois trop près de moi, pour dire que c'étoit pour l'amour des autres... Je n'avois point de bonne réponſe à me faire à cette queſtion... Il y avoit plus de mauvaiſe humeur que de principe dans mon projet... & il me déplaiſoit même avant de l'exécuter.

Une jeune griſette entra quelques minutes après avec une boîte de dentelles... Elle vient bien inutilement, me dis-je, je n'acheterai certainement rien.

Elle vouloit me faire tout voir... Mais il étoit difficile de me montrer quelque choſe qui me plût.. Cependant elle ne faiſoit pas ſemblant de s'appercevoir de mon indifférence. Son petit magaſin étoit ouvert, & elle en étala toutes les dentelles à mes yeux, les déplia & les replia l'une après l'autre avec beaucoup de patience & de douceur... Il ne tenoit qu'à moi d'acheter ou de ne pas acheter ; elle me laiſſoit le tout pour le prix que je voudrois lui en donner... La pauvre créature ſembloit avoir de l'ardeur pour gagner quelque choſe, & fit ce qu'elle put pour vaincre mon obſtination... Le jeu de ſes graces étoit cependant plus animé par un air naïf & careſſant, que par l'art.

S'il n'y a pas dans l'homme un fonds de complaiſance & de bonté qui le rende dupe, *tant pis*. Mon cœur s'amollit, & ma derniere réſolution ſe changea auſſi facilement que la premiere... Pourquoi punir quelqu'un de

la faute des autres ? Si tu es tributaire de ce tyran d'Hôte, me diſois-je en fixant la jeune Marchande, je plains ton ſort.

Je n'aurois eu que quatre louis dans ma bourſe, que je ne l'aurois pas renvoyée ſans en dépenſer trois. Je lui pris une paire de manchettes.

L'Hôte va partager ſon profit avec elle... Qu'importe ? Je n'ai fait que payer comme tant d'autres ont fait avant moi pour une action qu'ils n'ont pu commettre, & dont ils n'avoient pas même eu l'idée.

CHAPITRE V.

L'ÉNIGME.

LA Fleur, en me ſervant au ſouper, me dit que l'Hôte étoit bien fâché de l'affront qu'il m'avoit fait en me diſant de chercher un autre logement.

Un homme, qui veut paſſer une nuit tranquille, ne ſe couche point avec de l'inimitié contre quelqu'un, quand il peut ſe réconcilier... Je dis donc à La Fleur de dire à l'Hôte que j'étois fâché moi-même de lui avoir donné occaſion de me faire ce mauvais compliment : vous pouvez même lui ajouter, ſi la jeune fille revenoit encore, que je ne veux plus la revoir.

Ce n'étoit pas à lui que je faiſois ce ſacrifice, c'étoit à moi-même... *Après l'avoir échappé auſſi belle*, je m'étois réſolu de ne plus courir de riſques, & de tâcher de quitter Paris

avec le même fonds de vertu que j'y avois apporté.

Mais, Monſieur, dit La Fleur en me ſaluant juſqu'à terre, c'eſt ne pas ſuivre le ton... Monſieur changera ſans doute de ſentiment. Si par haſard il vouloit s'amuſer... Je ne trouve point en cela d'amuſement, lui dis-je en l'interrompant.

Mon Dieu ! dit La Fleur en ôtant le couvert.

Il alla ſouper, & revint une heure après pour me coucher. Perſonne n'étoit plus attentif que lui, mais il étoit encore plus officieux qu'à l'ordinaire. Je voyois qu'il vouloit me dire quelque choſe, & qu'il n'oſoit le faire. Je ne pouvois concevoir ce que ce pouvoit être, & je ne me mis pas beaucoup en peine de le ſavoir. J'avois une autre énigme plus intéreſſante à développer. Le manége de l'homme que j'avois vu, m'occupoit. J'en aurois bien voulu connoître tous les reſſorts, & ce n'eſt point la curioſité qui m'excitoit.

C'eſt un principe de recherche ſi bas, que je ne donnerois pas une obole pour la ſatisfaire... Mais un ſecret qui amolliſſoit ſi promptement & avec autant d'efficacité le cœur du beau ſexe, étoit à mon avis un ſecret qui valoit la pierre philoſophale. Si les deux Indes m'euſſent appartenu, j'en aurois donné une pour le ſavoir.

Je le tournai & retournai inutilement toute la nuit dans ma tête. Mon eſprit, le lendemain matin en m'éveillant, étoit auſſi épuiſé par mes rêves, que celui du Roi de Babylone l'avoit été par ſes ſonges. Je n'héſitai pas d'affirmer que l'interprétation de cette énigme auroit embarraſſé tous les Savans de Paris, auſſi bien que ceux de la Chaldée.

CHAPITRE VI.

LE DIMANCHE.

CETTE nuit amena le Dimanche. La Fleur, en m'apportant du thé, du pain & du beurre pour mon déjeûné, étoit ſi paré, que j'eus de la peine à le reconnoître.

En le prenant à Montreuil, je lui avois promis un chapeau neuf avec une ganſe & un bouton d'argent, & ſix louis pour s'habiller à Paris. Je lui en avois donné ſept pour avoir le tout; & le bon garçon avoit, on ne peut mieux, employé ſon argent.

Il avoit acheté un fort bel habit d'écarlate, & la culotte de même... Cela n'avoit été porté que peu de temps... Je lui ſus mauvais gré de me dire qu'il avoit fait cette emplette à la fripperie. L'habillement étoit ſi frais, que, quoique je ſuſſe bien qu'il ne pouvoit pas

être neuf, j'aurois ſouhaité pouvoir m'imaginer que je l'avois fait faire exprès pour lui. Mais c'eſt une délicateſſe qui ne bleſſe pas beaucoup à Paris.

La veſte qu'il avoit achetée étoit de ſatin bleu, aſſez bien brodée en argent, un peu uſée, mais encore fort apparente ; le bleu n'étoit pas trop foncé, & cela s'aſſortiſſoit très-bien avec l'habit & la culotte. Il avoit une bourſe, un ſolitaire, des manchettes brodées, des bas de ſoie ; il étoit bien accommodé. La Nature lui avoit donné une belle figure qui ne lui avoit pas couté un ſou... En un mot, tout cela alloit fort bien enſemble.

C'eſt ainſi qu'il entra dans ma chambre, avec un gros bouquet à la boutonniere de ſon habit. Il y avoit dans tout ſon maintien un air de gaieté & de propreté, qui me rappela que c'étoit Dimanche... Je conjecturai auſſi-tôt, en combinant les choſes, que ce qu'il avoit à me dire le ſoir, étoit de me demander la permiſſion de paſſer

ce jour-là comme on le paſſe à Paris. J'y avois à peine penſé, que d'un air timide, mêlé cependant d'une ſorte de confiance que je ne le refuſerois pas, il me pria de lui accorder la journée.

Mais pourquoi faire, La Fleur? Il me dit ingénument que c'étoit pour faire le galant vis-à-vis de ſa maîtreſſe.

Moi, j'avois préciſément à le faire vis-à-vis de Madame de R... J'avois retenu exprès mon carroſſe de remiſe; & ma vanité n'auroit pas été peu flattée d'avoir un Domeſtique auſſi élégant derriere ma voiture. J'avois de la peine à me réſoudre à me paſſer de lui dans cette occaſion.

Mais il ne faut pas raiſonner dans ces petits embarras; il faut ſentir. Les Domeſtiques ſacrifient leur liberté dans le contrat qu'ils font avec nous; mais ils ne ſacrifient pas la Nature. Ils ont leur vanité, leurs ſouhaits, auſſi bien que leurs maîtres... Ils ont mis à prix leur *abnégation* d'eux-mêmes, ſi je peux me ſervir de cette expreſſion, &

leurs attentes ſont quelquefois ſi déraiſonnables, que ſi leur état ne me donnoit pas le moyen de les mortifier, je voudrois ſouvent les en fruſtrer... Mais quand je réfléchis qu'ils peuvent me dire, lorſque je les maîtriſe : Je le ſais bien... je ſais que je ſuis votre domeſtique... Je ſens alors que je ſuis déſarmé de tout le pouvoir d'un maître.

La Fleur, tu peux aller, lui dis-je... Mais quelle eſpece de maîtreſſe as-tu faite depuis ſi peu de temps que tu es à Paris ?... Et La Fleur, en mettant la main ſur ſa poitrine, me dit que c'étoit une Demoiſelle qu'il avoit vue chez M. le Comte de B... La Fleur avoit un cœur fait pour la ſociété, &, à dire vrai, il en laiſſoit échapper, de maniere ou d'autre, auſſi peu d'occaſions que ſon maître... Mais comment celle-ci vint-elle ? Dieu le ſait. Tout ce qu'il m'en dit, c'eſt que pendant que j'étois chez le Comte, il avoit fait connoiſſance avec la Demoiſelle, au bas de l'eſcalier.

Le

Le Comte m'avoit accordé ſa protection ; & La Fleur avoit ſu ſe mettre dans les bonnes graces de la Demoiſelle. Elle devoit venir ce jour-là à Paris avec deux ou trois autres perſonnes de la maiſon de M. le Comte, & il avoit fait la partie de paſſer la journée avec eux ſur les Boulevards.

Gens heureux ! qui, une fois la ſemaine, au moins, mettez de côté vos embarras & vos ſoucis, & qui, en chantant & danſant, éloignez gaiement de vous un fardeau de peines & de chagrins qui accable les autres Nations.

CHAPITRE VII.

OCCUPATION IMPRÉVUE.

LA Fleur, ſans y ſonger plus que moi, m'avoit laiſſé de quoi m'amuſer tout le jour.

Il m'avoit apporté le beurre ſur une feuille de figuier. Il faiſoit chaud, & il avoit demandé une mauvaiſe feuille de papier pour mettre entre ſa main & la feuille de figuier.

Cela tenoit lieu d'une aſſiette, & je lui dis de mettre le tout ſur la table comme cela étoit. Le congé que je lui avois donné, m'avoit déterminé à ne point ſortir. Je lui dis de s'en aller, & d'avertir, en paſſant, le Traiteur que je dînerois à l'Hôtel.

Dès que j'eus déjeûné, je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'en allois faire autant de la feuille de papier, mais elle étoit imprimée. J'y

jetai les yeux. J'en lus une ligne, puis une autre, puis une troiſieme; cela excita ma curioſité. Je baiſſai la fenêtre, je m'aſſis, & je me mis à lire.

C'étoit du vieux François, dont la date paroiſſoit être du temps de Rabelais; & c'étoit peut-être lui qui en étoit l'Auteur. Le caractere étoit gothique, & ſi effacé par l'humidité & par l'injure du temps, que j'eus bien de la peine à le déchiffrer... J'en abandonnai même la lecture, & j'écrivis une lettre à mon ami Eugene... Mais je repris le chiffon. Impatienté de nouveau, je t'écrivis auſſi, ma chere Liſette, pour me calmer; mais irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore, & je m'obſtinois à le lire quand le dîner vint.

Je réveillai mes eſprits par une bouteille de vin de Bourgogne, & je repris ma tâche. Gruterus ou Spon (*a*) n'avoient jamais été plus appliqués à

(*a*) Savans Antiquaires.

pénétrer le ſens de quelque médaille, & en deux ou trois heures d'eſſai, je crus m'appercevoir que je comprenois ce que je liſois... Mais pour m'en aſſurer davantage, je me mis à le traduire en Anglois, pour voir la figure que cela feroit... Je faiſois de temps en temps quelques tours dans ma chambre, je me mettois à la fenêtre, je reprenois la plume, & à neuf heures du ſoir j'eus enfin achevé mon travail... On en dira ce qu'on voudra; le voici.

CHAPITRE VIII.

FRAGMENT.

OR, comme la femme du Notaire diſputoit ce point un peu trop vivement avec le Notaire, je voudrois, dit le Notaire en mettant bas ſon parchemin, qu'il y eût ici un autre Notaire pour prendre acte de tout ceci.

Que feriez-vous alors ? dit-elle en ſe levant précipitamment... La femme du Notaire étoit une petite femme vaine & colérique... Et le Notaire, pour éviter un ouragan, jugea à propos de répondre avec douceur... J'irois, dit-il, au lit... Vous pouvez aller au diable, dit la femme du Notaire.

Or, il n'y avoit qu'un lit dans tout l'appartement, parce que ce n'eſt pas la mode à Paris d'avoir pluſieurs chambres qui en ſoient garnies ; & le Notaire, qui ne ſe ſoucioit pas de coucher avec

une femme qui venoit de l'envoyer au diable, & qui, un peu plus échauffée, n'auroit peut-être pas même fait de façon pour l'envoyer autre part, prit ſon chapeau, ſa canne & ſon manchon, & ſortit de la maiſon.

La nuit étoit pluvieuſe & venteuſe, & il marchoit mal à ſon aiſe vers le Pont-Neuf.

De tous les ponts qui ont jamais été faits, ceux qui paſſent ſur le Pont-Neuf, doivent avouer que c'eſt le pont le plus beau, le plus noble, le plus magnifique, le mieux éclairé, le plus long, le plus large qui ait jamais joint deux côtés de riviere ſur la ſurface du globe.

Je ne ſais ſi je me trompe; à ce trait, on diroit que l'Auteur du Fragment n'étoit pas François: mais continuons, cela vaut mieux qu'une mauvaiſe réflexion.

Le ſeul reproche que les Théologiens, les Docteurs de Sorbonne, &

tous les Caſuiſtes faſſent à ce pont, c'eſt que s'il fait du vent à Paris, il n'y a point d'endroit où l'on blaſphême plus ſouvent la Nature à l'occaſion de ce météore... & cela eſt vrai, mes bons amis : il y ſouffle ſi vigoureuſement, il vous y houſpille avec des bouffées ſi ſubites & ſi fortes, que de cinquante perſonnes qui le paſſent, il n'y en a pas une qui ne coure le riſque de ſe voir enlever ou de montrer quelque choſe.

Le pauvre Notaire, qui avoit à garantir ſon chapeau d'accident, appuya deſſus le bout de ſa canne : mais comme il paſſoit en ce moment auprès de la ſentinelle, le bout de ſa canne, en la levant, attrapa la corne du chapeau de la ſentinelle ; & le vent qui n'avoit preſque plus rien à faire, emporta le chapeau dans la riviere.

C'eſt un coup de vent, dit en l'attrapant un Bachoteur qui ſe trouva là.

La ſentinelle étoit un Gaſcon. Il

devint furieux, releva ſa mouſtache, & mit ſon arquebuſe en joue.

Dans ce temps-là on ne faiſoit partir les arquebuſes que par le ſecours d'une meche. Le vent, qui fait des choſes bien plus étranges, avoit éteint la lanterne de papier d'une vieille femme, & la vieille femme avoit emprunté la meche de la ſentinelle pour la rallumer... Cela donna le temps au ſang du Gaſcon de ſe refroidir, & de faire tourner l'aventure plus avantageuſement pour lui... Il courut après le Notaire, & ſe ſaiſit de ſon caſtor. C'eſt un coup de vent, dit-il, pour rendre ſa capture auſſi légitime que celle du Bachoteur.

Le pauvre Notaire paſſa le pont ſans rien dire ; mais arrivé dans la rue Dauphine, il ſe mit à déplorer ſon ſort.

Que je ſuis malheureux ! diſoit-il. Serai-je donc toute ma vie le jouet des orages, des tempêtes, & du vent ? Etois-je né pour entendre toutes les

injures, les imprécations qu'on vomit ſans ceſſe contre mes confreres & contre moi ? Ma deſtinée étoit-elle donc de me voir forcé par les foudres de l'Egliſe à contracter un mariage avec une femme qui étoit ſi douce avant qu'elles ſe mêlaſſent de cette affaire, & qui eſt à préſent pire qu'une Furie ? D'être chaſſé de chez moi par des vents domeſtiques, & dépouillé de mon caſtor par ceux du pont ? Me voilà tête nue & à la merci des bouraſques d'une nuit pluvieuſe & orageuſe, & du flux & reflux des accidens qui l'accompagnent. Où aller ? où paſſer la nuit ? quel vent, au moins, dans les trente-deux points du compas, pouſſera chez moi les pratiques de mes confreres ?

Le Notaire ſe plaignoit ainſi, lorſqu'il entendit, du fond d'une allée obſcure, une voix qui crioit à quelqu'un d'aller chercher le Notaire le plus proche... Or le Notaire qui étoit là, ſe crut le Notaire déſigné... C'eſt

ainſi que l'occaſion fait le larron. Il entra dans l'allée, & s'y enfonça juſqu'à ce qu'il trouva une petite porte ouverte. Là il entra dans une grande ſalle, & une vieille Servante l'introduiſit dans une chambre encore plus grande, où il y avoit pour tous meubles une longue pertuiſane, une cuiraſſe, une vieille épée rouillée, & une bandouliere, qui étoient ſuſpendues à des clous à quatre endroits différens le long du mur.

Un vieux perſonnage, autrefois Gentilhomme, & qui l'étoit encore, en ſuppoſant que l'adverſité & la miſere ne flétriſſent pas la Nobleſſe, étoit couché dans un lit à moitié entouré de rideaux, la tête appuyée ſur ſa main en guiſe de chevet. Il y avoit une petite table tout auprès du lit, & ſur la petite table, une chandelle qui éclairoit tout l'appartement. On avoit placé la ſeule chaiſe qu'il y eût près de la table, & le Notaire s'aſſit ſur la chaiſe. Il tira de ſa poche une écritoire

& une feuille ou deux de papier, qu'il mit ſur la table... Il exprima, du coton de ſon cornet, un peu d'encre avec ſa plume, &, la tête baiſſée au deſſus de ſon papier, il attendoit, d'une oreille attentive, que le Gentilhomme lui dictât ſon teſtament.

Hélas! M. le Notaire, dit le Gentilhomme, je n'ai rien à donner qui puiſſe ſeulement payer les frais de mon teſtament, ſi ce n'eſt mon Hiſtoire... Et je vous avoue que je ne mourrois pas tranquillement, ſi je ne l'avois léguée au Public... Je vous legue à vous qui allez l'écrire, les profits qui pourront vous en revenir... Mais prenez garde que le Libraire ne vous les écorne... C'eſt une Hiſtoire ſi extraordinaire, que tout le genre humain la lira avec avidité... Elle fera la fortune de votre maiſon... Mais, encore une fois, prenez garde au Libraire... Le Notaire, dont l'encre étoit ſéchée, en puiſa encore comme il put... Puiſſant

Directeur de tous les événemens de ma vie ! s'écria le vieux Gentilhomme en levant les yeux & les mains vers le ciel ; ô ! toi, dont la main m'a conduit à travers ce labyrinthe d'aventures étranges, jusqu'à cette scène de désolation, aide la mémoire fautive d'un homme infirme & affligé... Dirige ma langue par l'esprit de ta vérité éternelle, & que cet étranger n'écrive rien qui ne soit déjà écrit dans ce livre invisible, qui doit me condamner ou m'absoudre.

Le Notaire, qui avoit ouï dire que les Romans n'étoient que des mensonges, étoit enchanté d'en avoir un à écrire qui ne seroit que des vérités... Il éleva sa plume entre ses yeux & la chandelle, pour voir si rien ne s'opposeroit à la netteté de son écriture, & il n'avoit jamais été si bien préparé.

Cette Histoire, M. le Notaire, ajouta le moribond, réveillera toutes les sensations de la Nature... Elle affligera

gera les cœurs humains... Les ames les plus dures, les plus cruelles, en ſeront émues de compaſſion.

Le Notaire brûloit d'impatience de la commencer, & l'on ſoupçonne même qu'il conçut le projet, dès ce moment, de la donner au Public comme ſi elle étoit de lui... Il s'imaginoit qu'on regarderoit comme un prodige qu'un Notaire eût ſu écrire quelque choſe en François... Il reprit donc de l'encre pour la troiſieme fois; & le malade, en ſe tournant de ſon côté, lui dit: Ecrivez, M. le Notaire; & le Notaire écrivit ce qui ſuit.

Où eſt le reſte? dis-je à La Fleur qui entra en ce moment dans ma chambre.

CHAPITRE IX.

LE BOUQUET.

LE reſte, Monſieur ? dit-il, quand je lui eus dit ce qui me manquoit. Il n'y en avoit que deux feuilles, œlle-ci & une autre dont j'ai enveloppé les tiges du bouquet que j'avois, & que j'ai donné à la Demoiſelle que j'ai été trouver ſur le Boulevard... Je t'en prie, La Fleur, retourne la voir, & demande-lui l'autre feuille, ſi par haſard elle l'a conſervée. Elle l'aura ſans doute, dit-il, & il part en volant.

Il ne fut que quelques inſtans à revenir. Il étoit eſſouflé, & plus triſte que s'il eût perdu la choſe la plus précieuſe... Juſte ciel ! me dit-il, Monſieur, il n'y a qu'un quart d'heure que je lui ai fait le plus tendre adieu ; & la volage, en ce peu de temps, a donné le gage de ma tendreſſe à un Valet-de-

pied du Comte... J'ai été le lui demander ; il l'avoit donné lui-même à une jeune Lingere du coin ; & celle-ci en a fait préſent à un Joueur de violon, qui l'a emporté je ne ſais où... & la feuille de papier avec. Oui, Monſieur... nos malheurs étoient enveloppés dans la même aventure... Je ſoupirai ; & La Fleur ſoupira, mais un peu plus haut.

Quelle perfidie, s'écrioit La Fleur ! Cela eſt malheureux, diſoit ſon Maître.

Cela ne m'auroit pas fait de peine, diſoit La Fleur, ſi elle l'avoit perdu... Ni à moi, La Fleur, ſi je l'avois trouvé...

CHAPITRE X.

L'ACTE DE CHARITÉ.

UN homme qui craint d'entrer dans un paſſage obſcur, peut être un très-galant homme, & propre à faire mille choſes; mais il lui eſt impoſſible de faire un bon Voyageur Sentimental. Je fais peu de cas de ce qui ſe paſſe au grand jour & dans les grandes rues... La Nature eſt retenue & n'aime pas à agir devant des ſpectateurs. Mais on voit quelquefois, dans un coin retiré, de courtes ſcènes qui valent mieux que tous les ſentimens d'une douzaine de Tragédies du théatre François réunies... Elles ſont cependant bien bonnes... Elles ſont auſſi utiles aux Prédicateurs qu'aux Rois, aux Héros, aux Guerriers; & quand je veux faire quelque ſermon plus brillant qu'à l'ordinaire, je les lis, & j'y trouve un fonds

inépuiſable de matériaux... La Cappadoce, le Pont, l'Aſie, la Phrygie, la Pamphilie, le Mexique, me fourniſſent des textes auſſi bons que la Bible.

Il y a un paſſage fort long & fort obſcur, qui va de l'Opéra Comique à une rue fort étroite. Il eſt fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent ſe retirer tranquillement à pied quand la foule des carroſſes s'eſt écoulée. Le bout de ce paſſage, vers la ſalle, eſt éclairé par un lampion, dont la lumiere foible ſe perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Ce lumignon eſt peu utile, mais il ſert d'ornement. Il eſt de loin comme une étoile fixe de la moindre grandeur... Elle brûle & ne fait aucun bien à l'Univers.

J'apperçus dans ce paſſage, à cinq ou ſix pas de la rue, deux Dames qui ſe tenoient par le bras, & qui avoient l'air d'attendre une voiture. Je me tapis le long du mur, preſque à côté d'elles,

& m'y tins tranquillement... J'étois en noir, & à peine pouvoit-on diſtinguer qu'il y eût là quelqu'un.

Je ne pouvois pas trop bien diſcerner moi-même les traits des deux Dames, mais j'avois paſſé tout près d'elles, & j'avois, je crois, remarqué que celle dont j'étois le plus proche, étoit grande, maigre, & d'environ trente-ſix ans; l'autre étoit auſſi grande, auſſi maigre, & paroiſſoit plus âgée. Je ne ſais ſi elles étoient mariées, ſi elles étoient veuves, ou ſi ce n'étoit point par haſard un duo de triſtes Veſtales auſſi ennuyées de l'être, que vaines, à leur grand regret, d'en afficher le titre. Ce que je crus voir le mieux, c'eſt qu'elles n'avoient pas l'air d'être plus accoutumées au doux langage des Amans, qu'à leurs tendres careſſes... Je ne pouvois pourtant pas les rendre heureuſes... Mais le bonheur ce ſoir étoit deſtiné à leur venir d'une autre main.

Une voix baſſe, avec une bonne

tournure d'expreſſion, terminée par une douce cadence, ſe fit entendre, & leur demanda, pour l'amour de Dieu, une piece de douze ſous entre elles d'eux... Il me parut ſingulier d'entendre un mendiant fixer le contingent d'une aumône, & ſur-tout de le fixer à douze fois plus haut qu'on ne donne ordinairement, ou en plein jour ou dans l'obſcurité... Les Dames en parurent tout auſſi ſurpriſes que moi... Douze ſous, dit l'une! Une piece de douze ſous! dit l'autre, & point de réponſe.

Je ne ſais, Meſdames, dit le pauvre, comment demander moins à des perſonnes de votre rang, & il leur fit une profonde révérence.

Paſſez, paſſez, dirent-elles, nous n'avons point d'argent.

Il garda le ſilence pendant une minute ou deux, & renouvela ſa priere.

Ne fermez pas vos oreilles, mes belles Dames, dit-il, à mes accens...

Mais, mon bon homme, dit la plus jeune, nous n'avons point de monnoie... Que Dieu vous béniſſe donc, dit-il, & multiplie envers vous ſes faveurs !... L'aînée mit la main dans ſa poche... Voyons donc, dit-elle, ſi je trouverai un ſou marqué... Un ſou marqué ! Ah ! donnez la piece de douze ſous, dit l'homme ; la Nature a été libérale à votre égard, ſoyez-le envers un malheureux qu'elle ſemble avoir abandonné.

Volontiers, dit la plus jeune, ſi j'en avois.

Beautés compatiſſantes, dit-il en s'adreſſant à toutes deux, il n'y a que votre bonté, votre bienfaiſance, qui donnent à vos yeux un éclat ſi doux & ſi brillant... & c'eſt ce qui faiſoit dire tout à l'heure au Marquis de Villiers & à ſon frere, en paſſant, des choſes ſi agréables de vous...

Les deux Dames s'affecterent, & toutes deux à la fois mirent la main dans leur poche, & en tirerent chacune

une piece de douze ſous. Le pauvre & elles ne luttoient plus : il n'y eut plus de conteſtations qu'entre elles, pour ſavoir qui donneroit la piece de douze ſous ; & leur envie paroiſſoit tenir de l'empreſſement. La diſpute ſe termina par les donner toutes deux ; & l'homme ſe retira.

CHAPITRE XI.

L'ÉNIGME EXPLIQUÉE.

JE courus vîte après lui, & je fus tout étonné de voir le même homme que j'avois vu devant l'Hôtel de Modene, & qui m'avoit jeté l'eſprit dans un ſi grand embarras... Je découvris tout d'un coup ſon ſecret, ou au moins ce qui en étoit la baſe : c'étoit la flatterie.

Parfum délicieux ! quel rafraîchiſſement ne donnes-tu pas à la Nature ! Comme tu remues toutes ſes puiſſances & toutes ſes foibleſſes ! Avec quelle douceur tu pénetres dans le ſang, & tu l'aides à franchir les paſſages les plus difficiles qu'il rencontre dans ſa route pour aller au cœur !

L'homme, en ce moment, n'étoit pas gêné par le temps, & il prodigua à ces Dames ce qu'il étoit ſans doute

forcé d'épargner dans d'autres circonſtances. Il eſt ſûr qu'il ſavoit ſe réduire à moins de paroles dans les cas preſſés, tels que ceux qui arrivoient dans la rue ; mais comment faiſoit-il ?... L'inquiétude de le ſavoir ne me tourmente pas. C'eſt aſſez pour moi d'être inſtruit qu'il gagna deux pieces de douze ſous... Que ceux qui ont fait une fortune plus conſidérable par la flatterie, expliquent le reſte, ils y réuſſiront mieux que moi.

CHAPITRE XII.

ESSAI.

Nous nous avançons moins dans le monde en rendant des ſervices, qu'en en recevant. Nous prenons le rejeton fané d'un œillet, nous le plantons, & nous l'arroſons parce que nous l'avons planté.

M. le Comte de B... qui m'avoit été ſi utile pour mon paſſe-port, me le fut encore... Il étoit venu à Paris, & devoit y reſter quelques jours... Il s'empreſſa de me préſenter à quelques perſonnes de qualité qui devoient me préſenter à d'autres, & ainſi de ſuite.

Je venois de découvrir, aſſez à temps, le ſecret que je voulois approfondir, pour tirer parti de ces honneurs & les mettre à profit. Sans cela, je n'aurois dîné ou ſoupé qu'une ſeule fois à la ronde chez toutes ces perſonnes,

ſonnes, comme cela ſe pratique ordinairement; & en traduiſant, ſelon ma coutume, les figures & les attitudes Françoiſes en Anglois, j'aurois vu à chaque fois que j'avois pris le couvert de quelqu'un qui auroit été plus agréable à la compagnie que moi. L'effet tout naturel de ma conduite eût été de réſigner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurois pas ſu les conſerver... Mon ſecret opéra ſi bien, que les choſes n'allerent pas mal.

Je fus introduit chez le vieux Duc de... Il s'étoit ſignalé autrefois par une foule de faits de Chevalerie dans la Cour de Cythere, & il conſervoit encore l'idée de ſes jeux & de ſes tournois... Mais il auroit voulu faire croire que les choſes étoient encore ailleurs que dans ſa tête. Je veux, diſoit-il, faire un tour en Angleterre, & il s'informoit beaucoup des Dames Angloiſes... Croyez-moi, lui dis-je, M. le Duc, reſtez où vous êtes. Les

Seigneurs Anglois ont beaucoup de peine à obtenir de nos Dames un ſeul coup-d'œil favorable ; & le vieux Duc m'invita à dîner.

M. de... Fermier Général, me fit une foule de queſtions ſur nos taxes... J'entends dire, me dit-il, qu'elles ſont conſidérables... Oui, lui dis-je en lui faiſant une profonde révérence ; mais vous devriez nous donner le ſecret de les recueillir, & il me pria à ſouper dans ſa petite maiſon.

On avoit dit à la Vicomteſſe de G... que j'étois un homme d'eſprit... Madame la Vicomteſſe étoit elle-même une femme d'eſprit ; elle brûloit d'impatience de me voir & de m'entendre parler... Je ne fus pas plus tôt aſſis, que je m'apperçus que la moindre de ſes inquiétudes étoit de ſavoir que j'euſſe de l'eſprit ou non... Il me ſembla qu'on ne m'avoit laiſſé entrer que pour que je fuſſe qu'elle en avoit... Je prends le Ciel à témoin que je ne deſſerrai pas une fois les levres ; & Madame de

G... exigea que je fuſſe de ſa ſociété.

Madame de F... aſſuroit à tout le monde qu'elle n'avoit jamais eu avec qui que ce ſoit une converſation plus inſtructive que celle qu'elle avoit eue avec moi.

Il y a trois époques dans l'empire d'une Dame d'un certain ton en France... Elle eſt coquette... puis déiſte... & enfin dévote. L'empire ſubſiſte toujours, elle ne fait que changer de ſujets. Les eſclaves de l'amour ſe ſont-ils envolés à l'apparition de ſa trente-cinquieme année, ceux de l'incrédulité leur ſuccedent ; viennent enſuite ceux de l'Egliſe.

Madame de F... chanceloit entre les deux premieres époques ; ſes roſes commençoient à ſe faner, & il y avoit cinq ans au moins, quand je lui rendis ma premiere viſite, qu'elle devoit pencher vers le Déiſme, & je m'en apperçus bientôt.

Elle me fit placer ſur le ſofa où elle étoit, afin de parler plus commo-

dément & de plus près ſur la Religion ; & nous n'avions pas cauſé quatre minutes, qu'elle me dit : Pour moi je ne crois à rien du tout.

Il ſe peut, Madame, que ce ſoit votre principe ; mais je ſuis ſûr qu'il n'eſt pas de votre intérêt de détruire des ouvrages extérieurs auſſi puiſſans. Une citadelle ne réſiſte guere quand elle en eſt privée... Rien n'eſt ſi dangereux pour une Beauté, que d'être Déiſte... & je dois cette dette à mon *Credo*, de ne pas vous le cacher. Hé ! bon Dieu, Madame, quels ne ſont pas vos périls ? Il n'y a que quatre ou cinq minutes que je ſuis auprès de vous... & j'ai déjà formé des deſſeins : qui ſait ſi je n'aurois pas tenté de les ſuivre, ſi je n'avois été perſuadé que les ſentimens de votre Religion ſeroient un obſtacle à leur ſuccès ?

Nous ne ſommes pas des diamans, lui dis-je en lui prenant la main ; il nous faut des contraintes, juſqu'à ce que l'âge ſe gliſſe ſur nous & nous

les donne... Mais, ma belle Dame, ajoutai-je en lui baiſant la main que je tenois... il eſt encore trop tôt... Le temps n'eſt pas encore venu.

Je peux le dire... Je paſſai dans tout Paris pour avoir converti Madame de F... Elle rencontra D... & l'Abbé M... & leur aſſura que je lui en avois plus dit en quatre minutes en faveur de la Religion révélée, qu'ils n'en avoient écrit contre elle dans toute leur Encyclopédie... Je fus enregiſtré ſur le champ dans la coterie de Madame de F... qui différa de deux ans l'époque déjà commencée de ſon Déiſme.

Je me ſouviens que j'étois chez elle un jour; je tâchois de démontrer au cercle qui s'y étoit formé, la néceſſité d'une premiere cauſe... J'étois dans le fort de mes preuves, & tout le monde y étoit attentif, lorſque le jeune Comte de S... me prit myſtérieuſement par la main... Il m'attira dans le coin le plus reculé du ſallon, & me dit tout bas... Vous n'y avez pas pris garde... votre

ſolitaire eſt attaché trop ſerré... il faut qu'il badine... Voyez le mien... Je ne vous en dis pas davantage : un mot, M. Yorick, ſuffit au Sage...

Et un mot qui vient du Sage ſuffit, M. le Comte ; & M. le Comte m'embraſſa avec plus d'ardeur que je ne l'avois jamais été.

Je fus ainſi de l'opinion de tout le monde pendant trois ſemaines. Parbleu! diſoit-on, ce M. Yorick a, ma foi, autant d'eſprit que nous... Il raiſonne à merveille, diſoit quelque autre. On ne peut être de meilleure compagnie, ajoutoit quelqu'un. J'aurois pu à ce prix manger dans toutes les maiſons de Paris, & paſſer ainſi ma vie au milieu du beau monde... Mais quel métier! j'en rougiſſois. C'étoit jouer le rôle de l'eſclavage le plus vil ; tout ſentiment d'honneur ſe révoltoit contre ce genre de vie... Plus les ſociétés dans leſquelles je me trouvois étoient élevées, & plus je me trouvois forcé de faire uſage du ſecret que j'avois appris

dans le cul-de-ſac de l'Opéra Comique... Plus la coterie avoit de réputation, & plus elle étoit fréquentée par les enfans de l'Art, & il falloit les ſurpaſſer pour plaire... Et je languiſſois après les enfans de la Nature. Une nuit que je m'étois vilement proſtitué à une demi-douzaine de perſonnes du plus haut parage, je me trouvai incommodé... J'allai me coucher. Je dis le lendemain de grand matin à La Fleur d'aller chercher des chevaux de poſte, & je quittai Paris & les bons amis que l'adulation m'y avoit donnés.

CHAPITRE XIII.

HISTOIRE DE JULIETTE.

JE voulois voir la Bretagne, & j'avois des raiſons pour paſſer par la Loire... Peut-être y rencontrerois-je la charmante Juliette.

Je n'ai jamais ſenti juſqu'à préſent l'embarras que cauſe l'abondance : mais quel ſpectacle pour un Voyageur, quand il traverſe la Touraine dans le temps des vendanges, lorſque la Nature verſe ſes bienfaits ſur le Cultivateur laborieux, & que tout le monde eſt dans la joie ! Que ces côteaux ſi rians & ſi agréables de la Loire, ſont différens de ces campagnes ſombres que nous traverſons en Angleterre ! Je donnerois tous les Palais de l'Univers pour y avoir une cabane couverte de chaume ; mais c'eſt à une condition, ma Liſette ; je voudrois que tu l'habitaſſes avec moi.

Quel raviſſement pour mon cœur, en faiſant ce voyage ! La Muſique à chaque pas battoit le temps au travail ; & tous ſes enfans portoient leurs grappes, en danſant, au preſſoir. Mes ſenſations n'ont jamais été ſi vives. Les aventures naiſſoient à toutes les poſtes où je m'arrêtois.

Juſte Ciel ! quelle ample matiere eſt ſous ma main ! Elle me ſuffiroit pour vingt volumes ; &, hélas ! l'hiſtoire de Juliette, de la pauvre Juliette, va me prendre la moitié de ce qui me reſte à écrire... Mon ami M. Shandy l'avoit connue près d'Amboiſe ; & l'hiſtoire de cette fille infortunée, dont l'eſprit étoit égaré, m'avoit ſenſiblement affecté... J'étois au relais de Veuves, & je ne pus réſiſter au déſir que j'avois de ſavoir de ſes nouvelles. Je fis une demi-lieue à pied, pour aller au village où demeuroient ſes parens.

J'avoue que c'étoit aller en Chevalier *de la triſte figure*, à la recherche

des aventures mélancoliques... Mais je ne ſais comment cela arrive... Je ne ſuis jamais plus convaincu qu'il exiſte en moi une ame, que quand je me trouve au milieu des accidens funeſtes.

La vieille mere vint m'ouvrir la porte, & ſa phyſionomie me conta toute l'hiſtoire avant qu'elle ouvrît la bouche. Elle avoit perdu ſon mari... Il étoit mort, un mois auparavant, de chagrin de voir l'égarement de l'eſprit de ſa fille Juliette.

Elle avoit d'abord craint que cet événement n'eût dérangé le jugement qui lui reſtoit, mais elle étoit, au contraire, un peu revenue à elle-même... Elle me dit qu'elle étoit toujours inquiete : Hélas ! dit-elle en pleurant, ma pauvre fille rode quelque part autour du village.

Pourquoi mon pouls bat-il langoureuſement pendant que j'écris ceci ? Et pourquoi La Fleur, dont le cœur ne ſembloit tourné qu'à la joie, paſſa-

t-il deux fois le dos de ſa main ſur ſes yeux pendant que la femme nous parloit ?

J'avois dit au Poſtillon de conduire la chaiſe à Amboiſe. Lorſque nous n'en étions plus qu'à une demi-lieue, dans un petit ſentier qui menoit à un clos de vigne, j'apperçus la pauvre Juliette aſſiſe ſous un ſaule. Son coude étoit appuyé ſur ſes genoux, & ſa tête ſur ſa main... Un petit ruiſſeau couloit au pied de l'arbre... Je dis à La Fleur de gagner la ville, & d'ordonner le ſouper...

Elle étoit habillée de blanc, & à peu près comme mon ami me l'avoit dépeinte, ſi ce n'eſt que ſes cheveux, quand il la vit, étoient retenus par un réſeau de ſoie, & qu'en ce moment elle les avoit épars & flottans. Elle avoit auſſi ajouté à ſon corſet un ruban d'un vert pâle, qui, en paſſant par-deſſus ſon épaule, tomboit juſqu'à ſa ceinture & ſuſpendoit ſon chalumeau... Sa chevre lui avoit été auſſi infidelle

que ſon Amant, & elle avoit, à ſa place, un petit chien qu'elle tenoit en leſſe avec une petite corde attachée à ſon bras... Je regardai le chien, & elle le tira vers elle... Tu ne me quitteras pas, Silvio, dit-elle. Je la fixai, & je vis aux larmes qui couloient de ſes yeux pendant qu'elle proféroit ces mots, qu'elle penſoit plus à ſon pere qu'à ſon Amant & à ſa chevre, qui avoient été inconſtans.

Je m'aſſis auprès d'elle, & elle me permit d'eſſuyer ſes pleurs avec mon mouchoir... J'eſſuyai les miens à mon tour... & je ſentis en moi des ſenſations qui ne pouvoient certainement provenir d'aucune combinaiſon de la matiere & du mouvement.

Oh ! je ſuis aſſuré que j'ai une ame. Les Matérialiſtes, & tous les Livres dont ils ont infecté le monde, ne pourront jamais me convaincre du contraire.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

SUITE DE L'HISTOIRE DE *JULIETTE*.

JULIETTE étoit un peu revenue à elle. Je lui demandai ſi elle ſe ſouvenoit d'un grand homme pâle & maigre qui s'étoit aſſis entre elle & ſa chevre, il y avoit deux ans... Elle me dit qu'elle avoit eu l'eſprit fort aliéné dans ce temps, mais que cependant elle s'en ſouvenoit par deux circonſtances; l'une, qu'elle voyoit bien, puiſque je venois la voir, que ce Monſieur étoit touché de ſon ſort; & l'autre, parce que ſa chevre lui avoit dérobé ſon mouchoir, & qu'elle l'avoit battue pour cela. Elle l'avoit retrouvé & lavé dans le ruiſſeau, & l'avoit conſervé depuis dans ſa poche, pour le lui rendre jamais ſi elle le revoyoit... Il me l'a promis à demi,

ajouta-t-elle : elle tira auſſi-tôt le mouchoir de ſa poche pour me le montrer... Elle l'avoit enveloppé dans des feuilles de vignes qu'elle renouveloit de temps en temps, & qui étoient liées avec un oſier... Elle le déploya, & je vis qu'il étoit marqué d'une *S* dans un des coins.

Elle me raconta qu'elle avoit été depuis ce temps-là à Rome, qu'elle avoit fait une fois le tour de l'égliſe Saint Pierre... qu'elle avoit trouvé ſon chemin toute ſeule à travers de l'Apennin ; qu'elle avoit traverſé toute la Lombardie ſans argent... & les chemins pierreux de la Savoie ſans ſouliers. Elle ne ſe ſouvenoit point de la maniere dont elle avoit été nourrie, ni comment elle avoit pu ſupporter tant de fatigue : mais Dieu, dit-elle, tempere le vent en faveur de l'agneau nouvellement tondu.

Et tondu au vif ! lui dis-je... Ah ! ſi tu étois dans mon pays, où j'ai un petit hameau, je t'y menerois, je te

mettrois à l'abri des accidens... Tu mangerois de mon pain, tu boirois dans ma coupe, j'aurois ſoin de ton Silvio... Je te chercherois & te ramenerois quand tu ſuccomberois à tes écarts & à tes foibleſſes... Je dirois mes prieres quand le ſoleil ſe coucheroit... & mes prieres faites, tu jouerois ton chant du ſoir ſur ton chalumeau... L'encens de mon ſacrifice ſeroit plus agréable au Ciel, quand il ſeroit accompagné de celui d'un cœur douloureux...

Je ſentois la Nature fondre en moi, en diſant tout cela; & Juliette voyant que je prenois mon mouchoir déjà trop mouillé pour m'en ſervir, voulut le laver dans le ruiſſeau... Mais où le ferois-tu ſécher, ma chere enfant? Dans mon ſein, dit-elle, cela me feroit du bien.

Eſt-ce que ton cœur reſſent encore des feux, ma chere Juliette?

Je touchois là une corde ſur laquelle étoient tendus tous ſes maux... Elle

me fixa quelques momens avec des yeux en déſordre, puis, ſans rien dire, prit ſon chalumeau, & joua une hymne à la Vierge... La vibration de la corde que j'avois touchée, ceſſa... Juliette revint à elle, laiſſa tomber ſon chalumeau, & ſe leva.

Où vas-tu, ma chere Juliette ? lui dis-je. Elle me dit qu'elle alloit à Amboiſe. Hé bien, allons enſemble.

Elle me prit le bras, & alongea la corde pour laiſſer à ſon chien la facilité de nous ſuivre avec plus de liberté.

CHAPITRE XV.

LES ADIEUX.

Nous arrivâmes à Amboiſe : les places & les rues étoient pleines de monde : on y attendoit pour la premiere fois Madame la Ducheſſe de... Sa bienfaiſance y avoit devancé depuis long-temps ſon arrivée, & la joie étoit peinte ſur tous les viſages ; le plaiſir reſpiroit dans tous les cœurs... O ! vertu, voilà quels ſont tes charmes ! tu inſpires l'alégreſſe par-tout où tu te montres.

Nous nous trouvâmes au milieu de la foule empreſſée. Juliette en étoit connue, & je vis qu'elle intéreſſoit tout le monde à ſon ſort : je m'arrêtai pour lui faire mon dernier adieu.

Juliette n'étoit pas grande, mais elle étoit bien faite. L'affliction avoit fait impreſſion ſur ſa phyſionomie...

Elle avoit un air délicat, & tout ce que le cœur peut déſirer en une femme... Ah ! ſi elle pouvoit recouvrer ſon bon ſens, & ſi les traits de ma Liſette pouvoient s'effacer de mon eſprit, Juliette... oui, elle mangeroit de mon pain, elle boiroit de ma coupe... Je ferois plus, elle ſeroit reçue dans mon ſein... elle ſeroit ma fille ou tout ce qu'on peut être de plus cher.

Adieu, fille infortunée. Imbibe l'huile & le vin que la compaſſion d'un Etranger verſe en paſſant ſur ta bleſſure... L'Etre qui t'a créée peut ſeul la guérir.

CHAPITRE XVI.

LA TOURAINE.

JE comptois ſur les ſenſations les plus joyeuſes en parcourant ce pays charmant au milieu des vendanges... Mais je n'étois pas ſuſceptible d'en éprouver Les ſcènes de gaieté qui ſe préſentoient à mes yeux à chaque pas, ne m'en inſpiroient point... Mon imagination me rappeloit ſans ceſſe Juliette aſſiſe d'un air triſte & penſif au pied de ſon ſaule, & je me trouvois près d'Angers, que ſon attitude mélancolique n'étoit pas encore effacée de mon eſprit.

Charmante ſenſibilité ! ſource inépuiſable de nos plaiſirs les plus parfaits, & de nos douleurs les plus cuiſantes ! tu enchaînes ton martyr ſur ſon lit de paille, ou tu l'éleves juſqu'au ciel. Source éternelle de nos ſenſations !

c'eſt ta divinité qui me donne ces émotions... Mon ame, dans certains momens funeſtes & maladifs, languit dans la nonchalance, & s'effraie de la deſtruction du corps qu'elle anime... Mais ce ne ſont que des paroles pompeuſes... Je ſens en moi que cette deſtruction doit être ſuivie des plaiſirs & des ſoins les plus doux. Tout vient de toi, grand Emanateur de ce monde! C'eſt toi qui amollis nos cœurs & nous rends compatiſſans aux maux d'autrui. C'eſt par toi que mon ami tire les rideaux de mon lit quand je ſuis languiſſant, qu'il écoute mes plaintes & cherche à me conſoler. Tu fais paſſer quelquefois cette douce compaſſion dans l'ame du pâtre groſſier qui habite les montagnes les plus âpres: il s'attendrit quand il trouve égorgé un agneau du troupeau de ſon voiſin... Je l'ai vu dans ce moment, ſa tête appuyée contre ſa houlette, le contempler avec pitié... Ah! ſi j'étois arrivé un moment plus tôt, s'écrioit-il... Le

pauvre agneau perd tout ſon ſang, il meurt, & ſon cœur en ſaigne.

Que la paix ſoit avec toi, généreux Berger ! Tu t'en vas tout affligé... mais le plaiſir balancera ta douleur, car le bonheur entoure ton hameau... Heureuſe eſt celle qui le partage avec toi ! heureux ſont les agneaux qui bondiſſent autour de toi !

CHAPITRE XVII.

LE SOUPER ET LES GRACES.

JE voulois aller voir un de mes anciens amis qui s'étoit retiré dans une petite ville d'Anjou, à ſix lieues à droite d'Angers. Le chemin eſt bien difficile pour la poſte, me dit-on... Monſieur ſe connoît en difficultés, dit La Fleur... Venez toujours... Un fer ſe détacha d'un pied de devant du cheval de brancard, dans un chemin pierreux. Le Poſtillon deſcendit & le mit dans ſa poche. A peine avions-nous fait une lieue, que le fer de l'autre pied ſe détacha auſſi, & il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin, ſans courir le riſque de faire bleſſer le cheval. Il falloit au moins lui donner un poids plus léger, & je deſcendis. J'apperçus une maiſon à quelques portées de fuſil du chemin, & je dis au Poſtillon de

m'y ſuivre. L'air de la maiſon & de tout ce qui l'entouroit ne me fit point regretter mon déſaſtre. C'étoit une jolie ferme entourée d'un beau clos de vigne. Il y avoit d'un côté un potager rempli de tout ce qui pouvoit entretenir l'abondance dans la maiſon d'un Payſan, & de l'autre un petit bois qui pouvoit fournir de chauffage... Je laiſſai au Poſtillon le ſoin de s'arranger, & j'entrai tout droit dans la maiſon.

La famille étoit compoſée d'un vieillard à cheveux blancs, de ſa femme, de leurs fils, de leurs gendres, de leurs femmes, & de leurs enfans.

Ils alloient ſe mettre à table pour manger leur ſoupe aux lentilles. Un gros pain de froment occupoit le milieu de la table, & une bouteille de vin, à chaque bout, promettoit de la joie pendant le repas: c'étoit un feſtin d'amour & d'amitié.

Le vieillard ſe leve auſſi-tôt pour venir à ma rencontre, & m'invite, avec une cordialité reſpectueuſe, à me

mettre à table. Mon cœur s'y étoit mis dès le moment que j'étois entré. Je m'aſſis tout de ſuite comme un des enfans de la famille, & pour en prendre plus tôt le caractere, j'empruntai le couteau du vieillard, & je me coupai un gros morceau de pain. Tous les yeux, en me voyant faire, ſembloient me dire que j'étois le bien-venu, & qu'on me remercioit de la liberté que j'avois priſe.

Etoit-ce cela, ou dis le moi, Nature, étoit-ce autre choſe qui me faiſoit paroître ce morceau ſi friand ? A quelle magie étois-je redevable des délices que je goûtois en buvant un verre de vin de cette bouteille, & qui ſemble encore m'affecter le palais ?

Le ſouper étoit de mon goût : les graces qui le ſuivirent en furent encore plus.

Le ſouper fini, le vieillard donne un coup ſur la table avec le manche de ſon couteau. C'étoit le ſignal de ſe lever de table & de ſe préparer à danſer.

danſer. Dans l'inſtant, les femmes & les filles courent dans une chambre à côté pour arranger leurs cheveux, & les hommes & les garçons vont à la porte pour ſe laver le viſage, & quitter leurs ſabots pour prendre des ſouliers. En trois minutes toute la troupe eſt prête à commencer le bal ſur une petite eſplanade de gazon qui étoit devant la cour. Le vieillard & ſa femme ſortent les derniers. Je les accompagne & me place entre eux ſur un petit ſopha de verdure.

Le vieillard, dans ſa jeuneſſe, avoit ſu jouer aſſez bien de la vielle, & il en jouoit encore paſſablement. La femme l'accompagnoit de la voix; & les enfans & les petits enfans danſoient... Je danſois moi-même, quoiqu'aſſis...

Au milieu de la ſeconde danſe, & à quelques pauſes dans les mouvemens où ils ſembloient tous lever les yeux, je crus entrevoir que cette élévation étoit l'effet d'une autre cauſe que celle

de la ſimple joie... Il me ſembla, en un mot, que la Religion étoit mêlée pour quelque choſe dans la danſe... Je ne l'avois jamais vue s'engager dans ce plaiſir, & je commençois à croire que c'étoit l'illuſion d'une imagination qui me trompe continuellement, lorſque, la danſe finie, le vieillard me dit : Monſieur, c'eſt-là ma coutume ; dans toute ma vie, j'ai toujours eu pour regle, après ſouper, de faire ſortir ma famille pour danſer & ſe réjouir ; je m'imagine que le contentement & la gaieté de l'eſprit ſont les meilleures eſpeces de graces qu'un homme comme moi, qui n'eſt point inſtruit, pouvoit rendre au Ciel.

Ce ſeroient peut-être même auſſi les meilleures des plus ſavans Prélats, lui dis-je.

CHAPITRE XVIII.

LE CAS DE DÉLICATESSE.

IL y a, entre la petite ville où j'allois & Rennes, des chemins preſque impraticables par les hauteurs, les deſcentes, les ruiſſeaux & les fondrieres qu'on trouve en certains endroits. Adieu alors à tous les mouvemens rapides & précipités! Il faut voyager avec précaution; mais il convient mieux aux ſentimens de ne pas aller ſi vîte. Je fis marché avec un voiturier pour me conduire auſſi lentement qu'il voudroit, dans cette traverſe difficile. Les habitans en ſont pauvres, mais patiens, tranquilles, & doués d'une grande probité. Chers Villageois, ne craignez rien! le monde ne vous enviera pas votre pauvreté, tréſor inépuiſable de vos ſimples vertus. Nature! parmi tous tes déſordres, tu es encore

favorable à la modicité que tu fournis. Au milieu des grands ouvrages qui t'environnent, tu n'as laiſſé que peu ici pour la faux & la faucille : mais ce peu eſt en ſûreté, il eſt protégé... Le plus fort n'envahit rien au plus foible. Heureuſes les demeures qui ſont ainſi miſes à l'abri de la cupidité & de l'envie !

Que le Voyageur fatigué ſe plaigne, s'il veut, des détours & des dangers de vos routes, de vos collines pierreuſes, de vos fondrieres, & des obſtacles de toutes eſpeces qui l'arrêtent dans ſon chemin... Moi, mes chers amis, j'aime à voyager parmi vous. Les habitans d'un village voiſin avoient travaillé tout le jour à rendre praticable un endroit où nous arrivâmes. Nous n'aurions pu y paſſer la veille, & ils avoient encore pour deux heures d'ouvrage... Il n'y avoit point d'autre remede que d'attendre avec patience. La nuit, qui étoit pluvieuſe & orageuſe, s'approchant, le Voiturier

fut obligé de s'arrêter dans la ſeule hôtellerie qu'il y avoit dans le village.

Je pris auſſi-tôt poſſeſſion de ma chambre à coucher... L'air étoit devenu très-froid ; je fis faire bon feu, & je donnai des ordres pour le ſouper... Je remerciois le Ciel de ce que les choſes n'étoient pas pires, lorſqu'une Dame & ſa Femme de chambre arriverent dans l'Auberge.

Il n'y avoit pas d'autre chambre à coucher dans la maiſon que la mienne ; & l'Hôteſſe les y amena ſans façon, en leur diſant qu'il n'y avoit qu'un Gentilhomme Anglois... qu'il y avoit deux bons lits, & qu'il y en avoit un troiſieme dans le cabinet à côté... Mais à la maniere dont elle parloit de ce troiſieme lit, il auroit preſque autant valu qu'elle n'en eût point eu... Elle ajouta qu'elle oſoit avancer que le Monſieur feroit de ſon mieux pour arranger les choſes ; & moi, pour ne pas tenir la Dame en ſuſpens, je lui dis que je ferois tout ce que je pourrois.

Mais cela ne vouloit pas dire que je la rendrois la maîtreſſe abſolue de ma chambre... J'en étois encore propriétaire, & j'avois le droit d'en faire les honneurs. Je priai donc la Dame de s'aſſeoir ; je la plaçai dans le coin le plus chaud ; je demandai du bois ; je dis à l'Hôteſſe d'augmenter le ſouper, & de ne point oublier que je lui avois recommandé de donner le meilleur vin.

La Dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu, qu'elle jeta les yeux ſur les lits. Plus elle les regardoit, & plus ſon inquiétude ſembloit les augmenter. J'en étois mortifié, & pour elle & pour moi, & je n'étois peut-être pas moins embarraſſé qu'elle.

C'en étoit aſſez, pour cauſer cet embarras, que les lits fuſſent dans la même chambre... Mais ce qui nous troubloit le plus, c'étoit leur poſition. Ils étoient paralleles & ſi proches l'un de l'autre, qu'il n'y avoit de place entre les deux que pour mettre une chaiſe...

Ils n'étoient guere plus éloignés du feu. Le manteau de la cheminée, d'un côté, s'avançoit fort avant dans la chambre, & avec une groſſe poutre, de l'autre, il formoit une eſpece d'alcove qui n'étoit point du tout favorable à la délicateſſe de nos ſenſations... D'ailleurs les lits étoient ſi étroits, qu'il n'y avoit pas moyen de ſonger à faire coucher la Femme de chambre avec ſa maîtreſſe. Si cela avoit été faiſable, l'idée qu'il falloit que je couchaſſe auprès d'elle, auroit gliſſé plus aiſément ſur l'imagination.

Le cabinet n'étoit pas conſolant : il étoit humide, froid ; la fenêtre en étoit à moitié briſée, il n'y avoit point de vitres... le vent y ſouffloit, & il étoit ſi violent, qu'il me fit touſſer quand j'y entrai avec la Dame pour le viſiter... L'alternative où nous nous trouvâmes réduits, étoit donc fort inquiétante. La Dame ſacrifieroit-elle ſa ſanté à ſa délicateſſe, en abandonnant le lit à la Femme de chambre,

ou la Femme de chambre prendroit-elle le cabinet, en laiſſant la Dame expoſée aux entrepriſes qu'un joli minois peut ſuggérer à un étranger ? Le cas n'étoit pas aiſé à réſoudre.

La Dame étoit une jeune Nantaiſe, d'environ vingt-cinq ans, dont le teint l'auroit diſputé à l'éclat des roſes. La Femme de chambre étoit Blaiſoiſe, vive, leſte, & n'avoit pas plus de vingt ans. Ces circonſtances augmentoient les difficultés, & le poids qui accabloit nos eſprits, n'étoit pas allégé par la délicateſſe que nous avions de ne pas nous communiquer l'un à l'autre ce que nous ſentions dans cette occaſion.

Le ſouper vint & nous nous mîmes à table. Je crois que ſi nous n'euſſions pas eu de meilleur vin que celui qu'on nous donna, nos langues auroient été liées juſqu'à ce que la néceſſité nous eût forcés de leur donner de la liberté... Mais la Dame avoit heureuſement quelques bouteilles de bon vin de Bourgogne dans ſa voiture, & elle

envoya ſa Femme de chambre en chercher deux... Peu à peu nous nous ſentîmes inſpirés d'une force d'eſprit ſuffiſante pour parler au moins, ſans réſerve, de notre ſituation ; nous l'examinâmes de tous côtés pendant plus d'une heure, pour tâcher de trouver quelque heureux moyen de régler la choſe... Enfin, après l'avoir retournée dans tous les ſens, nous convînmes de nos articles ; & peut-être n'a-t-on jamais fait un traité de paix qu'on ait exécuté plus religieuſement des deux côtés. Voici le nôtre :

ARTICLE PREMIER.

Comme le droit de la chambre à coucher appartient à Monſieur, & qu'il croit que le lit qui eſt le plus proche du feu eſt le plus chaud, il le cede à Madame.

Accordé de la part de Madame, pourvu que les rideaux des deux lits,

qui ſont d'une toile de coton preſque tranſparente, & trop étroits pour bien fermer, ſoient attachés à l'ouverture avec des épingles, ou même entiérement couſus avec une aiguille & du fil, afin qu'ils ſoient cenſés former une barriere ſuffiſante du côté de Monſieur.

ARTICLE II.

Il eſt demandé de la part de Madame, que Monſieur ſoit enveloppé toute la nuit dans ſa robe de chambre.

Refuſé, parce que Monſieur n'a pas de robe de chambre, & qu'il n'a dans ſon porte-manteau que ſix chemiſes & une culotte de ſoie noire.

La mention de la culotte de ſoie noire fit un changement total dans cet article... On regarda la culotte comme un équivalent de la robe de chambre. Il fut donc convenu que j'aurois toute la nuit ma culotte de ſoie noire.

ARTICLE III.

Il eſt ſtipulé de la part de Madame, que dès que Monſieur ſera au lit, & que le feu & la chandelle ſeront éteints, Monſieur ne dira pas un ſeul mot pendant toute la nuit.

Accordé, à condition que les prieres que Monſieur fera, ne ſeront pas regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eut qu'un point d'oublié. C'étoit la maniere dont la Dame & moi nous nous déshabillerions & nous nous mettrions au lit.. Il n'y avoit qu'une maniere de le faire ; & le Lecteur peut la deviner... Je proteſte que ſi elle ne lui paroît pas la plus délicate & la plus décente qu'il y ait dans la Nature, c'eſt la faute de ſon imagination...

Enfin nous nous couchâmes ; je ne ſais ſi c'eſt la nouvauté de la ſituation ou quelque autre choſe qui m'empêcha de dormir, mais je ne pus fermer les

yeux... Je me tournois tantôt d'un côté, tantôt de l'autre... & cela dura juſqu'à deux heures du matin, qu'impatienté de tant de mouvemens inutiles, il m'échappa de m'écrier: ô mon Dieu!

Vous avez rompu le traité, Monſieur, dit avec précipitation la Dame, qui n'avoit pas plus dormi que moi... Je lui dis que non, en ſoutenant que ce n'étoit qu'une exclamation... Elle voulut que ce fût une infraction entiere du traité... Et moi je prétendois qu'on avoit prévu le cas par le troiſieme article.

La Dame ne voulut pas céder, & la diſpute affoiblit un peu ſa barriere... J'entendis tomber par terre deux ou trois épingles des rideaux.

Sur mon honneur, Madame, ce n'eſt pas moi qui les ai détachées, lui dis-je en étendant mon bras hors du lit, comme pour affirmer ce que je diſois... & j'allois ajouter que pour tout l'or du monde, je n'aurois pas voulu violer l'idée de décence que je...

Mais

Mais la Femme de chambre, qui nous avoit entendus, & qui craignoit les hoſtilités, étoit ſortie de ſon cabinet, & s'étoit gliſſée doucement dans le paſſage qui étoit entre le lit de ſa maîtreſſe & le mien ; & en étendant le bras, je ſaiſis la Femme de chambre, &... *&c. &c. &c....* Mais *honni ſoit qui mal y penſe.* Le jour parut, & nous n'eûmes point à rougir de nous voir. Nous partîmes : je gagnai Rennes ; & la Dame & ſa Femme de chambre allerent où elles voulurent...

FIN.

BRITISH
11 FE 75
MUSEUM

HISTOIRE
DE
MADAME DE R....
APPELÉE CI-DEVANT
LA COMTESSE DE L....

BRITISH
MUSEUM

HISTOIRE
DE
MADAME DE R...
APPELÉE CI-DEVANT
LA COMTESSE DE L....

LA Comteſſe de L..., née à R..., fut amenée fort jeune en France par ſon pere, qui y vint en qualité de Gentilhomme à la ſuite du N..., & qui y mourut quelques années après. Livrée à elle-même, elle ſuivit naturellement le penchant de ſon cœur, qui la portoit à l'amour : ſa taille élégante avoit cet air que la Nature

donne ſeule, & dont elle cache le ſecret aux Artiſtes les plus habiles.

Son caractere étoit un compoſé de tous les extrêmes; tout ce qu'elle ſentoit, elle le ſentoit vivement; ſa plus légere eſtime étoit ſon amitié, ſon amitié de l'amour, & ſon amour un délire. Elle ne connoiſſoit d'autres maîtres que ſes déſirs, & ſes déſirs étoient des fureurs. Avec des paſſions auſſi vives, on imagine facilement que ſes jours ne furent pas uniformes & tranquilles. C'eſt d'elle-même que j'ai appris toutes les particularités de ſa vie; trop vive pour que la réflexion pût y changer la moindre choſe, & trop ſincere pour en cacher la moindre circonſtance. Notre cœur, me dit-elle, eſt fait pour aimer, & nos ſens pour jouir; le ſeul plaiſir peut nous faire connoître parfaitement notre exiſtence.

Je reſpirai l'amour en reſpirant la vie; dans l'âge où l'on éprouve à peine des ſenſations, j'avois des déſirs;

ils croiſſoient à meſure que je croiſſois, & ils devinrent des beſoins avant même que j'en connuſſe le nom. La lecture de quelques Romans ſervit à les développer ; mon imagination s'échauffoit ; je ſentois.... Je ne puis exprimer ce que je ſentois ; je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer, & mon cœur voloit vers tous les objets qui ſe préſentoient à lui : avec de telles diſpoſitions, vous imaginez que le premier qui l'obtint, fut le premier qui m'offrit le ſien.

Ce fut le jeune Marquis de V.... bien fait, aimable, riche, & généreux ; il avoit tout ce qu'il faut pour inſpirer de l'amour & pour le faire trouver agréable. Nous paſſâmes enſemble une année, que je ne me appelle que comme un enchantement ; le premier coup-d'œil avoit décidé ; nos cœurs s'étoient ſaiſis l'un de l'autre à la premiere rencontre ; ils s'étoient unis ſans convention, & ils ſe ſéparerent tout-à-coup ſans reproche. Le Marquis prit la

P.... de M...., & il ſe trouva remplacé par le Comte de F...., ſans que je m'en apperçuſſe. Nous vécûmes enſemble quelques mois, qui paſſerent comme l'ombre; ſon devoir l'appeloit à l'armée, il me quitta, & le jeune Duc de P.... ſon ami, à qui il laiſſa le ſoin de me conſoler, n'eut pas plus de peine à le faire, qu'à me perſuader de la convenance qu'il trouvoit dans le nouvel arrangement qu'il me propoſa, & qui ne dura pas plus que les autres; il prétendit qu'il y avoit de ma faute: il ne m'en ſouvient pas bien; tant y a que nous nous quittâmes, & qu'en moins de trois ans je me trouvai en quatrieme, ſans que je puiſſe encore à préſent dire comment tout cela ſe fit. Dans tous mes amans, mêmes goûts, mêmes plaiſirs, même train de vie; tout ſervoit mon illuſion, & je me croyois encore à ma premiere inclination.

Mon cœur uniquement attaché à la même paſſion, n'avoit pas fait la moindre

attention ſur la différence des objets : en effet, un Amateur de Muſique n'écoute-t-il pas avec le même plaiſir un Opéra de Rameau, un Motet de Mondonville, pour retourner enſuite à Lully, ſans, pour cela, qu'on puiſſe le taxer d'inconſtance ? Quelle inconſéquence ! Tous les goûts pourront être variés, c'eſt le cœur ſeul qu'on veut aſſervir ; quelle injuſtice de préjugés ! cela me révolte, je ne m'y ferai jamais.

Il y avoit cependant près de ſix ſemaines que j'étois libre, lorſqu'un Financier vint s'offrir : c'étoit Durillon, vieux débauché, auſſi connu par ſes richeſſes que par l'excès de ſon libertinage. On m'avoit menée pluſieurs fois à ſa maiſon de M...., où il étoit preſque toujours au milieu d'une troupe de femmes & de jeunes gens perdus, que les plaiſirs & la bonne chere y attiroient, & dont il étoit le jouet & la dupe.

Je le rencontrai à l'Opéra de Z.... Je n'avois pas été chez lui depuis que le

Comte de F.... étoit parti pour l'armée; il m'en fit des reproches obligeans; & comme il me preſſoit de lui promettre que j'irois dans la ſemaine, je lui avouai que je le ferois volontiers, ſi l'on trouvoit chez lui une compagnie moins nombreuſe. Il tira de ce diſcours la conſéquence la plus avantageuſe, & m'aſſura qu'il étoit enchanté de me trouver dans une diſpoſition ſi conforme au goût qu'il avoit depuis peu pour la ſolitude : il ajouta qu'il venoit de prendre à l'extrémité, du fauxbourg Saint-L...., une petite maiſon iſolée & tout-à-fait charmante ; qu'une ſociété de cinq ou ſix perſonnes aimables qu'il me nomma, y étoient ſeules admiſes; qu'il ne tiendroit qu'à moi d'en augmenter le nombre & l'agrément, & que, pour en juger, il me prioit d'y venir ſouper pas plus tard que le lendemain, parce qu'il y avoit un rendez-vous pour ce jour-là. Je n'avois rien de mieux à faire, je l'acceptai.

Madame de la R.... vint me voir le

lendemain matin ; nous étions depuis quelques jours inſéparables ; je lui fis part du ſouper de campagne, & je la priai de m'y accompagner : nous dînâmes enſemble, & nous partîmes dans ſa voiture après la Comédie.

Elle avoit cet équipage leſte qui a fait tant de bruit au Boulevard, & nous arrivâmes en moins d'une demi-heure. Durillon nous attendoit : il vint au devant de nous avec le Chevalier Dan... autre vieux libertin, mais qui n'étant pas, comme les Financiers, en état de ſatisfaire tous ſes plaiſirs, s'en procuroit les moyens avec eux par ſa baſſe complaiſance.

Je préſentai mon amie à Durillon, en l'aſſurant qu'elle ne diminueroit rien au plaiſir qu'il m'avoit vanté ; il lui fit un compliment poli, mais un peu froid, que je n'attribuai qu'à la réſolution où il étoit de n'admettre que peu de perſonnes.

En attendant ceux qui n'étoient point encore venus, il nous propoſa de

viſiter ſa petite maiſon ; les appartemens étoient petits, mais charmans, bien diſtribués ; des glaces ſuperbes répétoient, à la faveur d'un nombre infini de bougies, mille grouppes de petites ſtatues, dont les attitudes n'inſpiroient que la volupté ; des meubles dont la commodité ſembloit y inviter encore davantage : c'étoit le Palais de Vénus habité par Vulcain.

Il étoit onze heures lorſque nous eûmes parcouru ce lieu charmant ; perſonne n'étoit arrivé : on ſe mit à table ; elle étoit délicieuſement ſervie : nous y trouvâmes tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis ; c'étoit un vrai ſouper de Financier. Le Chevalier Dan... eſt amuſant, & conte avec grace : Durillon eſt très-gai, & nous ne laiſſâmes pas que de paſſer une ſoirée fort agréable avec ces deux vieux ſatyres : il étoit trois heures quand nous quittâmes la table. La nuit étoit belle, la lune l'éclairoit. Durillon nous propoſa de faire un tour

de

de promenade ; il me donna la main, le Chevalier prit celle de mon amie, & nous deſcendîmes dans le jardin. Il me parut charmant ; je le dis à Durillon, qui me pria de ne pas précipiter mes éloges avant que d'avoir tout vu ; en effet, il me conduiſit dans un boſquet où je demeurai ravie en extaſe. Non, tous les lieux enchantés qu'on nous peint dans tous les Romans, les merveilles des Fées mêmes ne donnent point d'idée de ce lieu charmant : on n'y voit que la magnificence ; là, on ne reſpire que la volupté. Je ne pus me refuſer à la douce émotion que l'on éprouve en entrant dans ce lieu délicieux : pour m'y livrer entiérement, je cherchai un lieu propre à s'aſſeoir ; un lit de mouſſe & de gazon s'offrit auſſi-tôt à mes yeux ſur le bord d'un baſſin, où tomboit une caſcade dont le bruit agréable & moins monotone que celui d'un ruiſſeau ſembloit tenir les ſens ſuſpendus entre la langueur & le plaiſir. Durillon s'apperçut aiſément

de l'état où je me trouvois, il voulut en profiter ; l'occaſion étoit belle, tout autre eût ſans doute réuſſi : mais les careſſes dégoûtantes de ce vieux débauché effaroucherent les plaiſirs qui m'occupoient ſi agréablement ; la répugnance affreuſe qui leur ſuccéda tout à coup, me donna des forces ; je me défendis comme un lion. Durillon, accoutumé à ces ſortes de combats, y étoit adroit ; j'avois été obligée d'abandonner beaucoup de faveurs, pour en défendre de plus précieuſes : mais en vain ; ce que j'avois voulu ſauver à ſes careſſes entreprenantes étoit déjà devenu la proie de ſes mains libertines, & mes ſens échauffés alloient me trahir, lorſque je parvins heureuſement à dégager une jambe, & d'un coup de pied violent, je l'envoyai tomber dans le baſſin qui étoit vis-à-vis de nous : ſa chute l'étourdit au point, qu'au lieu de regagner le bord par où il étoit tombé, il alla ſe précipiter ſous la caſcade, où l'eau l'inondant de toutes

parts, il perdit abſolument la carte, & ne ſachant de quel côté ſe ſauver, il eut tout le temps d'éteindre l'ardeur de ſes feux.

Cependant, les cris qu'il faiſoit m'engagerent à appeler à ſon ſecours le Chevalier & ſon amie ; mais, ſoit que mes éclats de rire, que je ne pouvois calmer, étouffaſſent ma voix, ſoit qu'ils fuſſent trop éloignés ou trop occupés pour m'entendre, le pauvre Durillon reſta près d'un quart-d'heure dans le baſſin, où il ſe débattoit de toute ſa force : il y ſeroit encore ſans un jeune homme qui tomba comme du ciel pour l'en tirer ; mais quelles furent la ſurpriſe & la confuſion de Durillon, en reconnoiſſant ce jeune homme pour ſon neveu, qu'il avoit fait renfermer à Saint Lazare trois mois auparavant ! L'état où il le voyoit, le déſordre où j'étois reſtée, ne laiſſoient rien d'équivoque ſur la ſituation où il nous trouvoit ; l'étonnement du jeune homme n'étoit pas moins grand. Aux

noms d'oncle & de neveu, j'étois reſtée comme un terme; nous étions tous trois immobiles. Durillon n'étoit pas le plus à ſon aiſe. Enfin, la néceſſité de changer, & peut-être encore plus la honte, le déterminerent à gagner les appartemens. A peine fut-il parti, que ſon neveu ſe jeta à mes pieds: Au nom de Dieu, Madame, me dit-il tout tremblant, ſauvez-moi des fureurs de mon oncle; je vous conterai tout dans un autre lieu; mais je ſuis perdu ſi je reſte encore un moment ici.

La ſurpriſe où cette aventure m'avoit d'abord jetée, fit place à l'intérêt que je ſentis à l'inſtant pour ce jeune homme; je le pris par la main, &, ſans perdre de temps, je gagnai le carroſſe de mon amie, qui nous attendoit à la porte; nous y montâmes, & j'ordonnai au Cocher de gagner Paris avec toute la diligence poſſible.

Les marques de reconnoiſſance que ce pauvre garçon vouloit me donner, étoient à chaque inſtant interrompues

par ſa frayeur ; le moindre bruit qu'il entendoit derriere nous, lui faiſoit mettre précipitamment la tête à la portiere, & la retirer encore plus vîte : enfin nous arrivâmes à la porte Saint Martin. Nous mîmes pied à terre ſur le Boulevard ; & lorſque le carroſſe fut parti, nous prîmes un Fiacre qui nous conduiſit chez une de mes amies, en qui j'avois beaucoup de confiance.

Toutes ces précautions me parurent néceſſaires, afin que Durillon ne pût ſavoir ce qu'étoit devenu ſon neveu. Il n'étoit pas encore ſix heures du matin lorſque nous arrivâmes chez Madame Saint-Sernin ; j'eus toutes les peines du monde à me faire ouvrir : enfin nous entrâmes. Mon amie, à demi-éveillée, nous regardoit avec des yeux à peine ouverts, & ne pouvoit imaginer ce qui m'amenoit chez elle à cette heure avec un jeune homme qui portoit, à la vérité, une phyſionomie diſtinguée, mais qui étoit fort mal équipé. Je lui

appris en peu de mots ce que je ſavois, & j'ajoutai que ce jeune homme que je lui amenois, & pour lequel je lui demandois un aſile, lui conteroit ſans doute le reſte de ſon hiſtoire que je brûlois d'apprendre.

Le beſoin qu'il avoit de Madame de Saint-Sernin, lui faiſoit une néceſſité de nous inſtruire de ce qui avoit cauſé ſa ſituation; la reconnoiſſance qu'il me devoit, ſembloit lui en impoſer la loi; & ſon penchant, plus encore que toutes ces raiſons, l'y portoit encore; car on ne laiſſe pas que de ſoulager ſes peines en les racontant.

Sexe aimable & charmant, s'écria Randoncourt (c'eſt le nom du neveu de Durillon) en nous regardant toutes deux, ai-je jamais murmuré des maux que j'ai ſoufferts pour vous? je ne me ſuis ſouvenu que des plaiſirs que je vous devois! Quel cœur ingrat peut ſe plaindre des peines de l'amour, & oublier ſes bienfaits?

Après cette tendre apoſtrophe, il commença ainſi :

Mon oncle, que nous venons de quitter, s'unit avec mon pere par un double hyménée, c'eſt-à-dire qu'il épouſa ſa ſœur en lui donnant la ſienne. La femme de M. Durillon mourut peu de mois après ſon mariage : mais celui de mon pere fut plus heureux ; il en eut ſept fils. Les trois aînés entrerent au Service, le quatrieme prit le parti de la Robe, le cinquieme celui de la Finance, le ſixieme eut un Bénéfice ; & comme on ne ſut que faire de moi, on me deſtina au Cloître.

J'eus beau alléguer que je ne me ſentois point appelé à la ſainteté de cet état, il fallut obéir, & je fus mis aux Carmes de R.... J'y trouvai une douzaine de jeunes Novices, qui, comme moi, victimes de l'intérêt, n'avoient d'autre vocation que la volonté de leurs parens. Après un examen de quelques jours, je fus admis à leurs ſecrets, & je partageai leurs plaiſirs.

Le Maître des Novices étoit un vieux imbécille qui aimoit le vin ; une bouteille de muſcat nous aſſuroit du ſommeil le plus profond pour toute la nuit : à peine étoit-il couché, que nous nous rendions tous dans le clocher, que nous avions choiſi pour le théatre de nos ſaturnales. Nous nous bornâmes longtemps aux plaiſirs de la table ; mais il n'étoit pas naturel qu'une douzaine de jeunes gens, dont le plus âgé avoit tout au plus dix-neuf ans, & que l'on deſtinoit à être Carmes, ne ſentiſſent pas d'autres déſirs ! L'idée en étoit bien venue à chacun de nous ; mais la difficulté de l'exécution avoit empêché de la communiquer, lorſque le haſard nous tira d'embarras. Je venois de ſonner l'*Angelus* dans l'égliſe, & j'allois fermer les portes, lorſque j'entendis quelque bruit dans un vieux confeſſionnal qui ne ſervoit plus, & qu'on avoit mis dans le bas du clocher ; j'approchai doucement, & quoique je ne puſſe ſuivre exactement la converſation, ce que j'en

entendis me fit connoître qu'on n'y étoit pas en prieres : je voulus m'approcher davantage ; mais comme je me gliſſois en me baiſſant, je marchai ſur ma robe, & je manquai de tomber. Le bruit que je fis effaroucha ces timides colombes de la maiſon du Seigneur : j'étois prêt à me retirer auſſi, lorſque j'entendis quelqu'un dont la reſpiration précipitée déceloit le trouble qui l'agitoit ; j'approchai doucement. Eſt-ce vous ? me dit-on d'une voix tremblante. Oui, répondis-je tout bas.... Mon Dieu ! que j'ai eu peur.... Ne craignez rien, continuai-je, mais ne ſortez pas, je viendrai vous chercher dans un moment ; en diſant cela je me retirai, & je fermai la porte à double tour.

Je courus faire part de cette avanture à mes camarades, qui me féliciterent tous de ma ruſe ; il nous tardoit fort que tout le monde fût couché, pour aller voir de quelle couleur étoit l'oiſeau que nous avions pris.

Tous me faiſoient des queſtions aux-

quelles je répondois de maniere à faire croître encore leur empreſſement ; je vantois une main qui m'avoit paru charmante, un bras rond & potelé qui annonçoit l'embonpoint le plus flatteur, un ſon de voix ſéduiſant qui m'avoit pénétré juſqu'à l'ame.

Que les momens ſont longs quand on attend le plaiſir ! Enfin celui que nous déſirions arriva : nous nous rendîmes tous au clocher ; un ſilence profond annonçoit l'intérêt général ; nous arrivâmes à la porte, brûlant d'impatience, & palpitant de joie ; j'ouvre : celui qui portoit la lanterne ſourde en tire promptement la lumiere. Dieux ! quel objet frappe notre vue !... Un vilain marmiton craſſeux, tapi dans un coin, nous roulant des yeux comme un chat pris au traquenard. Le bon tableau ! l'étonnement étoit peint différemment ſur chaque figure, ſelon la comparaiſon qu'il faiſoit de cet affreux cuiſtre avec l'idée charmante qu'il s'étoit faite d'une Beauté toute céleſte. Enfin,

comme cette ſcène agiſſoit à peu près de même ſur tous les eſprits, le profond ſilence où chacun étoit fut tout à coup rompu par un éclat de rire univerſel. Le pauvre marmiton étoit le ſeul qui ne rioit pas ; ne ſachant ce que cela vouloit dire, & comment tout cela finiroit, il s'étoit reſſerré dans un coin du confeſſional, & ne tenoit pas une place grande comme la main, lorſqu'il me vint l'idée la plus folle qu'on puiſſe imaginer.

Mes Freres, il n'eſt pas ici queſtion de rire, dis-je avec le plus grand ſang froid ; nous tenons notre plus grand ennemi ; c'eſt l'eſprit tentateur, c'eſt le démon de la chair ; & en effet, il ſentoit furieuſement la graiſſe : mon avis eſt, comme nous n'avons pas l'honneur d'être Prêtres, que nous allions chercher nos Peres, qui viendront ici en proceſſion ; ils ont le pouvoir de ſe ſaiſir de lui ; enſuite ils nous le livreront après l'avoir fait bouillir dans une chaudiere d'eau bénite ; nous le jetterons

au feu, afin d'en être délivrés pour jamais : gardez-le bien, il eſt abattu aux pieds du Tribunal de la Pénitence, il ne peut vous échapper.

Miſéricorde ! s'écria le pauvre marmiton. Au nom de Dieu, Frere Cyprien, regardez-moi ; je ne ſuis pas le Diable, je ſuis Michel, votre garçon de cuiſine ; reconnoiſſez-moi. Non, tu es le Diable, s'écrierent mes camarades. Eh non, mes Révérends Freres, laiſſez-moi ſortir, je vous promets de vous donner votre portion double pendant quinze jours, & de vous faire boire du vin de notre Révérend Pere Supérieur. A ces bonnes raiſons nous commençâmes à croire qu'il n'étoit pas ſi diable qu'il étoit noir, & nous promîmes de l'abſoudre s'il vouloit nous confeſſer ce qu'il étoit venu faire dans le clocher. Après nous avoir bien demandé le ſecret, que nous lui promîmes, il nous avoua que n'étant lié par aucun vœu, il n'avoit pas les graces de l'état, & que le démon d'incontinence le tourmentant chaque

chaque jour, il venoit tous les ſoirs au même endroit avec une fille qu'il nous nomma, & avec laquelle il devoit ſe marier auſſi-tôt qu'il auroit amaſſé quelque argent. Après nous être conſultés, nous le laiſſâmes aller; mais au lieu de retourner à ſa chambre, il nous guetta & découvrit nos myſteres. Comme il ne comptoit pas trop ſur notre diſcrétion, il réſolut de nous prévenir en apprenant tout au Supérieur; il le fit, & s'y prit ſi bien, que ſans que nous nous en apperçuſſions, il le rendit témoin de nos pieux exercices.

La pénitence la plus ſévere nous fut impoſée, & nous reçûmes la plus vigoureuſe diſcipline pendant pluſieurs jours; enfin, révoltés de cette cruauté, nous réſolûmes tous de jeter ce qu'on appelle *le froc aux orties*. Nous allâmes nous réfugier aux pieds de l'Evêque; nous lui avouâmes nos fautes, & en lui apprenant notre répugnance pour l'état monaſtique, nous le ſuppliâmes

d'employer ſon autorité auprès de nos parens.

C'étoit M. de M.... Prélat d'un eſprit éclairé & d'une conduite exemplaire ; il nous promit d'uſer de tout ſon pouvoir, & ſe joignit même aux Magiſtrats, qui interpoſerent leur autorité pour faire ceſſer cette tyrannie : enfin, nous fûmes tous réintégrés dans nos familles; vous aſſurer que nous y fûmes bien reçus, vous auriez peine à le croire. Pour moi, je fus envoyé à Paris par le coche D.... avec ſix chemiſes, un habit de drap brun, & deux paires de bas drapés : j'étois adreſſé à mon oncle, qui me fit travailler dans ſes bureaux ; je ne me ſentois pas plus de vocation pour cet état, que pour la vie religieuſe : auſſi je réſolus de le quitter à la premiere occaſion. J'étois encore bien jeune ; mais comme le goût du plaiſir avoit germé de bonne heure en moi, il avoit déjà jeté de profondes racines dans mon cœur ; je ne voyois pas une femme,

paſſablement jolie, ſans reſſentir la plus vive émotion ; une, entre autres, avoit prodigieuſement échauffé mon imagination : c'étoit la femme d'un Garde du Roi, qui, n'ayant pas aſſez de bien pour ſe ſoutenir dans ſon état, étoit obligé de le quitter, & ſollicitoit un emploi en Province ; elle étoit grande, fraîche, brune, & piquante ; la volupté faiſoit le fond de ſa figure, & ſes yeux ſembloient promettre tous les plaiſirs que ſes charmes faiſoient déſirer.

Chaque fois que je m'étois trouvé dans le cabinet de mon oncle à l'arrivée de cette aimable ſolliciteuſe, j'avois remarqué qu'il s'étoit toujours hâté de me congédier, & que les laquais ne laiſſoient plus entrer perſonne ; je m'étois bien réſolu de m'éclaircir ſur les ſoupçons que me cauſoient ces viſites fréquentes, & la ſolitude qu'on y chèrchoit.

Un jour que mon oncle m'avoit renvoyé avec une beſogne qui devoit m'occuper au moins deux heures, je

me dépêchai ſi bien, qu'elle fut achevée en trois quarts d'heure, & j'allai la porter ſur le champ, comme il me l'avoit recommandé ; on ne m'attendoit pas ſi tôt : j'entrai ſans précautions, & je n'eus rien à déſirer ſur l'éclairciſſement que je cherchois. Mon oncle, heureuſement, étoit encore en robe de chambre, ce qui lui fut très-commode ; pour la Dame, n'ayant pas eu le temps de réparer le déſordre où je l'avois ſurpriſe, elle prit le parti de reſter ſur le canapé où elle étoit, en feignant de revenir d'un évanouiſſement. Mon oncle ſaiſit ſur le champ ſon idée : Madame, dit-il, s'eſt trouvée fort incommodée, elle eſt un peu mieux ; voyez s'il n'y a perſonne pour lui donner le bras & la mener à ſon carroſſe. J'aurai cet honneur, répondis-je en préſentant le mien, & je la conduiſis à ſa voiture, où je montai avec elle : il étoit tout ſimple de ne la pas quitter dans l'état où elle paroiſſoit être. J'avois ſoin de m'informer ſouvent de ſa ſanté, & à

chaque fois je m'emparois de ſon bras pour mieux m'en aſſurer ; elle ſe plaignit d'un grand mal d'eſtomac : je l'aſſurai que j'avois ſouvent éprouvé que la main appliquée deſſus ſoulageoit infiniment ; j'ajoutai que la mienne avoit une vertu toute particuliere. En propoſant ce remede je l'exécutai ; on convint, au bout d'un moment, qu'il y avoit du mieux ; j'aſſurai que la guériſon ſeroit entiere ſi je l'avois d'abord miſe à nu : un ſourire qu'on fit pour toute réponſe à ma recette, n'annonçoit pas qu'on la refuſoit : en pareil cas, ne pas refuſer, c'eſt accepter ; & je profitai de la permiſſion tacite. Comme je prétendois que le mal étoit cauſé par des vents, à meſure qu'ils changeoient de place, je promenois auſſi ma main. Enfin le carroſſe arrêta ; la cure étoit trop avancée pour quitter la malade, je montai chez elle. En entrant, elle ſe jeta ſur un lit de repos, de ſatin aſſez fané pour faire imaginer que les autres meubles avoient

été achetés à ſes dépens; je l'y ſuivis, & la guériſon fut complette, mais cependant après être trois fois retombée dans des évanouiſſemens pareils à celui qu'elle avoit eu chez mon oncle. Il me demanda avec aſſez d'humeur, lorſque je fus de retour, comment j'avois laiſſé la malade : je répondis, ainſi que nous en étions convenus, que s'étant trouvée beaucoup mieux, elle avoit continué à faire quelques viſites, & que je l'avois quittée à moitié chemin. Cette réponſe diſſipa l'inquiétude que mon abſence avoit fait naître, & mon travail, qu'il avoit commencé par trouver très-mauvais, fut trouvé très-paſſable.

Je continuai mes viſites à la malade : elle s'en trouva bien, & moi auſſi.

L'emploi ne tarda pas d'être accordé au mari, qu'on ne demandoit pas mieux que d'éloigner. Comme on étoit fort mal logé, on loua un appartement convenable : il m'arriva, pendant le déménagement, une hiſtoire qui mérite bien de n'être pas oubliée.

Mon oncle étoit allé voir ſa Dame de grand matin, pour profiter du temps où le mari étoit allé à Verſailles faire ſes adieux à quelques-uns de ſes anciens camarades : je ſongeai auſſi, de mon côté, à ne pas perdre cette occaſion, ne ſachant pas que la place étoit priſe : heureuſement notre amie commune étoit debout auprès de la fenêtre, elle me vit arriver. Bon Dieu ! s'écria-t-elle, voilà mon mari déjà de retour ; il ſe ſera douté de quelque choſe ; je ſuis perdue s'il vous trouve ici ! Ce mari tout-à-fait débonnaire avoit cependant été peint, pour rendre la choſe plus touchante, comme un jaloux, un furieux, un homme à tout tuer : mon oncle ſe crut déjà mort.

Je vous ai dit que c'étoit pendant le déménagement ; il y avoit un paquet de matelas tout prêt à être tranſporté ; on n'imagina rien de mieux pour mon oncle, que de le rouler dans un de ces matelas, & de l'entortiller avec une couverture ; un ſigne que l'on me fit en

entrant, me fit entendre en partie ce dont il étoit queſtion, & l'on m'expliqua le reſte tout bas en quatre mots. L'idée de mon oncle, roulé dans un matelas, penſa me faire étouffer de rire ; il me prit ſur le champ une fantaiſie unique, ce fut, au mépris des anciens ſervices du vieux lit de repos, de lui préférer le paquet de matelas où étoit mon oncle : je n'eus pas plus tôt fait part de cette idée folle à Madame de.... qu'elle la trouva délicieuſe & ſe mit en devoir de l'exécuter. Nous y procédions de bonne grace, & mon pauvre oncle, qui enrageoit de tout ſon cœur, eût ſans doute été étouffé par le poids du plaiſir, ſi le véritable Amphitrion ne fût arrivé. Comme il étoit, ainſi que je vous l'ai dit, de complexion très-commode, il ne fut point fâché de me trouver chez ſa femme, & il nous laiſſa achever paiſiblement dans une autre chambre ce que ſon arrivée avoit ſi mal à propos interrompu. Il s'aviſa pendant ce temps-

là, de faire enlever les matelas, & mon oncle fut jeté dans la charrette avec les autres meubles : malheureuſement le Charretier, qui étoit ivre, accrocha une borne qui renverſa la voiture ; les meubles furent culbutés, & le paquet où étoit mon oncle venant à ſe défaire en roulant, offrit aux yeux du peuple amaſſé une groſſe perruque, un petit homme, & des gants blancs. Il étoit auſſi étonné de ſe trouver dans le ruiſſeau, que les ſpectateurs l'étoient de l'y voir ; & les efforts impuiſſans qu'il faiſoit pour ſe déſemmailloter de la couverture, acheverent de déterminer les huées de tous les aſſiſtans. Le Garde du Roi m'avoit invité d'aller voir le nouvel appartement de ſa femme ; nous avions ſuivi de loin la charrette, & nous arrivâmes aſſez à temps pour aider mon oncle à ſe dépêtrer de ſa couverture ; mais ſa honte & ſa confuſion n'en furent que plus grandes, lorſqu'il nous eut reconnus ; de notre côté, nous ne pouvions retenir nos éclats de rire, ce qui le fit

imaginer que nous étions complices du méchef & de l'accident qui lui arrivoit. Il nous quitta la rage dans le cœur, en formant mille projets de vengeance ; il ne tarda pas à l'exécuter : le Garde du Roi perdit ſon emploi, ſa femme ſes meubles, & moi je fus mis à Saint Lazare, ſans autre forme de procès. Il y avoit ſix mois que j'y étois, lorſque je ſuis parvenu à eſcalader les murailles ; je me ſuis trouvé dans le jardin où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, & d'où vous avez eu la bonté de me retirer. Ma liberté eſt votre ouvrage, & je me flatte que vous voudrez bien l'achever, après l'avoir généreuſement entrepriſe : mon oncle vous aime ſans doute (hélas ! qui pourroit s'en défendre) ? Vous lui perſuaderez aiſément que je ne ſuis coupable de rien qui ait pu m'attirer ſa haine & la punition que je viens d'éprouver ; car il faudra feindre d'ignorer tout ce que je viens de vous apprendre ; il ne me le pardonneroit jamais.

Le neveu de Durillon étoit de la plus jolie figure, ſa taille étoit élégante, & l'état où il étoit ne diminuoit rien aux agrémens de ſa perſonne : il avoit une de ces phyſionomies nobles, qui ſont toujours au deſſus des idées que l'on prend ſottement des gens d'après leurs habits ; &, quelque brillante qu'eût été ſa parure, on n'auroit jamais fait attention qu'à ſa perſonne.

Les graces naturelles avec leſquelles il nous avoit conté ſon hiſtoire, avoient achevé de me déterminer : je l'aſſurai que j'avois pris le plus vif intérêt à tout ce qui le regardoit, & je n'exagérai rien ſur les ſentimens qui ſe développoient dans mon cœur ; l'envie que j'avois de lui plaire, étoit ſeule capable de m'y faire réuſſir : ſon intrigue avec la femme du Garde du Roi n'avoit rien qui dût m'alarmer, & la façon même dont il nous l'avoit contée, m'aſſuroit que ſon cœur n'y avoit eu aucune part. Je parviendrai facilement, me dis-je, à effacer

le ſouvenir de ſes plaiſirs paſſés, par des plaiſirs préſens.

Je le quittai dans cette flatteuſe eſpérance, pour aller trouver ſon oncle, qui ſe mit à rire dès qu'il m'apperçut; j'augurai bien de cette heureuſe diſpoſition, & j'en profitai pour lui expoſer le ſujet de ma miſſion. Il eſt déjà pardonné puiſqu'il vous intéreſſe, me répondit obligeamment Durillon, & vous pouvez me l'amener quand vous voudrez.

Mais comment diable, ajouta-t-il, ſe trouve-t-il toujours comme tombé des nues, pour me tirer des aventures où je me trouve? Je lui expliquai comment, étant parvenu à eſcalader les murs de Saint Lazare, il s'étoit trouvé dans le jardin de ſa petite maiſon qui en étoit voiſine.

Durillon me conta ſans myſtere l'aventure du matelas, & nous en rîmes ſur nouveaux frais; j'allai porter ces heureuſes nouvelles à Randoncourt, & je

je l'amenai à ſon oncle, qui le reçut avec bonté.

Cette aventure me lia plus étroitement avec Durillon ; il n'avoit point oublié ſes prétentions ſur moi, & les efforts qu'il avoit inutilement tentés dans le jardin lui tenoient au cœur ; il crut devoir s'y prendre autrement, & il m'envoya une déclaration d'amour à la Financiere, c'eſt-à-dire, une reſcription de deux cents louis ſur ſon Caiſſier, avec une promeſſe d'un contrat de cent piſtoles.

J'étois ſans fortune ; Randoncourt n'avoit que des plaiſirs & un grand fonds de tendreſſe à m'offrir ; d'ailleurs c'étoit lui que ſon oncle avoit chargé de cette négociation : comment refuſer ? Je me rendis donc aux preuves d'amour de Durillon ; ſon neveu me preſſa de lui en donner de celui que je n'avois pu lui cacher : j'étois en train de me rendre ; je venois de céder aux propoſitions de l'oncle ; comment réſiſter à celles du neveu ?

Randoncourt eût peut-être dû me paroître plus vif que tendre, plus ardent que délicat, dévoré de trop de déſirs pour chercher à les ſatisfaire par degrés ; il ignoroit encore cet art voluptueux de détailler les charmes, mais il s'occupoit de tout eſſentiellement, & laiſſoit à ſes tranſports le ſoin d'en faire l'éloge.

Nous n'eûmes point de ces converſations tendres & délicieuſes qui rempliſſent ſi agréablement les intervalles, parce que nous n'eûmes point d'intervalles ; un moment de méditation ſur les plaiſirs que nous venions de goûter, ſuffiſoit pour en préparer de nouveaux ; la rapidité de ſes careſſes me les eût fait prendre pour un ſonge, s'il y eût eu moins de réalité, & je crois qu'elles auroient été éternelles, ſi l'oncle, qui s'impatientoit de n'avoir point de réponſe de la commiſſion dont il avoit chargé ſon neveu, ne fût venu lui-même en apprendre le ſuccès.

Le plaiſir m'avoit laiſſé un reſte de tendreſſe, une impreſſion de volupté

dont Durillon ſe fit honneur, & cette idée le rendit très-ſatisfait de la diſpoſition où il me trouva; ce ne fut pas cependant ſans peine que je vis ſon neveu contraint de lui céder la place, & l'événement juſtifia mes regrets. Si j'en avois eu une opinion plus avantageuſe, il ne m'auroit pas été poſſible de la garder long-temps; avec quelque adreſſe que Durillon diſſimulât ſon malheur, quelques éloges qu'il prodiguât à mes charmes, il ne pu: me cacher longtemps le peu d'impreſſion qu'ils faiſoient ſur lui. Bon Dieu! que la façon de louer du neveu étoit différente! Comme ſon état ne m'intéreſſoit que médiocrement, je pris le parti d'en plaiſanter: la raillerie acheva de l'anéantir. Ne ſachant quel parti prendre, il eut recours à l'excuſe ordinaire, la trop vive ardeur... excuſe ſi uſée, qu'il n'y a plus que les ſots qui s'en ſervent, & les dupes qui s'en paient.

Quelque déconcerté que Durillon fût de ſon aventure, il fut encore plus

étonné de la façon dont je la prenois ; la réputation que j'avois ne s'arrangeoit pas dans ſa tête avec cette tranquille indifférence qu'il me voyoit : aux diverſes queſtions qu'il me fit pour en pénétrer la cauſe, je fis quelques réponſes délicates, & même preſque tendres, qui parurent le ſatisfaire ; il ſe piqua même de généroſité, & prétendit que je ne devois rien perdre au malheur qui lui arrivoit ; il s'offrit de me dédommager par ces menus détails de l'amour, de ces riens charmans, lorſqu'ils précedent ou ſuivent une occupation plus ſérieuſe, mais qui ne furent jamais faits pour en tenir lieu ; quoi qu'il en ſoit, je m'y prêtai, moins par goût que par complaiſance.

L'air diſtrait que je ne pouvois m'empêcher d'avoir, loin de rebuter Durillon, lui fit ſans doute, par vanité, redoubler ſes ſoins : comme il étoit le plus grand homme du monde pour les petites choſes, il me força à lui prêter plus d'attention ; de l'attention il me

conduiſit à l'intérêt ; dès qu'il s'apperçut que je commençois à en prendre, il le partagea bientôt, & ſon imagination le montant à meſure que la mienne paroiſſoit s'échauffer, ſa généroſité ſe trouva récompenſée par un miracle auquel il ne s'attendoit pas plus que moi ; enfin, le ſoin qu'il avoit pris de mes plaiſirs, devint la ſource des ſiens.

Durillon me quitta triomphant, & m'aſſura que je n'aurois à me plaindre de lui d'aucun côté ; j'eus effectivement lieu d'en être contente ; mais la contrainte où j'étois obligée de vivre, & qui m'empêchoit de me livrer toute entiere à l'amour que j'avois pour Randoncourt, diminuoit beaucoup la ſatisfaction que j'aurois pu goûter dans l'abondance où je vivois.

Née vive, & habituée à ne connoître d'autre loi que mes déſirs, je ſouffrois avec impatience l'eſpece de ſervitude où je me voyois réduite : Randoncourt ne la ſupportoit pas plus patiemment

que moi, & nous réſolûmes de nous affranchir de cet état de dépendance.

Le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à notre réſolution, étoit le peu de fortune que nous avions; nous ne voyions pas de moyen plus convenable pour l'augmenter, que d'enlever à notre oncle une ſomme aſſez conſidérable pour vivre dans un pays étranger, & nous mettre à l'abri de ſes pourſuites; la force ouverte eût été difficile & dangereuſe: après avoir long-temps ruminé différens ſtratagêmes, voici celui auquel nous réſolûmes de nous arrêter.

Durillon, outre le penchant invincible qu'il avoit pour les femmes, étoit crapuleux, & avoit la noble habitude d'aller chercher des plaiſirs obſcurs au quatrieme étage.

Nous eûmes bientôt découvert une de ces maiſons où il ſe rendoit le plus ſouvent à pied, & où il paſſoit une partie de la nuit: la connoiſſance de la maîtreſſe de ce réduit infame ne fut pas difficile à faire; Randoncourt ne lui eut

pas plus tôt fait part de notre projet, qu'elle s'y prêta de la meilleure grace du monde, moyennant une douzaine de louis qu'elle partagea avec deux braves qui étoient utiles à notre deſſein, & la promeſſe de cent autres après la réuſſite : l'exécution ſuivit de près notre réſolution. Dès le ſurlendemain Durillon alla chez cette femme, pour voir ſi elle n'avoit rien de nouveau ; elle avoit eu ſoin d'y faire trouver une jeune fille de treize ans, telle que ce vieux libertin les demandoit : il en fut ſi content, qu'il voulut y ſouper & y paſſer la nuit ; mais à peine venoit-il de ſe mettre au lit, que les deux braves enfoncerent la porte. Ah Dieu ! ma fille ! s'écria l'un d'eux, en quel état vous vois-je ? qui vous a conduite ici ? quel eſt ce monſtre avec qui je vous trouve ? il va payer de ſa vie l'affront qu'il fait à notre famille. Ayez moins d'emportement, mon frere, reprit l'autre, la vengeance à laquelle vous voulez vous porter eſt juſte, mais

il ne faut pas s'y livrer ſur le champ, afin de la rendre plus complette.

Inſtruiſez-nous, Lucette, par quel accident vous vous trouvez dans ce lieu infame ? n'ayez point de peur, nous ſommes perſuadés de votre innocence ; raſſurez-vous, & nous apprenez la vérité. La petite fille, qui étoit parfaitement inſtruite, ſe mit à pleurer, & dit qu'elle avoit été enlevée au milieu de la rue, en revenant de chez ſa maîtreſſe ; qu'elle avoit été conduite en cette maiſon ; qu'on lui avoit promis qu'elle alloit être mariée à un Monſieur qui lui feroit ſa fortune ; qu'on l'avoit miſe au lit avec ce Monſieur : & continuant à pleurer, elle conte avec une ingénuité feinte tout ce qui lui étoit arrivé. Un rapt ! un viol, s'écria le prétendu oncle ! qu'on aille chercher la Garde & un Commiſſaire, nous apprendrons à Monſieur à reſpecter l'innocence & l'honneur des familles. Pendant ce diſcours, le prétendu pere s'étoit

ſaiſi de Durillon, & vouloit abſolument l'étrangler; il avoit beau proteſter que tout cela étoit faux, que la D.... P.... étoit une malheureuſe qu'il avoit bien payée, & que la petite fille étoit de la meilleure volonté du monde, & hors d'état depuis long-temps d'être violée: Dieu vengeur, s'écria le pere! il oſe joindre l'inſulte à la violence! Non, laiſſez-moi faire, il ne mourra que de ma main.... Un peu de patience, mon frere, la Juſtice vous rendra raiſon de cet outrage; allons promptement, un Commiſſaire, la Garde.... Durillon, qui vit bien que tout cela ne pouvoit que tourner fort mal, & qui d'ailleurs craignoit l'éclat, tâcha, par les termes les plus ſoumis, d'appaiſer ces parens irrités.

Ecoutez, Meſſieurs, vous me paroiſſez des gens d'honneur & d'eſprit, & vous ſavez, ainſi que moi, leur dit-il, que l'état où ſe trouve Mademoiſelle votre fille eſt ſans remede; l'éclat que vous voulez faire ne ſervira

qu'à rendre public ſon déshonneur & le vôtre ; ſi vous voulez être raiſonnables, je me charge de la marier avantageuſement, & de lui faire préſent d'une dot honnête.

Nos deux coquins, qui n'attendoient autre choſe que cette propoſition, ſe radoucirent un peu ; nous vous quittons du premier ſoin, répondit l'oncle ; nous nous chargeons d'établir notre fille à notre fantaiſie ; pour ce qui eſt de la dot, voyons ce que vous êtes diſpoſé à lui donner. J'ai ſur moi environ cent louis, reprit Durillon ; c'eſt en vérité tout ce que je puis faire. Vous vous moquez de nous, dit l'oncle en colere ; vous êtes un inſolent ; allons, nous vous apprendrons à qui vous avez affaire.... Eh ! mais, Meſſieurs, point de colere : je vais vous faire un billet de cent autres louis. Nous voulons dix mille écus, ou point d'accommodement.

Le pere, qui avoit fait ſuſpenſion pendant le traité de paix, voyant que

Durillon ne ſe décidoit pas, le reprit au collet pour le mieux perſuader, & tirant ſon épée : Je ſuis las, dit-il, de tous ces pour-parlers ; & à quoi bon remettre aux longueurs de la Juſtice le ſoin d'une vengeance que je puis ſatisfaire moi-même & ſans éclat ? Durillon ſe crut mort, & tombant aux pieds du pere, il lui promit tout ce que l'on demandoit : celui-ci ſe fit encore prier long-temps, & ne ſe rendit qu'après avoir reçu les cent louis, pour ſurcroît de conſolation.

Il ne falloit pas moins qu'une ſituation ſi preſſante pour tirer de Durillon une ſomme ſi conſidérable ; d'ailleurs il projetoit à ſon tour d'aller porter ſa plainte chez le premier Commiſſaire, dès qu'il ſeroit libre ; mais ceux qui le tenoient en ſavoient autant que lui, & ne le lâcherent qu'après que le Caiſſier de Durillon leur eut compté la reſcription de trente mille livres, qu'ils nous remirent ſur le champ, avec plus de bonne foi que je ne leur en aurois ſoup-

çonné : il eſt vrai qu'ils oublierent de nous parler des cent louis qu'ils avoient reçus de plus, & que nous leur avions promis.

Si-tôt que Durillon fut relâché, il fit ſes pourſuites ; mais la femme, qui s'y étoit attendue, avoit pris la fuite avec ſes deux compagnons.

Durillon vint chez moi le lendemain de cette aventure ; il avoit un air de triſteſſe dont je feignis de ne me point appercevoir, &, contre ſon ordinaire, il n'y reſta heureuſement que peu de temps.

J'avois tout diſpoſé pour partir le ſoir même ; ayant vendu tous mes meubles & ramaſſé l'argent que j'avois, nous nous trouvâmes, avec le montant de mes bijoux, environ cinquante mille francs, avec leſquels nous partîmes pour Bruxelles.

Il convient cependant de dire, pour la juſtification de Randoncourt, que les trente mille francs que nous emportions à ſon oncle, étoient le montant de

de ſa légitime, dont il n'avoit jamais pu rien tirer de ce vieux avare qui étoit ſon tuteur.

Nous faiſions route avec diligence, & nous étions déjà arrivés à Valenciennes : pendant qu'on mettoit les chevaux à la chaiſe, j'allai voir Madame de V...., une de mes amies, qui, depuis peu, étoit venu trouver en cette ville ſon mari, qui y avoit obtenu une place importante ; je ne m'étois propoſée que de l'embraſſer & de partir ſur le champ : Randoncourt devoit venir me prendre chez elle. Je paſſai les premiers momens ſans inquiétude ; mais voyant qu'il y avoit plus de deux heures que je l'attendois, j'envoyai ſavoir à la poſte ce qui pouvoit retarder notre départ. Dieu ! donnez-moi plus de force pour raconter ce malheur accablant, que je n'en eus alors pour le ſoutenir.

Comptant trop ſur la ſécurité de l'oncle de Randoncourt, nous n'avions pris aucune précaution dans notre fuite ; Durillon étoit venu chez moi un

inſtant après notre départ, & il avoit appris ſans difficulté que ſon neveu & moi venions de monter dans une chaiſe & de partir avec des chevaux de poſte ; il y courut, pour s'informer de la route que nous avions priſe ; & ayant appris que c'étoit celle de Bruxelles, il avoit envoyé après nous un Exempt & pluſieurs Archers, qui, courant à franc étrier, nous atteignirent, comme je l'ai dit, à Valenciennes. Ils avoient trouvé Randoncourt qui faiſoit mettre des relais à la chaiſe, & ils s'en étoient ſervis pour la remmener, n'ayant pu lui faire avouer ce que j'étois devenue.

Sans examiner combien la vengeance de Durillon étoit juſte, je ne ſongeai qu'à la mienne, & je jurai qu'il mourroit de ma main : s'il eût été préſent, il n'eſt pas douteux que je l'euſſe poignardé ſur le champ.

Je partis pour Paris, où j'appris facilement, en arrivant, que Durillon avoit fait remettre ſon neveu à Saint-Lazare : il étoit clair que la ſomme dont

on l'avoit trouvé muni étoit celle qui lui avoit été extorquée, & Randoncourt n'avoit pas même fait la moindre difficulté d'en convenir.

Le temps que j'avois mis en chemin ayant un peu calmé mes premiers emportemens, je ſongeai plutôt à délivrer mon Amant qu'à le venger; ce fut la réſolution à laquelle je m'attachai; elle n'étoit ſans doute pas aiſée à exécuter: mais lorſqu'on eſt femme, & qu'on veut bien fermement ce que l'on a entrepris, il eſt bien rare qu'on ne réuſſiſſe pas: voici comment je m'y pris.

Auſſi-tôt que je fus arrivée à Paris, je m'habillai en homme, & j'allai trouver le Pere Supérieur de Saint-Lazare; je me jetai à ſes genoux, &, d'un air contrit & pénitent, je le ſuppliai de vouloir bien recevoir dans ſa maiſon un jeune homme que la grace avoit touché, & qui, déteſtant ſes égaremens, venoit en faire pénitence & ſe réconcilier avec la miſéricorde divine. L'air pénétré dont je prononçai

ces paroles, toucha le bon Pere, & une bourſe aſſez honnête que je le priai d'accepter pour ma penſion, acheva de le déterminer à me recevoir.

Pendant ſix ſemaines que dura ma retraite, j'étois toujours aux exercices de piété avant les autres, & je n'en ſortois que long-temps après eux ; cette ferveur me gagna l'affection du bon Supérieur, & il me faiſoit, depuis quelques jours, venir tous les ſoirs dans ſa chambre, où il m'entretenoit dans les bonnes diſpoſitions que je faiſois paroître ; c'étoit poſitivement ce que je déſirois : j'avois trouvé le moyen de pouſſer nos entretiens fort avant dans la nuit, & j'avois réſolu un ſoir, lorſque tout le monde ſeroit couché, d'obliger, le piſtolet ſous la gorge, le Supérieur à m'ouvrir la chambre où mon Amant étoit enfermé.

Pour ne rien entreprendre au haſard, je lui demandai ſi parmi les jeunes gens qui faiſoient en ſa maiſon une pénitence forcée, il n'y en avoit pas un qui

s'appeloit Randoncourt ; j'ajoutai que j'avois été lié avec lui du temps de mes premiers égaremens ; & que je déſirois de tout mon cœur pouvoir le porter à la pénitence ainſi que moi.

Quelles furent ma ſurpriſe & ma joie, lorſque j'appris que mon Amant étoit libre depuis deux jours, & que Durillon avoit été trouvé étouffé dans ſon ſang ! Mort digne d'un Financier, & de tous ceux qui ſe nourriſſent du ſang des malheureux !

Mon goût pour la retraite finit tout à coup, & j'en ſortis le lendemain, au grand étonnement du bon Supérieur.

J'eus bientôt trouvé Randoncourt, qui s'étoit logé tout uniment chez ſon oncle, en attendant l'arrivée de ſes autres freres, qui, comme vous l'imaginez, ne tarderent pas à ſe rendre à Paris.

L'étonnement de Randoncourt ne pouvoit être égalé que par ſa joie, & rien ne pouvoit ſurpaſſer la mienne : C'eſt toi, chere amie ! me dit-il en ſe

précipitant dans mes bras. Oui, cher Amant, lui répondis-je en le ſerrant dans les miens; & nous n'eûmes la force que de prononcer ces paroles; elles furent ſuivies de ce ſilence délicieux, auquel l'ame ſe plaît à ſe livrer, lorſque les expreſſions manquent au ſentiment qui la pénetre, & il ne fut interrompu que par un torrent de careſſes.

Revenu de ce premier moment de délices, je racontai à Randoncourt le moyen que j'avois imaginé pour le tirer de Saint-Lazare; ſon étonnement lui laiſſoit à peine la faculté de me marquer ſa reconnoiſſance.

Ce n'eſt point, me dit-il, par des vaines proteſtations que je veux vous la prouver; mon oncle laiſſe au moins douze cent mille livres de bien: ma part ira bien à deux cent mille livres; ſi cette petite fortune peut vous tenter, diſpoſez-en, elle eſt à vous: je ne vous parle point du don de mon cœur, depuis long-temps il eſt votre bien.

Vous concevez avec quel tranſport

je reçus cette propoſition ; je n'avois jamais conçu l'idée du bonheur que je goûtois. Hélas ! des nuages affreux l'obſcurcirent bientôt ; la plus cruelle de toutes les paſſions, la jalouſie, vint l'empoiſonner : vous dire que je devins jalouſe, c'eſt vous faire connoître tout ce que je ſentis ; née violente & emportée, vous concevez à quels excès me porta cette horrible frénéſie. Madame de Saint-Sernin, cette amie chez qui j'avois conduit Randoncourt au ſortir du jardin de ſon oncle, en fut le malheureux objet ; depuis long-temps ſon amitié pour elle m'étoit devenue ſuſpecte ; les careſſes mutuelles qu'ils ſe faiſoient ſans conſéquence, même en ma préſence, ne me paroiſſoient plus innocentes ; enfin un morceau de lettre que je trouvai, & que je reconnus pour être de la main de Madame de Saint-Sernin, acheva de confirmer mes ſoupçons ; j'y vis, quoiqu'il contînt peu de mots, qu'il étoit queſtion de *rendez-vous* ; que le mot de *plaiſir* y étoit

ſouvent répété ; mon nom s'y trouvoit auſſi, & plus bas il y avoit, *elle ſera bien attrapée :* la rage me ſaiſit le cœur, & ſans conſulter d'autres mouvemens que ceux de ma fureur, je lui écrivis que je la priois de venir me trouver ſur le champ ; pendant ce temps-là, je me munis de ce qui étoit néceſſaire à ma vengeance : j'avois, ſous différens prétextes, écarté tout le monde, & ſi-tôt qu'elle fut arrivée, je fermai la porte ſur nous.

C'eſt ici, amie perfide, que tu vas recevoir le prix de ton infidélité ; il faut prendre ce breuvage que je vais partager avec toi, lui dis-je en lui préſentant un verre où j'avois préparé du poiſon : elle fut long-temps frappée d'un étonnement qui ne lui permettoit pas de me répondre ; mais enfin, comme je la preſſois, elle ſe précipita à mes pieds, en me proteſtant qu'elle n'avoit jamais été coupable d'aucune perfidie ; qu'elle ignoroit ce qui pouvoit me porter aux excès où elle me voyoit :

pour toute réponſe je lui préſentai le poiſon de plus près, & ſans doute dans l'aveugle rage où j'étois, je lui aurois arraché la vie, ſi l'on n'eût frappé à l'inſtant à la porte. L'eſpérance d'être ſecourue rendit les forces à ma tremblante amie ; elle ſe releva, & me ſaiſit le bras en jetant des cris aigus qui obligerent Randoncourt à enfoncer la porte, car c'étoit lui qui frappoit. Il recula d'horreur en me voyant un poignard à la main ; je ne puis rendre compte des différens mouvemens qui m'agitoient alors ; mais tournant tout à coup ma fureur contre moi-même, j'avalai d'un ſeul trait le verre empoiſonné.

Cette action tira Randoncourt de la ſurpriſe où il étoit, & mon amie oubliant l'extrémité où je m'étois portée envers elle, ils ſe jeterent tous deux ſur moi, mais trop tard, ſi j'euſſe effectivement pris le poiſon : heureuſement la précipitation avec laquelle je m'en étois emparée en voyant arriver ma

rivale, m'avoit fait méprendre de deux verres qui étoient pareils ſur ma toilette; celui qui ne contenoit pas le fatal breuvage m'étoit tombé le premier ſous la main, & au lieu de poiſon j'avois avalé un grand verre d'eau commune. Ce *quiproquo* me ſauva la vie, & les premiers mouvemens de fureur étant un peu calmés, les nuages qui obſcurciſſoient mon eſprit ſe diſſiperent peu à peu; je paſſai bientôt de la fureur à la tendreſſe, & je fondis en larmes en me jetant tantôt aux pieds de mon amie, tantôt à ceux de mon Amant. Leur juſtification ne fut pas difficile; Randoncourt trouva dans ſes poches les reſtes du funeſte écrit qui avoit cauſé notre malheur; il ne contenoit autre choſe que les projets d'une fête que l'on vouloit me donner, & dont on vouloit me ménager la ſurpriſe. Mon repentir fut auſſi vif que l'avoit été mon emportement; mais cette ſcène fit une ſi forte & ſi triſte impreſſion ſur Randoncourt, qu'elle éteignit tout à coup ſon amour;

il me quitta comme un monſtre, comme un tigre avec qui la vie n'eſt point en ſûreté.

Le plus cruel repentir marche toujours ſur les pas de la vengeance ; je gémis bientôt des malheurs où m'avoit entraînée ma jalouſe fureur ; j'en déteſtai la cauſe, & je ſentis accroître mon amour par mes remords : ils acheverent bientôt de m'accabler. La perte de mon Amant ajoutoit encore à mes regrets ; je ſentois combien je l'avois méritée, mais je ne pouvois m'en conſoler ; la vivacité de ma douleur, que rien ne pouvoit calmer, me réduiſit enfin à l'extrémité.

Fadoncourt n'apprit pas ma ſituation ſans y être ſenſible ; une lettre touchante que je lui écrivis, le détermina à me venir voir : il fut pénétré de l'état où il me trouva. L'amour n'étoit pas ſi bien éteint dans ſon cœur, qu'il ne pût y être rappelé par la compaſſion ; j'étois trop habituée à y lire, pour ne pas m'appercevoir de ce qui s'y paſſoit : il

étoit lui-même trop vrai pour me le cacher. Mon amie, qui ne lui cédoit point en généroſité, eut celle de me pardonner; elle me rendit ſon amitié ſans réſerve, & j'eus la ſatisfaction de voir que le ſentiment d'inimitié, que mes emportemens avoient excité dans leur cœur, y avoit fait une impreſſion moins vive que celle du raccommodement. Cette aventure & la tendreſſe de Randoncourt, qui devint peu de temps après mon mari, ſans ceſſer d'être mon Amant, me guérirent pour jamais de ces coupables excès de jalouſie, bien différens de cette inquiétude, auſſi douce que tendre, qui anime le plaiſir, & dont l'habitude même eſt un ſentiment.

F I N.

HISTOIRE
DE
JUSTINE.

HISTOIRE
DE
JUSTINE.

L'envie de plaire eſt l'aurore qui annonce l'arrivée de l'amour : je commençois à le ſentir, mais Francillon m'apprit à le connoître.

J'étois allée dans un petit bois cueillir des fleurs pour mettre dans mes cheveux, & j'en perdis une qui ne revient jamais.

Voici comme la choſe arriva. Ce récit ne ſeroit pas à ſa place au commencement d'un Roman ; mais c'eſt mon Hiſtoire que j'écris, & la Chronologie eſt une choſe bien eſſentielle à l'Hiſtoire.

J'étois donc allée cueillir des violettes pour mettre dans mes cheveux ; Francillon étoit venu dans le même boſquet chercher des nids d'oiſeaux. Francillon étoit le fils du Seigneur du village ; j'étois au moins la niece du Curé : il avoit de longs cheveux blonds & de belles couleurs ; on diſoit que je devenois jolie, & mon oncle vouloit que je miſſe un fichu. Francillon avoit près de quinze ans ; j'en avois quatorze : l'amour vint par la convenance, & le plaiſir par l'occaſion.

Depuis quelque temps nous ne nous rencontrions plus ſans rougir, & nous nous rencontrions plus ſouvent.

Bon jour, Juſtine, me dit-il en m'ôtant ſon chapeau ; bon jour Francillon, lui répondis-je en lui faiſant la révérence.... Je ſuis bien content de vous trouver ici, Juſtine.... ; & moi, Francillon, je ſuis bien aiſe de vous y voir.... Vous cueillez donc des fleurs, ma bonne amie ?.... oui, mon bon ami.... ; ſi vous voulez, j'en cueillerai

auſſi avec vous, afin que vous en ayez davantage.... : vous me ferez bien plaiſir, mon bon ami Francillon, j'en ferai un gros bouquet pour vous, & un pour moi.

Et nous voilà tous deux à cueillir des fleurs, ſans ſonger à mal, quand Francillon me fit voir un Pinſon qui étoit tout près de nous ſur une branche à côté de ſa femelle, qu'il careſſoit avec ſon bec & avec ſes ailes : Tendez bien votre tablier de ce côté-là, me dit-il, tandis que je vais de celui-ci pour les prendre avec mon chapeau. Oh ! laiſſons-les plutôt ſe careſſer, mon bon ami ; voyez comme ils ſont bien aiſes ; pourquoi les troubler ? Vous avez raiſon, me répondit Francillon ; mais ſi nous faiſions comme eux, nous ſerions peut-être auſſi bien aiſes : eſſayons ; je le veux bien. Francillon me donne un baiſer ; mes violettes tombent de mes mains ; je veux les ramaſſer ; la roſée rendoit encore l'herbe humide & gliſſante, je tombai. Francillon, qui ſe

penchoit à l'inſtant pour imiter le pinſon, ne trouvant point d'appui, tomba avec moi : la Nature nous appeloit au plaiſir, nous ſuivîmes ſa voix, & nous fûmes heureux.

Mon bonheur me couta quelques larmes qui ne l'affoiblirent point : une jeune fille de quatorze ans ſe met à pleurer, c'eſt l'uſage ; un jeune homme de quinze la conſole de la même maniere qu'il l'a affligée ; c'eſt la regle.

Le lendemain nous revînmes au même endroit, le Pinſon n'y étoit plus ; mais nous nous ſouvenions ſi bien de ſa leçon, que nous n'eûmes pas beſoin de ſon exemple : nous connûmes pour la ſeconde fois le plaiſir, & le plaiſir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Je ne vis point les fleurs naître ſous nos pas, ni la verdure plus brillante ; les chants des roſſignols ne me ſemblerent pas plus doux : je ne vis & je n'entendis que Francillon, & Francillon ne vit & n'entendit que Juſtine.

Le ſoleil, qui ſembloit s'être arrêté

pour nous, avoit continué ſa courſe pour le reſte de la Nature, & la nuit qui s'approchoit, étoit annoncée par le mugiſſement des troupeaux qui revenoient à l'étable, & par les chanſons des Laboureurs qui retournoient à leurs cabanes.

Ce jour nous avoit paru le plus court de notre vie, & nous n'avions pas penſé qu'il dût finir, parce que les Amans heureux ne penſent à rien : il fallut cependant nous réſoudre à nous ſéparer; mais avant de nous quitter nous voulûmes, crainte de l'oublier, répéter encore une fois la leçon du Pinſon. Mon oncle, qui étoit auſſi venu dans le même boſquet pour répéter ſon Prône, nous ſurprit comme nous étions après à la repaſſer : Francillon, qui l'apperçut le premier, ſe ſauva, & je fus reconduite à coups de pieds au cul juſqu'à la maiſon, d'où l'on ne me laiſſa plus ſortir.

Monſieur des Garennes, le Seigneur du village, qui n'étoit jamais ſorti de ſa

chaumiere que pour aller tuer des lievres, ne laiſſoit pas que d'avoir des vûes fort élevées pour la fortune de ſon fils : il apprit ſon aventure, & craignit que cette paſſion pour une petite Payſanne ne nuisît aux projets de grandeur qui devoient un jour illuſtrer ſa Maiſon : il prit donc un fuſil & alla tuer une douzaine de bécaſſes ; & ayant fait ſeller ſa jument, il les porta à l'Intendant, de qui il obtint une ſous-lieutenance de Milice pour ſon fils.

Francillon trouva le moyen de me faire ſavoir les deſſeins de ſon pere, par un petit billet qu'il mit dans ma bourſe un jour que je quêtois pour la Confrérie de Saint Fiacre ; & dès le ſoir même je profitai du moment où mon oncle étoit allé voir un malade dans le hameau voiſin : je me rendis au petit bois. Je ne fus pas long-temps à voir arriver mon cher Francillon ; à meſure qu'il s'approchoit, mon cœur ſe gonfloit, & mes yeux ſe rempliſſoient de larmes : je m'attendois à le trouver

encore plus affligé que moi ; mais un bel habit de drap blanc avec un collet bleu, une épée, un chapeau bordé, une cocarde, l'avoient conſolé de la perte de Juſtine ; & c'étoit moins pour me voir, que pour me montrer ſon ajuſtement militaire, qu'il m'avoit donné un rendez-vous.

Juſqu'à quand préférera-t-on le tumulte de la guerre au tranquille repos ; le ſon bruyant des trompettes, à la douce voix des plaiſirs ; & le bruit effrayant des armes, aux tendres ſoupirs de l'amour ?

En France, la folle paſſion de la gloire ſe fourre juſque dans la tête d'un Sous-Lieutenant de Milice ; il craint, comme Alexandre, de trouver l'Univers trop borné pour les conquêtes qu'il médite.

Francillon ne répondit à mes alarmes que par le récit des exploits qu'il alloit entreprendre ; il alloit d'abord tuer beaucoup d'ennemis ; il ſeroit fait Capitaine, puis il prendroit une ville, &

on le feroit Colonel ; il n'oublieroit pas alors de gagner une bataille, après quoi il n'auroit plus qu'un pas pour être Maréchal de France, & reviendroit après m'épouſer.

Tous ces projets dignes d'une tête de quinze ans, pouvoient très-bien trouver place dans celle d'une jeune fille qui à peine en avoit quatorze ; je ne doutai pas un moment de tout ce que Francillon me diſoit, & je fus preſque conſolée, parce qu'il m'aſſura qu'il ne ſeroit pas tué, au moyen d'un ſcapulaire que ſa mere devoit lui donner avant de partir.

Nous nous promîmes une foi mutuelle ; nous prîmes le Ciel & la Terre pour témoins de nos ſermens ; nos tendres careſſes en furent les garans ; ſes baiſers ſécherent mes larmes, & nous nous mîmes à travailler à remplacer les hommes que Francillon alloit tuer. La nuit nous ſurprit encore ; & comme je craignois que mon oncle n'eût quelque Prône à répéter, nous nous

ſéparâmes, & nous fîmes nos derniers adieux aux lieux conſacrés par nos premiers plaiſirs.

Mon oncle, qui étoit de retour depuis long-temps, & qui m'avoit cherchée par-tout, me ſouffleta d'importance en rentrant; mais l'eſpérance d'être un jour la femme d'un Maréchal de France me dédommagea de ce malheur; & mes grandes eſpérances de fortune me conſolerent des petites diſgraces de l'amour.

Au bout de quelques mois, ma taille qui s'arrondiſſoit ſenſiblement, auroit appris à mon oncle l'aventure du boſquet, s'il n'en eût pas été témoin. Pour dérober les ſuites fâcheuſes de cet accident aux yeux clairvoyans du voiſinage, il réſolut de m'envoyer à Paris; il arrêta pour moi une place au meſſager de C...., à qui je fus recommandée: on répandit dans le canton qu'une tante qui étoit âgée & infirme me demandoit auprès d'elle; & je partis chargée d'un très-petit-paquet, & de la malédiction

de mon oncle, qui ne voulut pas ſeulement m'embraſſer : je pleurai en le quittant ; mais c'étoit Francillon & le boſquet que je pleurois. J'étois adreſſée, en arrivant à Paris, à une Sage-femme dont mon oncle avoit fait connoiſſance pendant qu'il étudioit en Sorbonne.

En arrivant à M...., où nous devions coucher, nous trouvâmes dans l'Auberge un Officier d'un certain âge, qui me regarda avec beaucoup de curioſité, & qui la porta juſqu'à me demander où j'allois : je lui répondis que c'étoit à Paris ; & de queſtions en queſtions il apprit que j'allois loger chez Madame Bonne-main, Sage-femme, rue du Bout-du-Monde. Notre converſation le mit bientôt au fait du ſujet de mon voyage, & cette découverte lui fit concevoir des eſpérances. En effet, il n'y avoit pas huit jours que j'étois chez Madame Bonne-main, que j'y vis entrer mon compagnon de voyage : j'ignore le moyen qu'il avoit employé pour s'introduire

duire chez elle ; ſans doute il avoit eu recours à ceux dont on ſe ſert pour ſe rendre favorable une Sage-femme.

Quoi qu'il en ſoit, il vint nous voir aſſidument pendant pluſieurs mois, & ne négligea rien pour me plaire ; ma groſſeſſe, qui s'étoit avancée pendant tout ce temps-là, eut un terme heureux. Le Baron de Vieux-Fort, c'étoit le nom de l'Officier, avoit redoublé d'attention chaque jour, & lorſque je fus parfaitement rétablie, il me parla à peu près ainſi :

Ecoutez, belle Juſtine ; je ne penſe pas que vous ſoyez bien tentée de retourner dans votre village, & je vous crois de trop bon goût pour ne pas imaginer que vous préférerez volontiers les Tuileries & le Palais-Royal au verger de votre oncle, & la Comédie & l'Opéra aux veillées des comeres de votre voiſinage : ſi vous voulez reſter avec nous, je vous offre un petit appartement, où vous trouverez à peu près tout ce qui vous ſera néceſſaire ; &

quant à votre dépenſe, n'ayez aucune inquiétude, j'aurai ſoin que vous ne manquiez de rien : je ne vous demande qu'un peu d'amitié pour moi. Rien n'étoit plus juſte, & je trouvai que c'étoit bien la moindre choſe pour un homme qui vouloit bien avoir tant de bontés ; car l'ingratitude ne fut jamais mon vice.

Dans deux mois, ajouta le Baron, je partirai pour l'armée, & auſſi-tôt que la guerre ſera finie.... Quoi donc ! m'écriai-je en l'interrompant, vous êtes donc auſſi un Officier, pour aller à la guerre ? Aſſurément, me répondit le Baron en ſouriant de ma naïveté. Oh bien, ajoutai-je avec vivacité, je vous ſuivrai, je veux que vous m'emmeniez avec vous ! Le pauvre Baron m'embraſſa, & fut enchanté de l'ardeur que je lui montrois, & qu'il prit pour l'attachement le plus fort, parce qu'il ne liſoit pas dans mon petit cœur qui raiſonnoit ainſi à part lui : Le Baron, qui va à la guerre, me menera avec lui ; quand j'y ſerai arrivée, je demanderai Francillon

des Garennes, Sous-Lieutenant de Milice dans le bataillon de C.... ; je le trouverai facilement ; il ſera bien aiſe de me voir, & nous nous marierons enſemble.

Rien ne me paroiſſoit mieux concerté, ni plus aiſé à exécuter que mon projet, & j'y perſiſtai ſi fortement, que le Baron ſe détermina à me faire faire un petit uniforme & me fit paſſer pour un jeune homme, qui lui avoit été confié par un de ſes amis pour lui faire faire une campagne.

J'étois fort grande pour mon âge, & l'éducation que j'avois reçue m'avoit donné un tempérament fort & robuſte, qui confirmoit très-bien l'idée que le Baron avoit donnée ſur mon compte.

Le mois d'Avril arriva, & nous partîmes ; notre voyage, que nous fîmes en poſte, ne fut pas long : en trois jours nous fûmes rendus à l'armée de Flandres, où étoit le Régiment de S.... dont le Baron de Vieux-Fort étoit Lieutenant-Colonel.

J'y fus très-bien reçue, mais très-peu ſatisfaite de ce qu'on n'y connoiſſoit point M. Francillon des Garennes, Sous-Lieutenant de Milice : après m'être adreſſée à pluſieurs perſonnes, dont la plupart ſe moquoient de moi, j'appris à la fin que les bataillons de la Milice de C.... étoient en garniſon dans différentes petites villes ſur les frontieres de l'Alſace.

Cette diſgrace, qui dérangeoit mes projets, me cauſa beaucoup de chagrins, & fut ſuivie d'un autre accident qui me jeta dans un embarras bien plus grand ; le Baron fut blessé & fait priſonnier dans un détachement : cet événement termina mes exploits guerriers, & je réſolus de revenir à Paris occuper le petit appartement que le Baron m'avoit donné, en attendant qu'il y fût lui-même de retour, ou que quelque heureuſe circonſtance me fît retrouver mon cher Francillon.

L'habit uniforme que je portois me conduiſit à un inconvénient que je

n'avois pas prévu : on m'arrêta à la premiere ville de la frontiere, & l'on me mena au Commandant de la place, qui me demanda ſi j'avois un congé de la Cour ; je ne ſavois pas même ce que c'étoit que ce congé dont il me parloit ; & la naïveté de mes réponſes, autant que la délicateſſe de mes traits, lui ayant fait ſoupçonner mon déguiſement, il apprit bientôt le reſte de mon aventure.

Il me dit qu'il connoiſſoit beaucoup le Baron de Vieux-Fort ; il m'aſſura d'ailleurs qu'il s'intéreſſoit vivement à ma perſonne, & il m'engagea à paſſer chez lui quelques jours pour me remettre de mes fatigues : comme rien de preſſant ne m'appeloit à Paris, j'acceptai ſes offres.

Le Chevalier de Rocheville devoit ſon avancement, moins à ſes ſervices militaires, qu'à ceux qu'il avoit rendus à une vieille Ducheſſe qui étoit très-bien à la Cour. Il n'oublioit rien pour ſatisfaire ou prévenir mes déſirs ; les attentions les plus flatteuſes, les ſoins les

plus empreſſés, m'annoncerent bientôt un ſentiment plus vif que les égards dus à l'amitié du Baron.

Les prévenances du Chevalier m'intéreſſoient moins qu'elles ne me plaiſoient. Mais comme on avance au moins autant ſes affaires avec une femme, en flattant ſa vanité, qu'en touchant ſon cœur, il ne dut pas être mécontent de ma reconnoiſſance.

Le temps ronge l'acier & l'amour.

J'avois oublié Francillon & le boſquet dans les bras du Baron ; & j'oubliai le Baron dans ceux du Chevalier, ou plutôt dans ceux des plaiſirs ; mais comme il avoit plus d'ambition que d'amour, il s'arracha des miens pour aller ſolliciter à la Cour le gouvernement de R.... qui venoit d'être vacant : mais ſoit que ſa bonne Ducheſſe eût perdu ſon crédit, ſoit que le ſien eût baiſſé auprès d'elle, il ne put rien obtenir, & au bout de trois mois il

revint ſe conſoler auprès de moi des rigueurs de la fortune.

Comme j'avois été fort affligée de ſon départ, j'avois pris auſſi, pour me conſoler, le jeune Colonel du régiment du P...., dragons, qui pour lors étoit en garniſon à C....

C'étoit un des plus jolis Seigneurs de la Cour ; comme il y avoit toujours vécu, il en avoit naturellement ce ton gracieux, ce preſtige flatteur, cet art ſéduiſant de dire finement & ſans fadeur les choſes les plus agréables ; talent heureux qui réuſſit toujours auprès des femmes, & qui leur plaît ſouvent autant que celui qu'on les accuſe de préférer à tout autre.

Le Marquis avoit plus de phyſionomie que de figure, plus de jargon que d'eſprit, & plus d'agrémens que de qualités ; il gagnoit beaucoup au premier coup-d'œil, & auroit encore perdu davantage à l'examen. Quoi qu'il en ſoit, je dois convenir que je lui ai de grandes obligations pour mon

éducation, & que ſi j'euſſe été moins folle, par la ſuite j'aurois ſans doute fait faire bien moins de folies.

Le Chevalier trouva, à ſon retour de Verſailles, qu'il avoit perdu ſes pas & ſa maîtreſſe; je ne ſais à laquelle de ces deux pertes il fut le plus ſenſible; mais ſi je dois juger de ſon amour par ſon reſſentiment, ſans doute il étoit extrême: il ne put cependant le ſatisfaire tant que le Marquis prit quelque intérêt à ma perſonne; il ſe vit contraint de ménager un rival qu'il déteſtoit, mais dont les parens étoient puiſſans, & qui commençoit lui-même à entrer dans la plus grande faveur: ainſi ſa vengeance fut pour un temps l'eſclave de ſon ambition, comme ſon amour en avoit été la victime; mais je la devins bientôt moi-même de ſa jalouſe diſſimulation.

Le Marquis reçut un ordre pour faire marcher ſon régiment en Allemagne; il partit, & je reſtai à C. .. Comme je l'ai déjà remarqué, je ſuis fort ſenſible

à la perte de mes amis ; & comme la triſteſſe m'eſt mortelle, & que je me défie de ma philoſophie, j'ai toujours eu recours à quelqu'un pour m'aider à ſupporter mon affliction.

La ſéparation du Marquis m'en avoit cauſé une ſi grande, que, pour la diſſiper, j'avois cru devoir prendre deux jeunes Officiers aimables & bien faits ; l'un me conſoloit le matin, & l'autre le ſoir : cet arrangement étoit on ne peut pas mieux conçu ; mais comme il y avoit des difficultés dans l'exécution, je n'avois pas cru néceſſaire de leur en faire part.

Chacun d'eux ſe croyoit ſeul en poſſeſſion de me conſoler ; cependant la communauté étoit venue à ſe découvrir, & chacun prétendant qu'il ne devoit y avoir qu'un eſprit conſolateur, ils ſe battirent & ſe bleſſerent tous deux ſi dangereuſement, que l'un des deux en mourut au bout de quelques jours : l'affaire fit du bruit ; le Commandant en fut inſtruit, & ayant appris que

j'étois la cauſe & l'objet de cette querelle, il ſaiſit cette occaſion pour ſe venger de mon inconſtance ; & le Conſeil de guerre ayant été aſſemblé, je fus condamnée à être chaſſée de la ville, après avoir préalablement fait mon académie ſur la place, c'eſt-à-dire, après avoir été expoſée ſur le cheval de bois : plaintes, larmes, prieres, reproches, tout fut inutile ; l'inflexible Commandant, n'écoutant que ſon reſſentiment, ordonna que la Sentence ſeroit exécutée le lendemain, & je fus conduite au corps-de-garde de la place.

Je ne ſais quel foible rayon d'eſpérance me fit ſouhaiter de parler à l'Officier qui commandoit la garde ; on m'y conduiſit : quelle ſurpriſe & quelle confuſion ! c'étoit Francillon : Mon cher Francillon ! dans quel état me voyez-vous ?

Après nous être un peu remis, je lui contai la ſuite des aventures du boſquet, qui m'avoit obligée de venir à Paris ; j'ajoutai que n'oſant plus

retourner au village, j'avois pris la réſolution d'aller le chercher à l'armée. Comme il n'étoit arrivé que la veille avec ſon bataillon, qui étoit venu relever le régiment du Marquis, il me fut aiſé de lui faire accroire tout ce que je voulus ; je lui vantai l'excès de mon amour, & l'empreſſement que j'avois de le rejoindre, & ſur-tout ma prétendue réſiſtance aux déſirs du Commandant ; je lui fis voir que mon attachement pour lui m'avoit réduite dans la cruelle ſituation où il me voyoit. Un amour ſi fidele, un attachement ſi inviolable, une circonſtance ſi touchante, arracherent des larmes au pauvre Francillon, & le déterminerent à me ſauver de l'infamie qui m'étoit préparée : quoi qu'il pût lui en arriver, il réſolut de favoriſer ma fuite ; & comme il n'y avoit pas de temps à perdre, avant que la nuit fût venue, il me conduiſit lui-même hors des portes de la ville, & après nous être embraſſés

en pleurant, nous nous ſéparâmes, en attendant qu'un deſtin plus propice nous réunît.

Ma ſituation étoit bien triſte ; abandonnée de tout l'Univers, dans un pays inconnu, ſeule, à pied ſur un grand chemin, l'horreur de la nuit ajoutoit encore à celle de mon état : le moindre bruit augmentoit ma frayeur ; la peur m'avoit donné des forces, & j'avois marché toute la nuit ſans m'arrêter. Le jour commençoit à paroître, je venois de m'aſſeoir pour reprendre haleine, lorſque j'entendis le bruit de quelques chevaux qui venoient derriere moi ; je ne doutai point que ce ne fût des Cavaliers qu'on avoit envoyés à ma pourſuite, & je me cachai derriere le buiſſon au pied duquel je m'étois aſſiſe : je n'y occupois pas une place grande comme la main ; je me voyois déjà priſe, traînée à C...., & expoſée ſur le cheval de bois, à l'inſolente curioſité des ſoldats : quelle confuſion, quel déshonneur

neur pour la niece du pauvre Curé de S...., qui devoit un jour être la femme d'un Maréchal de France !

Le bruit augmentoit, les chevaux approchoient ; j'aurois voulu que la terre ſe fût entr'ouverte pour me cacher ; quelle angoiſſe cruelle ! Enfin j'apperçus deux Cavaliers ; lorſqu'ils furent plus près, je vis que c'étoient deux domeſtiques montés ſur des chevaux de poſte ; je ſortis de derriere le buiſſon, pour leur demander quelques ſecours : un joli minois ne fut, dit-on, jamais mangé des loups ; le mien intéreſſa ces bonnes gens, & l'un d'eux mit pied à terre. Eh quoi ! c'eſt vous, Monſieur le Chevalier de Gazoncourt, s'écria-t-il ? c'eſt le nom que le Baron m'avoit donné en m'habillant en homme. Oui, c'eſt moi-même, mon cher Dubois, lui répondis-je tranſportée de joie en reconnoiſſant le Valet de chambre du Baron ; & où eſt votre maître ?

Il eſt tout au plus à deux cents pas

d'ici, me répondit Dubois ; il ſera bien charmé de vous retrouver, vous lui avez cauſé bien de l'inquiétude. En diſant cela, nous entendîmes le bruit de la chaiſe du Baron, & elle parut à l'inſtant : il apperçut de loin une perſonne bien miſe, mais en fort mauvais état, qui étoit dans les bras de ſes gens ; il mit la tête à la portiere, pour voir ce que ce pouvoit être. Quelle fut ſa ſurpriſe quand il me reconnut ! Ah, Dieu ! chere Juſtine, s'écria-t-il, c'eſt vous ! quoi, ſeule, à la pointe du jour, expoſée dans un grand chemin ! quel événement fâcheux a pu vous réduire à cette affreuſe ſituation ?

Comme ſa rencontre étoit la choſe que j'avois le moins prévue, ma réponſe n'étoit rien moins que préparée ; il falloit au Baron des raiſons plus ſpécieuſes que celles dont Francillon s'étoit payé ; je le priai donc de m'accorder quelque temps pour me remettre de l'accablement affreux où m'avoit réduite la fatigue & les peines que j'avois

eſſuyées. Le Baron y conſentit volontiers, & je profitai de ce délai pour compoſer une hiſtoire, que je fis ſi touchante, qu'elle tira les larmes des yeux du pauvre Baron. On imagine aiſément que je me diſpenſai d'y parler du Marquis, & de l'hiſtoire tragique des deux Officiers : pour le Commandant de C...., & ſon vilain cheval de bois, il n'en fut pas plus queſtion que de celui du ſiége de Troie.

La route fut pour moi un peu plus agréable & plus courte qu'elle n'auroit été, ſi je l'euſſe continuée comme je l'avois commencée : nous arrivâmes le lendemain au ſoir à Paris.

Le Baron m'engagea à reſter chez lui, en attendant, me dit-il, qu'on eût donné de l'air à mon appartement ; au bout de deux jours il me propoſa de m'y conduire : j'y conſentis, & je ne fus pas peu ſurpriſe, lorſque j'y entrai, d'y trouver des meubles nouveaux, de la plus grande magnificence, & du goût le plus exquis ; ſon amour induſtrieux

y avoit raſſemblé les agrémens les plus ingénieux, & les commodités les plus recherchées : je lui en marquai ma reconnoiſſance dans les termes les plus vifs, & il me répondit qu'il croyoit faire bien peu de choſe en comparaiſon des peines qu'il m'avoit cauſées ; mais que par la ſuite il noublieroit rien pour me les faire oublier. J'eus honte, pendant quelques inſtans, d'en impoſer à un ſi galant homme : mais comme je ſavois que l'illuſion fait le bonheur des hommes, je me gardai bien de détruire celle du Baron, & je continuai à le tromper par reconnoiſſance ; lui, par tendreſſe, ne négligea rien pour ma fortune & pour mes plaiſirs. L'hiver ſe paſſa en fêtes & en divertiſſemens toujours nouveaux ; mais le printemps étant arrivé, la gloire vint encore une fois l'arracher des bras de l'amour.

Il fallut ſe diſpoſer à entrer en campagne ; comme la mienne n'avoit pas été autrement heureuſe, je renonçai aux exploits guerriers, & je crus, pour

cette fois, devoir le laiſſer partir tout ſeul.

Vous dire que notre ſéparation fut bien triſte & bien affligeante, c'eſt vous apprendre que j'eus beſoin d'être conſolée ; mais pour cette fois je choiſis un grave Magiſtrat dont j'avois fait la connoiſſance au bal de l'Opéra. Si c'étoit un des plus conſidérables Membres du Parlement, c'étoit aſſurément un des plus petits ſujets de l'amour ; ce vénérable Préſident, dépouillé de ſa longue robe & de ſon énorme perruque, étoit réduit à très-peu de choſe, & ce peu de choſe me valut plus que tous les Commandans & les Marquis de la Cour.

En moins d'un an je fus couverte de perles & de diamans, comme une Pagode de l'Inde ; les rentes ſuivirent, & le brillant équipage couronna tant de préſens : rien de plus généreux & de moins incommode que le petit Préſident : il venoit réguliérement me demander trois fois par ſemaine à ſouper, & s'il

s'aviſoit de me demander autre choſe, c'étoit ſi rarement, que ce n'eſt pas la peine d'en parler.

Je n'avois cependant pas tout à coup perdu mon goût pour le militaire ; un grand Garde du Roi, de la plus riche taille & de la figure la plus ſéduiſante, ſiégeoit alternativement avec le Préſident. Un ſoir qu'il n'avoit pas apparemment conſulté ſon Journal, & qu'il croyoit être de ſervice chez moi, il s'aviſa de ſe rendre à ſon poſte ; mais il le trouva occupé par le Magiſtrat. On eut beau lui dire que Monſieur y étoit ; il ſortoit de dîner avec ſes camarades, il ne fut pas poſſible de lui faire entendre raiſon. Il entra malgré les gens, & débuta par les careſſes les plus familieres ; le Préſident voulut prendre le ton impoſant ; mais il harangua en vain, & ce ne fut qu'au bout d'un gros quart-d'heure que le Garde du Roi s'apperçut d'un petit homme qui ſe démenoit dans un fauteuil. Comme il n'aimoit pas les remontrances, il prit

ce petit individu, & ſans reſpect pour la Magiſtrature, le plaça ſur la corniche d'une armoire fort élevée. Le Préſident, qui craignoit de ſe rompre le cou, n'oſa jamais ſe précipiter, & fut obligé d'être témoin malevole des ébats du Garde du Roi, qui ſe plaça à table à côté de moi, & recommença à boire & à me careſſer ſur nouveaux frais. Quelque humeur que cette indiſcrete ſcène dût me donner, je ne pus m'empêcher de rire, de voir la petite figure d'un grand Magiſtrat placée ſur une corniche, en guiſe de magot de la Chine. Plaintes, prieres, menaces, tout fut inutile; le Garde du Roi fut inflexible, & le Préſident ne deſcendit de ſa niche qu'après que celui qui l'y avoit placé fut parti. Il ſortit furieux de chez moi, en m'accablant d'injures & de menaces qui n'eurent aucun effet. Je ne le vis plus; mais mille écus de rente, & plus de cinquante mille francs d'effets, auroient été capables de me

conſoler de ſa perte, ſi un gros Financier n'en eût pris le ſoin.

Mon nouvel Amant avoit conſervé toute la craſſe de l'ancienne Finance : ignoble, brutal & inſolent, ſa magnificence n'étoit qu'un ridicule de plus, & ſa politeſſe familiere ajoutoit encore à ſon impertinence.

Un ſac énorme de louis qu'il jeta ſur ma toilette, fut le premier compliment qu'il me fit ; quoique je fuſſe peu accoutumée aux déclarations de cette eſpece, je ne laiſſai pas que de m'y faire : Vous aurez peu beſoin de cet argent, ajouta-t-il, je me charge de la dépenſe de votre maiſon ; mais vous autres femmes, vous avez toujours mille fantaiſies : on ne finiroit point ſi l'on vouloit entrer dans le détail de tous ces chiffons.

Je vous enverrai un Cuiſinier, qui eſt le meilleur de Paris après le mien ; car je veux venir ſouper ici ſouvent : vous y ferez trouver quelques femmes

de vos amies, qui ne ſeront point bégueules; j'y amenerai quelques jeunes Seigneurs à qui je prête de l'argent, & quelques Auteurs à qui je donne des habits. Il y en a un, entre autres, que je protege, à qui je viens de donner un emploi dans mes bureaux; je le diſpenſe d'y travailler, parce que je l'occupe à faire des bouquets pour mes maîtreſſes, & des couplets pour mes ſoupers: c'eſt un garçon d'un vrai mérite; il donna, il y a quelques années, une Tragédie qu'on appeloit la.... ; aidez-moi un peu.... : il y avoit dedans une Princeſſe qui pleuroit toujours, parce que ſon pere vouloit la marier à un Tyran, qu'on tuoit à la fin de la Piece; c'étoit une choſe bien touchante. Je ne ſais pas pourquoi elle ne réuſſit pas; j'avois cependant acheté pour cent écus de billets de parterre. Je lui avois bien dit auſſi que ces Vers étoient trop longs.... ; mais voici l'heure de l'aſſemblée, je vous quitte, je viendrai ce ſoir ſouper avec vous.

En effet, je le vis arriver avec trois jeunes Seigneurs, & il renvoya ſon carroſſe chercher quatre beaux eſprits des plus renommés; le ſouper ſe paſſa à louer mon Financier, de la part des gens de Cour, ſur ſon goût, ſon air noble & ſa magnificence; les gens de Lettres vanterent la fineſſe de ſon eſprit, la ſureté de ſes lumieres, & la perſpicacité de ſon jugement: l'éloge du Cuiſinier ne fut pas oublié, & ce ne fut pas le moins ſincere.

Enfin, enivré de louanges & de Champagne, mon homme s'endormit; chacun ſe diſperſa dans la ſalle ſuivant ſon penchant, & s'arrangea ſelon ſon goût; la contrainte fut bannie, & l'aiſance faiſant naître la gaieté, chacun me parut aſſez content de ſa deſtination.

Pour moi, je reſtai entre un jeune Officier des Mouſquetaires & l'Auteur protégé de mon Financier: nous commençâmes une converſation, où l'un mit beaucoup de jargon, & l'autre

extrêmement de prétention ; l'éloge de mes charmes en devint tout naturellement le ſujet : tandis que le Savant en expliquoit métaphyſiquement le pouvoir, le Militaire s'en occupoit un peu plus eſſentiellement, & les preuves qu'il m'en donna devinrent bientôt d'une évidence ſi convictive, que j'aurois eu toutes les peines du monde à me refuſer d'unir la cauſe aux effets, ſi l'une de mes amies à qui un bel eſprit démontroit ſans doute auſſi le ſyſtême de l'attraction, n'ayant été entraînée par les loix pondérantes, n'eût gravité vers le parquet ; c'eſt-à-dire, pour parler plus humainement, que la bergere ſur laquelle ils étoient tous deux, s'étant renverſée, il ſe culbuterent avec un fracas qui réveilla le Financier & termina la ſéance.

Je ſuis femme & curieuſe ; je voulus ſavoir juſqu'où pouvoit aller la ſcience du Militaire : je le fis prier de paſſer chez moi ; mais après deux leçons, je connus qu'il ne traitoit la matiere que

ſuperficiellement : tous ces beaux Meſſieurs annoncent beaucoup, & tiennent peu.

Comme j'étois en train de m'inſtruire, j'eus recours à l'homme de lettres, & je vis avec ſatisfaction que ſon eſprit n'étoit pas aux dépens des autres qualités naturelles ; je le trouvai un garçon fort eſſentiel, & ſi toutes les femmes auprès deſquelles le Financier l'employoit l'occupoient comme moi, c'étoit aſſurément un garçon fort reſpectable. Comme je ne pouvois pas toujours l'avoir avec moi, j'avois pris, pendant ſes abſences, un jeune Frere C...., qui diſoit peu, penſoit encore moins, mais qui étoit meilleur à occuper qu'à entendre.

Ma maiſon devint très-agréable & très-fréquentée ; je commençois à être connue, & il ne faut que cela pour prétendre à la plus brillante fortune.

La ſociété des beaux eſprits me valut la réputation de l'être, & m'en donna peut-être un peu ; mais la connoiſſance du

du Frere C.... me prouva tout autre choſe ; le premier qui s'en apperçut fut le protégé du Financier, & lui-même ne tarda pas à s'en plaindre. Je le vis un jour arriver chez moi, deux heures plus tôt que de coutume ; cette viſite prématurée ne m'annonçoit rien de bon : un coup-d'œil terrible qu'il me lança en entrant, confirma mes craintes ; un profond ſilence qu'il garda pendant quelques inſtans, me donna le temps de me préparer à recevoir avec fermeté l'orage qui étoit prêt à fondre ſur moi. Vous êtes une jolie Demoiſelle, me dit-il enfin avec un air outré de dépit ! Comme j'étois préparée, je reçus cette plaiſanterie amere avec une effronterie qui le déconcerta pendant quelques momens ; mais comme il apportoit avec lui des témoins irrécuſables, je crus devoir adoucir la hauteur du ton avec lequel j'avois débuté : je paſſai de l'inſolence aux reproches, & des reproches aux tendres plaintes ; mais tout fut également inutile ; l'excès de mon

impudence, qui avoit commencé par l'interdire, finit par le révolter : j'eſſuyai les épithetes les plus humiliantes, avec une douceur d'ange ; mais je ne pus tenir à la demande révoltante de lui rendre les diamans dont il m'avoit fait préſent. J'avois, d'un front ſerein & d'une ame tranquille, eſſuyé les injures les plus atroces ; mais l'indécence de cette propoſition m'indigna à un tel point, & me cauſa une telle fureur, qu'on eût dit une lionne à qui l'on vouloit enlever ſes petits.

Le bon homme effrayé à ſon tour, & craignant d'avoir les yeux arrachés, ſe ſauva, non ſans me faire beaucoup de menaces, qui m'inquiéterent peu, & qui, en effet, n'eurent point de ſuite.

Une grande lettre bien tendre, & un petit préſent bien honnête, engagerent le bel eſprit au ſilence, & le Financier y fut contraint par ſon propre intérêt.

Mon aventure fut ſecrete, & quelques ſemaines que je paſſai à la campagne, me firent reparoître dans le

monde avec plus d'éclat & d'adorateurs que jamais.

La multiplicité des aventures, loin d'être déſavantageuſe aux perſonnes de notre état, décide leur célébrité ; la plus quittée eſt la plus repriſe : on lui ſuppoſe plus de mérite pour avoir ſéduit vingt Amans, que pour en avoir captivé un ſeul ; & telle qui eſt une fois parvenue à ruiner quatre Amans, peut, ſans trop prétendre, ne plus mettre de bornes à ſes eſpérances.

Je me regardois quelquefois moi-même avec étonnement. Ah ! Juſtine, Juſtine ! ſi ton oncle te voyoit.... Si la commere Bernarde, ſi le voiſin Jaquinot, ſi la tante Macée, le couſin Jean-Louis étoient témoins de tant d'opulence, que de complimens ! que de reſpects ! Ah ! ſi Francillon.... me voyoit dans ce carroſſe ſi brillant, dans ces appartemens ſi magnifiques ! ces bijoux, ces diamans !... Ah, mon pauvre Francillon ! je ſerois bien vengée du bel habit blanc & de la belle cocarde que vous vîntes

me montrer avec tant d'oſtentation dans le boſquet.

Je paſſai en revue, d'un œil ſatisfait, tant de magnificence ; mon eſprit étonné ne pouvoit embraſſer l'idée d'une fortune ſi rapide, lorſqu'une chute, plus rapide encore, vint m'aider à concevoir ſes caprices.

J'avois vu ſouvent chez une de mes amies un jeune homme ſur qui j'avois fait l'impreſſion la plus vive ; mais comme il étoit encore ſous la puiſſance d'un tuteur ſévere, j'avois fait peu d'attention aux différentes marques de ſa tendreſſe. Enfin il devint maître de ſon bien, & comme je l'étois depuis long-temps de ſon cœur, il vint me l'offrir de nouveau, & l'accompagna de propoſitions auxquelles il n'étoit pas poſſible de réſiſter. Je ne demandois pas mieux que de m'y rendre ; mais la dignité avec laquelle j'avois débuté avec lui, exigeoit que je miſſe un peu plus de décence dans ma défaite. Cette réſiſtance, à laquelle il ne s'étoit pas

attendu, lui donna la plus haute idée de ma vertu, & la réſerve la plus reſpectueuſe prit la place de la familiarité.

Je me prêtai quelque temps à cet excès de délicateſſe ; mais enfin, ennuyée d'une timidité qui s'oppoſoit ſi ridiculement à mes projets, je réſolus d'en faire triompher le déſir.

J'attendis mon Céladon ſur un canapé, qui ſembloit avoir été fait pour ſervir de trône à la volupté ; tout ce que le déshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en uſage : langueur dans mes yeux, déſordre dans mon maintien, ton affectueux & tendre, tout ſembloit l'inviter à l'amour ; une robe légere n'offroit à ſes déſirs qu'une foible réſiſtance.

Dieux ! que de charmes, s'écria-t-il en entrant : ce cri me flatta plus que l'étalage ordinaire de ces beaux ſentimens ; un moment d'extaſe qui le ſuivit, m'annonçoit que les tranſports les plus vifs alloient ſuccéder à ce raviſſement.

Point du tout, mon imbécille, après un long ſilence, s'approcha peu à peu de moi, & faiſant le vigoureux effort de me prendre la main, il m'aſſura que le ſentiment le plus pur remportoit enfin la victoire ſur la violence de ſes déſirs ; que ſon bonheur ſeroit au comble en paſſant le reſte de ſes jours près de moi ; que je voyois en lui l'Amant le plus délicat, le plus tendre, le plus reſpectueux.... ; & le plus imbécille, ajoutai-je en moi-même en me levant de deſſus le canapé : & furieuſe de me voir reſpectée malgré moi, j'allai m'aſſeoir ſur un fauteuil à l'autre bout de ma chambre.

Les femmes qui ſe ſont trouvées dans le même cas, & il y en a peu à qui cela ne ſoit arrivé, jugeront de mon humeur & de mon dépit. Cependant, cet amour ſi ſublime, cette eſtime ſi parfaite, me donnerent des idées auxquelles je ne me ſerois jamais aviſée de m'arrêter avec tout autre ; je devins plus retenue dans mes diſcours, plus

circonſpecte dans ma conduite ; je me livrai moins aux plaiſirs, peu à peu je renvoyai tous mes amis : je vécus abſolument dans la retraite, & je parvins enfin à ne plus recevoir chez moi que mon Chevalier. Nous paſſions les jours entiers enſemble à vanter les charmes de la philoſophie, à chanter la vertu, à analyſer la tendreſſe ; enfin, je fis ſi bien, qu'au bout de trois mois je l'amenai au point de me propoſer ſa main : un refus généreux acheva de lui tourner la tête ; enfin, ne pouvant plus réſiſter à tant de belles qualités, ni moi à tant d'amour, nous nous aſſurâmes une foi mutuelle.

Le Chevalier m'avoua qu'il n'oſoit célébrer ſon mariage à Paris, où ſa famille, qui étoit puiſſante, pourroit s'y oppoſer ; je n'avois garde de ſouhaiter qu'il éclatât, je ſentis la néceſſité du ſecret encore plus que lui : je cédai donc volontiers aux propoſitions qu'il me fit d'aller le conſommer à Avignon, en lui faiſant valoir toutefois, comme un

nouveau ſacrifice, une choſe que je déſirois plus que lui-même.

Le ſot, qui ne put contenir l'excès de ſon bonheur prochain, ne manqua pas d'en faire part à quelques-uns de ſes amis, qui eurent pitié de lui, & eurent la charité d'en avertir ſes parens. L'alarme ſe répandit bientôt dans toute la famille; elle s'aſſembla, & réſolut de me faire enlever par une lettre de cachet, qu'elle obtint facilement. Comme elle apprit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, elle la fit mettre à exécution ſur le champ, &, au moment où je m'y attendois le moins, je me vis conduire dans une reſpectable maiſon, ſituée ſur la rive gauche de la Seine.

Sans égard pour ma fortune, ſans reſpect pour les hautes alliances que j'avois contractées, je me vis dépouiller d'une robe de mouſſeline ſuperbement garnie de dentelles, & revêtir d'un déshabillé de bure.

Quel changement de décoration! je me voyois confondue avec un tas de

malheureuſes, que deux jours auparavant j'aurois traitées d'inſolentes, ſi elles euſſent oſé toucher ma robe : moi qui étois accoutumée aux adorations de ce que la Cour a de plus aimable, je me voyois menacée avec indignité ! Quel outrage pour une femme comme moi !

Ma premiere éducation me fut d'une grande reſſource pour le travail que l'on m'impoſoit, & pendant un an que dura cette diſgrace, je ne ceſſai de filer & de faire des réflexions ſur les caprices de la fortune.

Ce ſeroit ici la place d'une peinture touchante de ma ſituation ; mais comme elle étoit méritée, c'eſt moins par le récit de mes malheurs, que par le repentir de mes fautes, que je veux intéreſſer mes Lecteurs.

Ma diſgrace ne fut pas auſſi longue que je l'aurois dû craindre ; ce qui l'avoit cauſé la répara : le malheur d'avoir ſéduit le Chevalier m'avoit conduite à l'Hôpital ; le bonheur de plaire au

Directeur m'en fit ſortir : il m'annonça la tendre impreſſion que j'avois faite ſur lui, à peu près comme un Sultan fait une déclaration à ſon eſclave.

Je ſentis tout l'avantage que je pouvois tirer de cette heureuſe circonſtance, &, quelque humiliation qu'elle m'eût fait éprouver, je diſſimulai ma répugnance, & mon amour-propre fut ſacrifié à mon intérêt.

J'avois, dis-je, bien réſolu de ne rien oublier pour tirer tout l'avantage que je pouvois eſpérer de la nouvelle paſſion que j'avois inſpirée ; mais la Mere Supérieure m'épargna tous ces ſoins : elle avoit plus que des deſſeins ſur le Directeur ; elle s'apperçut aiſément de ceux qu'il avoit ſur moi, & ſon intérêt lui fit ſervir le mien. Quand la paſſion a fait prendre une réſolution à une femme, & ſur-tout à une Religieuſe, l'exécution ſuit de près ſon projet. En effet, j'ignore quels moyens la bonne Mere employa ; mais au bout de huit jours je dus ma liberté

à ſes ſoins, ou plutôt à l'intérêt de ſon cœur.

La premiere choſe dont je m'informai, ce fut du ſort du Chevalier ; ce n'étoit, il faut l'avouer, ni l'amour ni la reconnoiſſance qui cauſoient ma curioſité : deux ſentimens un peu moins généreux m'intéreſſoient à lui, l'ambition & la vengeance. Je n'avois pas entiérement renoncé à ſa main, la foibleſſe de ſon eſprit m'en aſſuroit la poſſeſſion dès que je pourrois le revoir, & le plaiſir de déſeſpérer ſes parens ajoutoit encore au déſir violent que j'avois de le rengager dans mes fers.

J'appris qu'on le faiſoit voyager, & qu'il étoit en Angleterre ; je partis ſur le champ, & je n'éprouvai, pendant mon voyage, d'autres obſtacles que ceux que me cauſoit l'impatience de le rejoindre & de triompher de ſa famille.

Arrivée à Londres, je fis promettre dans les Papiers publics quatre guinées à celui qui me donneroit des nouvelles du Chevalier de R.... Cet uſage eſt très-

commode, & j'eus lieu de m'en louer; dès le lendemain le Chevalier m'apporta lui-même de ſes nouvelles.

Plus tendre & plus amoureux que jamais, l'éloignement, l'abſence n'avoient fait qu'accroître ſa paſſion, & les diſgraces que j'avois ſouffertes pour lui ne me rendirent que plus aimable à ſes yeux, & plus chere à ſon cœur.

Rien ne s'oppoſant plus à notre bonheur, il ne fut pas retardé d'un inſtant, & malgré les envieux, mon étoile, plus que mon mérite, à la vérité, me fit Madame de R....

Après avoir vu ce qu'il y a de plus remarquable en Angleterre, dont on trouvera bon que je ne faſſe point de deſcription, nous revînmes à Paris, où je fis ratifier mon mariage, & où je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit en aſſurer la validité.

L'amour de mon tendre époux ne put m'épargner beaucoup de mortifications que j'eſſuyai dans différentes occaſions de la part de ſa famille; comme elles ſe

ſe multiplioient chaque jour, nous réſolûmes de voyager pendant quelques années; nous eſpérâmes que pendant ce temps les premieres impreſſions s'effaceroient, & qu'on ſe feroit à appeler Juſtine Madame de R...., comme on ſe fait à tout.

Nous commençâmes nos voyages par celui des Pays-Bas, où il ne nous arriva rien de remarquable; & après avoir vu Gand, Bruxelles, Malines & Anvers, nous paſſâmes en Hollande, où nous admirâmes Roterdam, Leyde, Amſterdam & la Haye. Comme nous avions deſſein de voir toute l'Allemagne, nous paſſâmes à Munſter, pour nous rendre à Cologne; mais le Chevalier étant tombé malade, nous fûmes obligés de nous arrêter à ...., où nous reçûmes de la part du Prince de.... les marques de l'attention la plus diſtinguée.

La maladie du Chevalier devint de jour en jour plus ſérieuſe, & je perdis enfin le modele des bons maris.

On croira peut-être que je fus mé-

diocrement affligée de la perte d'un ſi digne époux ; on ſe trompe : je le fus au point, que le Prince de...., qui prit pour moi la paſſion la plus vive, ne put me conſoler entiérement, & que j'eus beſoin d'avoir recours à ſon Ecuyer : c'étoit un jeune Mouſquetaire de vingt-deux ans, qu'une affaire d'honneur avoit obligé de quitter la France, & qui, manquant d'argent dans le pays étranger, s'étoit attaché au Prince.

L'un étoit riche & très généreux, l'autre étoit bien fait, & très-amoureux.

J'imaginai que ces qualités réunies feroient un Amant parfait, & je réſolus de les prendre tous deux pour en faire un Amant en deux volumes : j'eus lieu d'être contente de cet arrangement pendant quelque temps, & j'aurois peine à dire duquel des deux j'avois le plus à me louer, chacun dans leur partie s'entend.

Un jour que la goutte retenoit le Prince dans ſon lit, & que ſon Ecuyer & moi lui faiſions compagnie, après

avoir cauſé quelque temps avec nous, il s'endormit.

Le jeune Ecuyer, toujours amoureux, me parloit de la vive impreſſion que je faiſois ſur lui ; je ne pouvois pas en douter : mais quelle eſt la femme qui ne fait pas ſemblant de douter de la tendreſſe de ſon Amant, pour avoir le plaiſir de s'en voir aſſurer encore ? Mon injuſtice offenſa le mien ; comme il avoit par-devers lui des preuves convaincantes, il s'en ſervit pour me mettre dans mon tort : je ne demandois pas mieux, & je me livrai de bonne grace à la conviction. Ce débat ne put ſe faire ſans mouvemens de part & d'autre, & le canapé indiſcret ſur lequel nous étions les décela : ſon bruit éveilla le Prince, qui tira ſon rideau avant que la farce fût jouée.

Il avoit peine à en croire ſes yeux ; mais après les avoir long-temps frottés, & l'évidence ayant fait place à l'étonnement, il entra dans un emportement affreux : ce n'étoit pas l'outrage fait

à ſon amour qui cauſoit ſa colere, c'étoit l'inſolence inouie de manquer à un Prince du Saint-Empire, qui prouvoit ſoixante & douze quartiers ſans méſalliances. Après nous avoir accablés d'injures & de menaces, il appela ſes gens pour leur donner les ordres les plus funeſtes; comme il étoit Souverain chez lui, nous crûmes devoir en prévenir l'exécution, & dans l'inſtant nous ſortîmes de ſes Etats par la fenêtre de ſa chambre.

Je parcourus quelque temps l'Allemagne, non ſans mettre à contribution tous les petits Princes qui ſe trouverent ſur mon paſſage.

Mon fidele Ecuyer, qui m'avoit toujours accompagnée comme ſon Infante, apprit enfin que ſes pareus avoient accommodé ſon affaire; & comme un bonheur ne vient jamais ſans l'autre, on lui mandoit auſſi qu'un de ſes oncles venoit de le faire héritier de vingt mille livres de rente. L'impatience d'en jouir mit fin à nos voyages: il

m'offrit, de la meilleure grace du monde, de partager ſa fortune avec moi; mais comme je ne voulois plus avoir de démêlés avec les familles, je refuſai par prudence ce que j'avois l'air de ſacrifier par généroſité, & je le quittai par raiſon, comme je l'avois pris par convenance. Il retourna chez ſes parens, & je rentrai dans le monde, où je me livrai à tous les plaiſirs que peut trouver à Paris une femme jeune, riche, & qui paſſe pour être jolie.

Un jour que j'allois à l'Opéra, & que la file des carroſſes avoit fait arrêter le mien vis-à-vis d'un café, je crus y reconnoître un jeune homme qui portoit une redingote, un plumet noir & une épée de deuil; ſon mauvais équipage ne faiſoit rien perdre de ſa bonne mine, qui ſembloit au contraire relever tout ce qui auroit pu la déparer: mon carroſſe avança, & je le perdis de vue; mais pendant tout l'Opéra il revint ſe préſenter à mon imagination: ce n'étoient pas mes yeux, c'étoit mon cœur qui

ſembloit le reconnoître, & qui le rappeloit à mon eſprit, malgré la diſſipation des objets que le Spectacle lui offroit. Cette contrariété m'impatienta au point que la muſique, la danſe, tout me devint inſupportable, & je ſortis au troiſieme Acte. Je repaſſai devant le même café, où je retrouvai le même jeune homme; & tout-à-coup la confuſion de mes idées s'étant débrouillée, je reconnus Francillon.

Comme le carroſſe alloit toujours, je tirai le cordon, & je dis à mon laquais d'aller demander au jeune homme que je lui dépeignis, s'il ne s'appeloit pas Monſieur des Garennes, & en ce cas, de l'emmener chez moi, parce que je ne jugeai pas à propos que la reconnoiſſance ſe fît dans la rue. L'équipage où étoit Francillon auroit mortifié mon amour-propre, qui ſe faiſoit entendre même au milieu des tranſports de mon amour; mais à ſon tour il ſe vengea bien de ce petit mouvement de vanité, par l'impatience qu'il me fit éprouver.

Il y avoit près d'un quart-d'heure que je l'attendois ; enfin il arriva : une profonde révérence, qu'il me fit en entrant, m'annonça qu'il ne me reconnoiſſoit point du tout. Regardez-moi bien, lui dis-je : il n'eſt pas difficile de vous obéir, me répondit-il poliment, & vos yeux ſavent bien faire exécuter les ordres de votre bouche. Cette réponſe eſt très-galante, & Francillon eſt devenu.... Ce nom rappela ſur le champ.... Ah, Juſtine !.... La joie fit expirer ſur ſes levres le cri que la ſurpriſe lui avoit fait jeter ; nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre : l'expreſſion manqua long-temps aux ſentimens qui nous affectoient ; mais nos careſſes en furent l'organe & l'interprete, au défaut de nos paroles.

Quel moment heureux nous rejoint, me dit enfin Francillon ! mais dans quelle ſituation nous trouvons-nous tous deux ! quelle fortune différente !.... Elle eſt égale, mon cher Francillon ; Juſtine veut aujourd'hui partager avec

toi tous les biens qu'elle poſſede, comme elle partageoit autrefois les fleurs du boſquet.

Ce que l'amour a gravé dans mon cœur a-t-il pu s'effacer de ta mémoire ? Ne te ſouvient-il plus de nos premieres amours, de nos plaiſirs, des violettes que nous cueillions enſemble, des pinſons que nous imitions ſi bien ?.... Du prône, & des coups de pied au cul de ton oncle, ajouta Francillon ? Tes offres me flattent, & tes dons me ſont précieux, puiſque c'eſt toujours ton cœur qui me les fait ; mais il ne m'eſt plus poſſible d'en profiter, je ne ſuis plus maître.... Ah, Dieux ! m'écriai-je, tu es marié ?.... Non, chere Juſtine ! je t'ai conſervé ma main, comme je t'ai gardé mon cœur ; mais écoute le récit de ce que j'ai éprouvé depuis que la rigueur du deſtin nous ſépara aux portes de C....

Une inquiétude affreuſe ſur ton ſort m'avoit tellement occupé toute la nuit, que je n'avois pas même ſongé à cher-

cher quelques raiſons qui puſſent me juſtifier de ton évaſion.

Quand les Grenadiers vinrent le lendemain te chercher pour te conduire... ; tirons un voile ſur cette image affreuſe, je ne ſus que répondre au Sergent qui les commandoit, ſinon que tu t'étois ſauvée : il en fit ſon rapport au Commandant, qui, furieux de perdre cette occaſion de ſe venger, m'ordonna de garder les arrêts auſſi-tôt que ma garde ſeroit relevée. Je m'y rendis, juſqu'à ce qu'un ordre de la Cour eût décidé de mon ſort : il en vint un, qui me condamna à un an de priſon, après lequel je fus caſſé de mon emploi.

Je m'en revenois chez mon pere, lorſqu'en paſſant à Arras, je trouvai un de mes parens qui étoit Maréchal-des-Logis dans la Gendarmerie ; je lui contai mes diſgraces ; & comme la cauſe de mon malheur n'avoit rien de déshonorant, il me fit entrer dans ſa Brigade, où j'ai continué de ſervir juſqu'à préſent.

La mort de mon pere m'obligea, il y a un an, de venir ici ſolliciter un procès qui duroit depuis ſeize ans contre un Seigneur voiſin, au ſujet de la chaſſe; comme ma Partie eſt beaucoup plus riche & plus puiſſante que moi, j'ai ſuccombé ſelon la regle, & j'ai été condamné à payer les frais & les dépens, qui ſe montent à près de trente mille livres: faute du paiement de cette ſomme, les Procureurs ſe ſont ſaiſis de tout mon bien.

Ayant paſſé un an ſans reparoître à mon Corps, je ne puis plus y rentrer; & ne ſachant où donner de la tête, j'ai été contraint de m'engager: mon Capitaine m'a fait dire hier que je n'avois qu'à me préparer à aller joindre mon régiment au premier jour.

Si ce n'eſt que cela, nous mettrons ton Capitaine à la raiſon avec de l'argent; de quel régiment eſt-il? De R...., dragons....: & ſon nom?.... M. de Vieux-Fort. M. de Vieux-Fort? celui-là eſt unique.... Comment donc,

vous le connoiſſez, me demanda Francillon ? Mon exclamation indiſcrette me mit dans le cas de l'inſtruire d'une partie des obligations que je lui avois : quoique j'euſſe arrangé de mon mieux la confidence que j'avois été contrainte de lui faire, elle répandit quelques nuages ſur l'eſprit de Francillon ; mais mes careſſes les diſſiperent bientôt, & les preuves de mon amour rendirent le calme à ſon cœur.

Le lendemain j'allai trouver le bon Baron, qui fut on ne peut pas plus étonné de me voir, & qui, après quelques petits reproches ſur la façon dont je l'avois quitté, me remit le congé de Francillon, ſans conditions, & de la meilleure grace du monde. Je ſuis enchanté, ajouta-t-il, de pouvoir achever votre bonheur ; je l'avois entrepris de tout mon cœur, & quoique je n'euſſe jamais prévu de le terminer ainſi, je regarde ce moment comme le plus heureux de ma vie. Mes remercîmens

& ma reconnoiſſance furent conformes à des ſentimens ſi généreux.

Je fis part au Baron du deſſein où j'étois de finir mes jours dans une retraite agréable. Mon projet, me dit-il, eſt à peu près le même ; je demande ma retraite ; je ſuis las d'eſſuyer des coups de fuſil & des injuſtices : il ne me reſte plus qu'à finir ma carriere le plus tranquillement qu'il me ſera poſſible. Je jouis encore d'une fortune honnête, que je partagerai volontiers avec vous & avec celui que vous aimez. Je le remerciai de ſes offres généreuſes, & je lui appris combien la mienne étoit devenue conſidérable.

Dès ce jour nous nous rejoignîmes tous trois, pour ne plus nous quitter.

L'indulgente amitié du Baron, & la tendreſſe de Fr. ncillon, me donnerent une confiance qui m'engagea à leur raconter mes aventures juſqu'à la derniere circonſtance : ce récit, qu'ils écouterent avec bonté, me couvrit de confuſion ; mais

mais la honte mene au repentir, & c'eſt le premier pas que l'on fait vers la vertu. La mienne devint d'autant plus ſolide, qu'elle étoit fondée ſur la connoiſſance du vice : ma vie paſſée me fit horreur, & cette réflexion m'empêcha de me livrer pendant quelque temps à la douceur des plaiſirs que m'offroient la tendreſſe de mon époux & l'amitié du Baron. Mais enfin le calme, qui ſuit toujours une vie tranquille, rentra dans mon ame ; je puiſai un nouvel être dans le cœur de mon époux, & dans les conſeils de mon ami : ces plaiſirs tumultueux, ce tourbillon, cet éclat qui paroît ſi brillant au premier coup-d'œil, me ſembla miſérable ; ces fantaiſies, ces caprices, ces déſirs toujours nouveaux qui agitent l'eſprit ſans remplir le cœur, me parurent le tourment des Danaïdes.

On dira peut-être qu'il eſt bien aiſé d'être ſage quand on a amaſſé vingt mille livres de rente dans les plaiſirs ; cela n'eſt pas ſi aiſé qu'on le croit.

Mon oncle, à qui je fis ſavoir notre ſituation, vint la partager avec nous, & célébra lui-même notre mariage. Heureux, unis & contens, nous avons retrouvé le bonheur de nos premieres années, & les plaiſirs du boſquet.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER. *La Tentation.* Page 1
CHAP. II. *La Conquête.* 8
CHAP. III. *Le Myſtere.* 10
CHAP. IV. *Le cas de conſcience.* 13
CHAP. V. *L'Enigme.* 18
CHAP. VI. *Le Dimanche.* 21
CHAP. VII. *Occupation imprévue.* 26
CHAP. VIII. *Fragment.* 29
CHAP. IX. *Le Bouquet.* 38
CHAP. X. *L'acte de Charité.* 40
CHAP. XI. *L'Enigme expliquée.* 46
CHAP. XII. *Eſſai.* 48
CHAP. XIII. *Hiſtoire de Juliette.* 56
CHAP. XIV. *Suite de l'Hiſtoire de Juliette.* 61
CHAP. XV. *Les Adieux.* 65
CHAP. XVI. *La Touraine.* 67

CHAP. XVII. *Le Souper & les Graces.* 70
CHAP. XVIII. *Le cas de délicateſſe.* 75
Hiſtoire de Madame de R.... 89
Hiſtoire de Juſtine. 147

Fin de la Table des Chapitres.

BRITISH MUSEUM 11FE75